ANNÉE Nº 152 — 1er MAI 1926

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

PARIS
3, rue de Grenelle (6e) — Tél. Fleurus 12-27
FRANCE : 4.25 = LE NUMÉRO = ÉTRANGER : 5 FR.

AU HASARD ET AU CRAYON [1]

Gênes, 1910. *A Valery Larbaud.*

Gênes, ville de chats. Coins noirs.

On assiste à sa construction continuelle du 13e au 20e.

Cette ville toute visible et présente à elle-même; continuellement familière avec sa mer, sa roche, son ardoise, sa brique, son marbre; en travail perpétuel contre sa montagne. — Américaine depuis Colomb.

Ennui prodigieux des choses d'art — moindre à Gênes.

Collines coniques, coiffées d'un sanctuaire — vert-sombre.

Hochets roses, petites dents claires, maisonnettes logées.

Pentes à 45°, cônes et ombres.

Derrière, le mont Fascie, couleur grisâtre et rosâtre générale de l'éléphant.

*
* *

Ruelles. Ici, les enfants innombrables jouent autour des pauvres prostituées nues ou demi-nues, à vendre devant leur chambre ouverte. Il y a une prostitution analogue au petit commerce des rues. Elles vendent leur nature comme fait la voisine ses châtaignes, ses figues, ses immenses tartes dorées, farinade de pois chiches. On marche dans la vie épaisse de ces sentes profondes comme on entrerait dans la mer, au fond noir d'un océan étrangement peuplé.

1. *Au hasard et au crayon* est extrait d'un ouvrage de Paul Valéry, qui doit paraître prochainement dans les « Soirées du Divan » sous, le titre : *Rhumbs.*

Sensation de contes arabes. — O odeurs concentrées, odeurs glacées, drogues, fromages, cafés que l'on grille, cacaos délicieux finement torréfiés dont l'amertume s'exhale...

— Passants rapides sur ces marbres striés au ciseau. — Vers les hauteurs, les ruelles grimpent, s'ornent de rubans de briques et galets. — Cyprès, Dômes minuscules, frati.

Cuisines odorantes. — Ces tourtes gigantesques, farines de pois chiches, combinaisons, sardines à l'huile, œufs durs pris dans la pâte, tourtes d'épinards, fritures. — Cette cuisine très ancienne.

C'est une carrière d'ardoise, Gênes.

* * *

Les Navicelle.

Les tartanes de Lavagna — hérissées de cinq voiles aiguës qui divergent, — lourdes de briques ou de fruits, lourdes et ailées sur la mer.

* * *

Monte Fascie 834 m. sa puissance — couleur de bure — sa descente par plis très larges et très lents — il domine tout sans s'élancer — il descend et ne monte pas. Physionomie monastique et militaire. Pas bavard. — D'un silence et d'un nu, d'un ras et d'un ton doux sur toute sa masse — qui contient, surveille toute la ville dont il semble écouter tous les bruits et les coqs et les sirènes, cloches et rugissements vaporeux, sans répondre jamais.

Faire de ce massif une belle étude topographique. — Heureux celui que l'écriture soulage ! — Quel dessin, quel lever minutieux épuiserait mon regard sur ces lobes et ces niveaux, me délivrerait de cette montagne ? —

L'homme répond de toutes ses réponses, s'exonère par tous moyens, dessine, peint, — surexcite son dictionnaire.

Pourquoi ce besoin d'expression ? Qui le ressent en moi ? Communiquer. Faire durer. Fixer. Reconstituer ?

*
* *

Cloches.

Les cloches d'en face. — Deux sœurs. — Maintenant je les connais.

*
* *

Cloches, cloches de Gênes /Tan/tï — rïn/tantam /.../ Tan/.. /je demeure, l'œil fixe sur la cloche qui à cent mètres d'ici tinte, détourné et la main arrêtée qui tient la plume prête — à quoi ? Le vide. Et seuls l'intention, le besoin, l'instinct, le fantôme d'écrire. — Ecrire quoi ? Le mur rappelle à ses losanges le regard.

« Je songe à des écritures parfaites. » Et cette enfantine marque d'ennui, — ce procédé primitif de mettre un bref idéal à l'horizon de chaque instant de paresse, cette impuissance bizarre à laisser paisiblement une journée se perdre ; et le temps, et l'orgueil, et l'être apparent que l'on est, se ressentir et se souffrir entre eux... tels quels.

Tan / tïrïn/tantan/ — Cela chante, au lieu de les compter, les heures.

Liquidement, avec une *liqueur* infinie tintent ces notes. La grave, les grêles, — à tous les étages de l'espace, comme si l'air habité de toutes parts, se grattait ... s'épuçait, — se hérissait de sons qu'il s'est trouvés...

Atmosphère dorée de la musique. Tension de la corde. Mythe de l'âme.

L'*âme* n'a lieu qu'au moment de cette tension.

L'âme — évènement !...

*
* *

Deux architectures.

L'une dont la vie n'est que pressions et flexions.

L'autre, plus complète, met en jeu tensions, extensions.

Si dans la première on coupe des membres horizontaux, l'édifice subsiste.

*
* *

Italianità.

Simplicité de vie — nudité intérieure — besoins réduits au minimum — goût du réel poussé à l'essentiel. Fond sombre et légèreté mais toujours attentive. — Insouciance et... profondeur. Secret.

Pessimisme tout contredit d'activité. Depretiatio. Tendance aux limites. — Passage immédiat ad infinitum.

Ipséité. — Aséité.

Avantages et désavantages d'une position *en marge.*

Promptitude de la familiarité. Se familiariser systématiquement. Le *devenir familier avec,* prenant la vigueur d'un principe, — étendu à toutes choses intellectuelles et métaphysiques. Sens du procédé.

*
* *

Terrasse (Poivriers, citrons qui vont mûrir) tout entourée de cloches délicates.

*
* *

Désœuvrement actif du midi. Excitation solaire.

*
* *

Epervier jeté dans l'Arno près de Pise, à contrejour. — Cette nasse blonde entre dans l'eau jaune et chaude (à l'œil).

Mélange du fin réticule et du liquide ; or trouble, ombres de l'homme et de l'engin sur l'eau limoneuse dorée.

Le théâtre, couleur de boucherie, étal.

*
* *

Mâchoire aux gencives de velours, aux dents qui sont des visages...

*
* *

L'homme d'affaires. C'est un hybride du danseur et du calculateur.

(« Ce fut un danseur qui l'obtint »).

*
* *

Opéras, fragments isolés par le cadre d'une scène ; défendus par une haie vive de sons vivants, par un fossé de musique, une frise de timbres infranchissables, impossibles, — contre l'actuel et le prolongement de mes mains, contre mon toucher, etc. etc.

*
* *

Photographie en toi l'impression « d'enchantement ».

Flûte de verre, argentin, *suspendu*, silence sonore.

Frêle et surélevé, flèches, stalactites, cristaux, cristal.

Pas de rouge, loin de tout.

Trop pur, trop fin, trop fragile, trop surélevé, et demeure...

*
* *

Bagages. Billets. Faire de la monnaie.

— Rien de plus rare que de ne donner aucune importance aux choses qui n'ont aucune importance.

*
* *

Dans « ma » chambre.

Cette mienne chambre à fenêtre unique, je suis dans un gros œil.

*
* *

Mouches.

.... se laisser — vivre. —

Quoi plus difficile ? —

Activité inexprimable des mouches, des moustiques. Véritables grains d'énergie. Sur la vitre bleue toute composée de soleil on court, on se rencontre : on s'en va, on y revient avec un petit choc dru et dur et ce bruit de friture d'ailes. Et on n'est jamais trop, ni jamais trop éveillées. Quelle inquiétude, quelle joie hâtée de courir sur ce beau vertical si pur, sur une poussière de diamants fous, sur un parvis de feu et d'atomes ; il faut, avant la mort et le soir, avoir parcouru tous les points de ce carreau, et par les courbes les plus bizarres. Si chacune laissait sa trace...

On a contre elles qu'elles vont sur l'ordure et surtout qu'elles en reviennent. Ce qui les distingue des autres amateurs qui s'y acoquinent.

Mouche, mouche errabonde, importune, inexplicable, immobile comme pour toujours, image du moyen mouvement et de l'équilibre stationnaire...

— Mais pour la mouche, pas de temps perdu. Pour l'animal, pas un acte *inutile*.

Pas un mouvement sans contre-partie dans la comptabilité de sa durée organique.

*
* *

Fenêtres.

En regardant — la mer — le mur — je vois une phrase, une danse, un cercle. En regardant le ciel, le ciel grand et nu élargit tous mes muscles. Je le regarde de tout mon corps.

*
* *

Association d'idées.

A la campagne : sur la terre, un petit cadavre de rongeur long comme mon petit doigt, argenté et saignant ; un pas plus loin, le squelette d'une petite aile où tient encore un plumage vert sombre.

Puis un grand arbre me fait penser aux cristallisations. La symétrie est un fait tout général. Loi de Curie.

*
* *

Erreur ridicule de Rousseau : — Prendre pour vérité une envie d'aller aux champs. — Prendre un mouvement et un moment de mouvement pour un « idéal ».

Celui qui, enchaîné à la ville, désire l'arbre et l'odeur des terres — il appelle *Nature* la campagne. Mais il y a d'atroces campagnes et il la voit toute fraîche et toute bonne.

L'imagination du désir ne voit jamais qu'un coin, — un *fragment favorable* des choses... Qui voit tout ne désire rien et tremble de bouger.

*
* *

Je ne puis penser que la « Nature » était inconnue avant Rousseau ; ni la méthode avant Descartes ; ni l'expérience avant Bacon ; ni tout ce qui est évident avant quelqu'un. — Mais quelqu'un a battu le tambour.

*
* *

Tantôt le pays dans la fenêtre n'est qu'un tableau pendu au mur ; tantôt la chambre n'est qu'une coque parmi les arbres qui m'empêche de voir le tout, non d'y être. Elle n'est qu'un accident de perspective comme une feuille cache un village.

*
* *

Une pendule fée ; et toutes fois que l'on écoute le toc du balancier, elle s'arrête, elle ne peut marcher que dans ma demi-conscience, dans les bas côtés du présent ; — entendue et non écoutée ; — vue et non regardée. — Elle ne peut compter que le temps de mon absence.

Et une autre horloge ne travaille que sous ma garde. Si je m'en désintéresse, si je n'en soutiens la vie et le battement, et ne la sustente de ma *présence* — de mon *attente* — de ma *prière*, — elle s'arrête.

Moïse aux bras tendus vers Dieu, tant que ses membres épuisés demandent par une fatigue et une douleur insupportables la victoire de son peuple qui frappe, fléchit, chancelle, et va succomber sous son visage dans la plaine de Raphidim, maintient la fortune des armes en équilibre.

*
* *

Rêve de Psychologue.

Je rêvais d'être condamné à mort. Mais je pouvais m'en tirer, si seulement je parvenais à me faire *oublier* par quelqu'un, — roi, juge ou bourreau ?

*
* *

Celui qui caresse un chat, indéfiniment, comme s'il l'aimantait, s'astreint et s'habitue à cette molle manœuvre. Il se lie, mais se pouvant délier, c'est un jeu. Le jeu c'est : l'ennui peut délier ce que l'entrain avait lié.

*
* *

Impression parisienne : Un colosse — (anglais ou allemand) regarde les plumes, les rubans, les riens riches et les

miracles de la main, — avec le plus profond sérieux. Il étudie, suppute les prix, je pense. Il fait une étude très pesante, rue de la Paix...

*
* *

Suresnes. 11 mai 1912. — Au matin, vu du Bois cet étrange quai de Suresnes — si plat au delà de l'eau unie. — Plus de vingt cheminées d'usines merveilleusement placées par le hasard pour le point où je me suis arrêté, avec des écarts et des hauteurs comme choisis, sont là, portant leurs énormes touffes crépues couleur de cendre. — L'eau hésite, balbutie, s'excuse à mes pieds, se rengorge. —

Je me trouve délicieusement tiraillé en divers sens par les mouvements ici donnés — fumées par le vent poussées — dont la contrariété douce et générale me fait homme et sentir que je suis centre.

*
* *

La conscience semble un miroir d'eau d'où tantôt le ciel, tantôt le fond, viennent vers le spectateur : et souvent l'eau nue et accidentée fait une foule de miroirs et de transparences, une inextricable image d'images.

*
* *

Perros-Guirec.

Ce pays, on y sent bien nettement que nous vivons sur des décombres.

Choses brisées et leurs débris usés. Littoral rompu.

Brisure et puis usure, et bruits de l'usure.

Bruit perpétuel de la dégradation ou violente ou patiente.

Mais ces voix d'enfants, ces cris, ces chocs dans la maison de granit et de sapin près de la mer... Ces sursauts de l'ouïe dont le chant de cuisson et de frisson, le soyeux et

homogène froissement forme la base, ou la basse continue, donne aussi l'idée, au possesseur de l'oreille philosophique, — sous l'apparence de vie, de vacarme et de jaillissement, — d'une dissipation, dépense.

*
* *

Perros.

L'âge de ces corps dépend de leur dimension et de leur figure.

Ce grain de sable plus vieux que ce galet, ce galet que le roc ; l'œuf de granit plus vieux que l'arête vive ; la goutte d'eau plus antique que le grain gris.

Mais ces vieillesses sont relatives, et chacune dans une histoire particulière.

*
* *

Vent.

Hors d'elles, toutes révoltées, rebroussées, elles
Feuilles gémissent, et les rames bousculées
Toutes chargées et chavirées —
Disent éperdument : non.
Non. On les emporte à l'extrême sud de leur groupe
Tout le corps de l'arbre se hérisse
Toutes les feuilles fuient jusqu'à la plus voisine de chacune
Un torrent des plus fins. — Une massivité, une plénitude presse. — Le bruit d'un sablier, d'un passage
L'envie et la peur de partir. — Mille petits mouchoirs verts agités.
Mais dès qu'elles quittent l'arbre, emportées, elles ne trouvent plus le vent.

*
* *

Minutes.

— Le vent perce. Le feu craque. Le papier d'or illu-

mine mes yeux. Les coins dorment dans leur noir — Quel est mon lien ?

— Je suis sur la pente. Mes pieds dans un sable descendent ensemble avec lui. Les très jeunes coquilles craquent par mille, tendrement. Mes yeux démontent dans l'équateur une constellation minuscule.

*
* *

La Toilette.

Au matin, secouer les songes, les crasses, les choses qui ont profité de l'absence et de la négligence pour croître et encombrer ; les produits naturels, saletés, erreurs, sottises, terreurs, hantises.

Les bêtes rentrent dans leur trou.

Le Maître rentre du voyage. Le sabbat est déconcerté.

Absence et présence.

*
* *

Petit Café. Florence.

Obscur petit café, secourable, secret, paradis de pureté et de pensées.

Asile de pierre creuse d'une belle pâleur avec miroirs, tu es bon pour le voyageur, four d'ombre et de fraîcheur, voûte en berceau très doux...

Il n'y a que moi dans cette grotte. Moi et les « Débats » sur une table du fond.

Un génie en habit noir, barbouillé de barbe bleuâtre... Il s'ennuie tant dans sa solitude ! M'apporte un tabouret. Il m'apporterait quoi que ce soit. Je comprends qu'il vit dans un monde imaginaire. Je me sens client abstrait, essence de client.

Viens, et embaume l'air ! — Fume et parfume, amer chocolat qui rêves de biscottes torréfiées !

Tout à l'heure, après trop de cigarettes, nous songerons à requérir de ce vague penseur gras et mal rasé une de ces

glaces au citron qui brûlent de froid les lèvres et la langue...

Libre enfin des musées !

Les collections, contraires à l'esprit ; le harem à l'amour.

On est fatigué des disputes de ces dames sultanes. La somme de toutes ces beautés est absurde, accablante. Une assemblée d'objets exceptionnels, une foule de *singuliers* ne peut plaire qu'à des marchands, séduire que des insensibles qui se croient sensibles, et des gens crédules. Un œil spirituel ne verrait point de visiteurs dans les galeries, mais des adjectifs errants. Après tout, l'objet de l'artiste, l'unique objet, se réduit-il à obtenir une épithète...

Ce chocolat est d'un goût sévère qui convient à ce lieu vide et plaît à mon humeur. Une cuillerée, — une pensée, — une bouffée, — une gorgée d'eau glacée, — et cette suite de *jugements* :

Les musées sont odieux aux artistes.

Ils n'y entrent que pour souffrir, ou espionner, dérober des secrets militaires.

S'ils jouissent, c'est par l'atrocité de leurs mépris.

Peindre les horribles souffrances de l'envie artiste.

Michel Angelo, s'il l'eût osé, eût empoisonné. Scène qu'il fait à Léonard. Ce qu'elle implique.

Lionardo n'était jaloux que de ses idées.

Un homme de talent, devant moi émerveillé, apprenant la mort ou la démence, — je ne sais plus, — d'un écrivain plus connu et plus récompensé que lui, se laisse dire vivement : *Tant mieux... C'est bien mon tour à présent...*

On ose écrire des histoires des lettres ou de l'art sans souffler mot de ces choses-là, sans approfondir. L'art est aussi *mauvais* que l'amour. L'art et l'amour sont criminels *en puissance*, — ou ne sont pas.

Tout ce qui vient des dieux met des enfers dans l'homme.

Ce café est vraiment délicieux. On voit d'ici la chaleur vibrante sur les dalles de la rue. Je caresse en frissonnant la carafe glaciale. — Une trentaine de mouches suspendues à

leur mouvement dans l'espace créent un système planétaire et un murmure statistique indifférent.

Ici l'esprit abruti par les chefs-d'œuvre aime à exister, s'élève, et évalue. Tout ce que les hommes ont fait, font et feront, lui sonne comme ce bruit local et circonscrit du fourmillement ailé de trente insectes. Le corps hausse imperceptiblement les épaules. Ce haussement lui-même qui condamne les humains est assez mal reçu. Il est impossible à la justice qui est en moi de ne pas voir la *nécessité* de mon sentiment.

— Les fleurs de la fleuriste nichée sous la grande porte du palais qui est en face dispensent à toute personne des messages et songes d'amour. Ce qui n'arrivera jamais, ce qui ne peut pas être, embaume, a un parfum.

Je trace des figures de géométrie sur le marbre du guéridon où la pointe du crayon est si heureuse, si libre.

— Et que me fait la nécessité de mon sentiment ? Elle te fait beaucoup, mon ami.

Elle fait de ce sentiment ce qu'il est, — ce que sont tous les sentiments. Tout sentiment est le *solde* d'un compte dont le détail est perdu. Impossible d'obtenir un relevé de ces débits et de ces crédits. On y trouverait des opérations qui remontent à l'an mil ; d'autres au singe ou au castor. Le péché originel est une intégrale, sans doute.

Allons, loisir, fraîcheur, esprit, *cesse de vaincre !*

Encore un peu de fumée à la glace ; humons dans l'air l'odeur de limons amoureux. Payons et fuyons.

PAUL VALÉRY

UN NOUVEAU CABINET NOIR

Lettre sans commentaires

Cher fils,

Je suis bien heureuse de la photo que tu m'as fait remettre par Madeleine et surtout de voir que tu es content. Quoi qu'il t'arrive je suis ta mère et tu sauras un jour ce que c'est qu'un enfant, j'espère, si tu te maries ou autrement. Est-ce que c'est dans une auto à toi que tu es représenté dans la photo ? Je pense que oui car la signification de la photo te dispense d'écrire une lettre compromettante à l'égard de la police ; bien que Madeleine dise qu'on peut t'écrire par les amis de la Belgique, je comprends que la réciproque ne se peut pas toujours dans le triste cas présent. Et pourtant te voilà dans une belle auto ! Quelle idée de t'être fait photographier à la lucarne qui est derrière. J'aurais préféré te voir en entier. Est-ce par prudence aussi ? Dans ce cas, cher enfant, tu as bien fait car ces gens de police sont terribles. J'en sais quelque chose depuis ton départ. Imagine-toi qu'on est venu m'annoncer ta mort, comme quoi le nommé Jules Galmot avait été fusillé comme espion à Grenoble. Je n'ai rien dit et j'ai fait semblant d'être émue de manière que le bijoutier croie aussi que tu as été fusillé et qu'il cesse les poursuites. J'ai même été lui montrer le journal *Le Matin* où la chose était racontée. Et une autre fois aussi on m'a dit que passant la frontière suisse par les bois de Bellegarde, tu avais réussi à persuader aux gendarmes que tu avais oublié ta montre dans le train et en les

faisant rire, ils t'avaient laissé aller la chercher. On m'a dit que tu avais couru sur la route, qu'ils t'avaient poursuivi à cheval, que tu t'étais jeté du haut du pont, qu'on avait trouvé ton cadavre et reconnu à la marque de ta chemise. Quelles inquiétudes, cher Jules, pour moi car j'aime mieux te savoir vivant même en prison, cher petit ! comme tu le comprends pour le cœur d'une mère. Il paraît que à ce moment tu étais tranquillement dans un hôpital à Lyon pour une foulure. Comment as-tu fait la route avec cette foulure et sans chapeau. As-tu seulement mangé à ta faim ? Bref voilà qu'on me dit que tu es fusillé à Grenoble. Et moi ! j'avais cette lettre du bateau des Canaries si drôle avec l'histoire des bananes : qu'on mange des bananes pour rien et qu'on pourrait se nourrir de bananes. Et tout cela n'était qu'une invention pour faire arrêter la lettre comme de juste et détourner les soupçons sur la route que tu avais prise. Mais tu étais en vie : je le savais : les morts n'écrivent pas. Tu as de l'imagination comme ton père et des idées comme lui, le cher homme. Quel malheur ! car tous nos malheurs viennent de lui, s'il ne s'était pas ruiné avec ses inventions et s'il ne nous avait pas abandonnés tous les cinq pour courir avec cette Elisa en Angleterre, tu serais comme les autres au lieu d'être en Allemagne dans des autos qui ne t'appartiennent peut-être même pas. Avec ton intelligence tu aurais été dans une grande école de l'Etat, Centrale ou l'Ecole des Beaux-Arts, mais Dieu ne l'a pas voulu pour nos épreuves, hélas ! tout vient donc de ton père et je ne peux t'en vouloir des ennuis que me donne la Rousse car pour mes inquiétudes, je sais bien que malin comme tu es tu t'en tireras toujours. Je te dirais même que je me débrouille très bien ayant mis de mon côté le juge d'instruction qui m'a promis de s'intéresser à toi si tu es pris et M. Brieux de l'Académie française chez qui je suis allé faire la douce en grand deuil, lui ayant presque tout raconté car il est très bon et même philanthrope.

Tout de même tu ne peux savoir le coup que j'ai reçu

quand notre ami le bijoutier est venu me dire que tu avais volé une perle de cravate. J'ai pleuré et j'ai juré que ce n'était pas vrai. Je n'osais pas te demander, je n'osais pas te parler. Quand tu m'as dit : « Je pars en Suisse ! » j'ai pensé qu'il y avait probablement du vrai : « Que faire en Suisse ? t'ai-je demandé. — Ne t'occupe pas ! » m'as-tu répondu. Je suis allé à la gare t'accompagner et j'étais derrière la porte vitrée. Alors toi dans le wagon tu as eu le sourire et je t'ai vu mettre une épingle de cravate que tu avais tiré de ta poche. Voilà comment j'ai su. Mais tu es toujours mon fils, n'est-ce pas ? tu aimes toujours ta mère, mon enfant. Tu pries quelquefois le bon Dieu qui protège les bons et les mauvais. Dis-moi que oui ou plutôt ne me réponds pas pour ne pas risquer.

Je t'embrasse bien tendrement, cher aimé.

JEANNE GALMOT.

*
* *

LETTRE DE 1814 POUR SE PLAINDRE D'UN FRÈRE.

Ma chère mère,

Votre tendresse justement alarmée par des rapports trop exacts s'enquiert des griefs que je nourris contre mon frère. Et certes, ma mère, vous avez plus que toute autre le droit de juger de nos dissentions de famille. Après six mois de séparation avec Tata St Néray, partant de Draguignan pour la Colle je passe à St-Honnorat où elle résidait alors. Notre entrevue fut ce qu'elle devait être : je passai deux jours et demi à St-Honnorat unie à elle par les honnêtes plaisirs d'une affection familiale, au bout desquels jours je partis pour la Colle. De la Colle j'écrivis à Tata. Notez que mon frère depuis près d'un mois ne lui avait pas donné signe de vie. Un voyage à Marseille qu'il avait fait, l'avait, soi-disant, empêché d'écrire à Tata. Remarquez aussi, chère mère, que mon frère malgré ses dettes et les pertes au jeu avait acheté un très beau cheval. Pendant que ma lettre pour Tata arrivait à St Honnorat, Tata en partait et arrivait à

la Colle chez ma grand'mère Beaumond où j'étais. En l'embrassant je lui trouvais un visage sévère, cela venait de ce qu'elle n'avait rien reçu de ma part, or quand je lui eus dit que ma lettre arrivait à St Honnorat au moment à peu près où elle arrivait elle-même à la Colle, croyez-vous que son visage se dérida ? non ! la première empreinte existait encore ! Tata me témoigna son indignation de ce que mon frère ne lui eût point écrit, mais une heure après quand mon frère qui a accompagné à Antibes M. de Boisgelin, commissaire du Roi, arrive avec son uniforme de garde nationale et son air tranchant et fanfaron, Tata en le voyant, bien loin de lui montrer un visage sévère lui dit d'un air riant et satisfait qu'il est un « petit coquin » de ne lui avoir point écrit mais qu'elle lui a envoyé de St Honorat une lettre à cheval. Mon frère s'excuse comme à l'ordinaire en disant qu'il n'en a point eu le temps et Tata reçoit cette excuse comme de l'argent comptant. Est-ce là de la justice, ma mère, et ne concevez vous point combien un homme sensible peut s'irriter à la vue de pareils partis-pris. Voilà les deux nuances de Tata entre mon frère et moi. Je n'en ai pas fini, ô la plus tendre des mères.

2° Mon frère, dépensier par caractère comme vous-même et comme mon père, me demande de l'argent. J'en ai : je lui en donne et lui dis : « En me rendant cet argent, pourrais-tu m'en donner le double ? — Oh ! mon Dieu, non, me répond-il ! » ; il me fait le compte de ce qui lui reste (25 louis d'or) ; il sait que j'ai très peu d'argent et qu'il me doit 300 francs et ne peut pas sur vingt-cinq louis d'or m'en donner deux en à-compte de ce qu'il me doit, car en lui disant « pourrais-tu m'en donner le double » comme je lui avais prêté deux louis c'était lui demander peu de chose. Il ne peut donc pas sur 25 louis d'or m'en donner deux qu'il me doit. Je n'en ai pas fini, ma mère, et vous jugerez vos deux enfants.

3° Ayant perdu ma tabatière et m'en apercevant au moment où je me trouvais chez mon frère, comme il avait

sur la cheminée de sa chambre quatre ou cinq tabatières les unes en carton émaillé, d'autres en bois de figuier, sans comprendre deux belles tabatières que Tata et mon oncle Scipion lui ont données (rien pour moi toujours !) je lui dis : « Donne moi une de tes tabatières car j'ai perdu la mienne (notez que la tabatière que je lui demandais était du prix de un franc, huit sols) mon frère me répond que, voulant faire une collection de boîtes, il n'aime point à se démunir de celles qu'il tient. Voilà votre fils, ma mère. Moi, je jette avec mépris sur la cheminée la boîte que j'avais déjà dans mes mains, ne m'attendant pas à pareil refus, je lui tourne le dos pour sortir. Mon frère sentant mais un peu trop tard sa villenie m'appelle pour me dire de prendre sa boîte puisque j'en ai besoin. Je le remerciai et sortis de chez lui en lui laissant sa collection intacte. Chère mère, je n'ai pas fini : je n'ai point peur de vous lasser puisque l'on m'accuse près de vous d'être un mauvais frère.

4° Il m'est arrivé cinq ou six fois de gagner au jeu au moment où mon frère perdait à une autre table soit à la Colle, soit à Draguignan et de lui donner après la partie la totalité ou la moitié de mon gain pour l'indemniser de sa perte : tantôt douze francs, tantôt dix-huit francs, une autre fois six francs ; enfin d'après mon gain et d'après sa perte. Cette action est toute simple et fraternelle, ma mère. Il m'est arrivé de perdre et à mon frère de gagner : jamais mon frère ne m'a rendu la pareille.

5° Dans ma brouillerie avec Tata, mon frère a voulu garder une stricte neutralité : ou j'avais tort ou j'avais raison. Si j'avais tort, il devait me le dire ; si j'avais raison il devait me tenir un langage consolant et fraternel. Pas du tout, il a gardé le plus profond silence, en me disant : « Je ne veux rien dire ni pour l'un ni pour l'autre. » Je lui dis pourtant que s'il se trouvait à ma place je donnerais raison à qui de droit. Si j'avais eu tort, mon frère n'eût pas voulu demeurer neutre.

6° Si j'ai un petit tort à l'égard de mon frère, il me le témoigne avec amertume et quand je lui prouve mathématiquement qu'il a tort à mon égard, il s'imagine que le mal est réparé en me disant avec un ton tranchant et décisif : « Eh bien j'ai eu tort ». Dernièrement je lui faisais des reproches sur ce que, venant me voir chez ma belle-mère, il avait eu la malhonnêteté d'entrer sans la saluer directement et sans saluer même ma femme ; mon frère me répondit que les torts que ma belle-mère avait à son égard en étaient la cause. Mauvaise raison car ma belle-mère n'a aucun tort à son égard. Comme je ne voulais pas entrer dans des explications inutiles là-dessus je lui dis : « Laissons cette conversation, et dis-moi pourquoi au dernier bal donné au cercle tu as passé devant ma femme plusieurs fois, tu as dansé vis-à-vis d'elle sans la saluer, sans lui adresser la parole, tandis que j'ai salué la tienne et que je me suis assis même à côté d'elle en lui parlant agréablement comme frère et sœur doivent être. Ici, mon frère pris dans ses propres filets, se contente de dire : « Eh bien j'ai eu tort en cela ! » Dire « j'ai eu tort » ne suffit pas il faut réparer son tort et en attendant qu'il le soit, je vous soumets, ma mère, ses griefs, me reportant à votre justice pour lui dire qu'il est coupable et non moi.

7° La malheureuse passion du jeu décompose tellement mon frère qu'un jour sortant du cercle (il savait que j'avais fait apporter beaucoup d'effets dans la crainte d'une invasion des ennemis) il me dit : « J'ai appris que tu viens habiter Draguignan ! » et cela avec un ton et un air surpris comme s'il en eût été fâché. Je répondis : « Si je puis avoir une place c'est mon intention ! » Mon frère ne me répondit plus rien ; cependant son premier mouvement aurait dû le porter à m'en témoigner de la joie, pas du tout ! mais cette froideur est due à la présence d'une passion dans son cœur qui est la passion du jeu, laquelle rend frénétique. Entre un frénétique et moi, ô la plus juste des mères, auquel donnerez-vous raison ?

Croyez, ma mère, que vous trouverez toujours en moi un fils aussi tendre que respectueux et soumis.

Robert Comps d'ARTUBY.

1814.

*

COMMENTAIRE

L'heure marque le pas : les chevaux se querellent
Des faisceaux de drapeaux, là-bas, sur l'escalier
Descend Napoléon : les navires ont des ailes
Que les anneaux des ports s'attendent à lier
L'aigle d'or égaré aux échelles de corde
Les échelles multipliées en auréole...

Je ne me souviens plus de ces vers faits au collège. Alors j'étais Bonapartiste en lisant Victor Hugo ! mes vers étaient déjà assez modernistes, hein, qu'en dites-vous ? Ce désordre des images, ces assonances au lieu de rimes, le besoin de... Mais il s'agit bien de poésie de collégien, ébranlé par l'héroïsme de l'Histoire. Ce n'est pas du tout de poésie que je veux parler... ce serait plutôt d'histoire. Vous avez lu cette lettre, n'est-ce pas, cette lettre pleine de tabatières, de saluts reçus ou non, de pertes au jeu (des pertes de six francs), de tabatières de un franc quatre-vingt, de Mme Tata et de quadrilles. Eh bien ! reportez-vous à l'histoire : 1814 c'est la France envahie, c'est les Prussiens vaincus à Champaubert et à Montmirail, les Autrichiens à Montereau, c'est l'entrée de l'étranger à Paris, c'est les adieux de Fontainebleau et c'est l'île d'Elbe. Est-ce que vous ne jugez pas comme moi qu'il y a dans ce contraste matière à réflexions, à formidables réflexions. Entre parenthèses toutes les fois qu'on touche à l'histoire de près ou de loin il y a matière à réflexions.

1re réflexion : je comprends fort bien qu'on ne fasse pas l'histoire des hommes et qu'on ne fasse que l'histoire des empires, pour la bonne raison que les hommes n'ont pas d'histoire. Les hommes sont les mêmes aujourd'hui qu'hier. En lisant la lettre de ce M. Robert Comps d'Artuby

il me semblait entendre la voix de M. X... que je connais fort bien, un malchanceux aussi, toujours prêt à donner, à prêter, qui ne rencontre guère que l'ingratitude et qui est devenu grincheux, susceptible, mesquin alors qu'il était né pour être un bon papa. Ce M. X... qui n'a pas d'amis va se plaindre près de sa mère, confidente et consolatrice exactement comme M. Robert Comps d'Artuby écrit à la sienne. Cette sorte de gens a toujours un frère ou un ami, veinard, insolent, égoïste, brutal, sans scrupules et qui est le bienvenu partout alors que le pauvre Jean qui pleure rencontre les froideurs de Tata. Vraiment ! pourquoi écrire l'histoire des hommes ? elle n'est intéressante qu'au travers des artistes du temps quand ils ont compris l'Homme éternel. Je sais bien qu'il y a le petit plaisir du décor et du costume : il est vrai que les tabatières, l'uniforme de garde du roi, ne ressemblent pas trop aux pipes de nos automobilistes. Oui ! au lieu de la passion de l'auto on avait celle des chevaux : on ne jouait pas encore au poker, on jouait au bézigue et au whist. Quand ont paru les autos et les avions, les philosophes prévoyaient un grand changement dans l'univers : « Il n'y a plus de distance, disait-on, les peuples apprendront à se fréquenter, à s'aimer : c'en est fait des guerres. » Ouiche ! les hommes sont les mêmes : ils volent à la haine au lieu d'y marcher. Vous voyez bien qu'il n'y a pas d'histoire des hommes, il n'y a que l'histoire des événements qui soit l'histoire et on a bien raison de nous l'enseigner comme on nous l'enseigne. Qu'on donne un peu plus de place aux évolutions des mœurs dans les manuels scolaires, qu'on intéresse davantage les étudiants aux mobiles qui font agir un caractère, mais vraiment il n'y a que les grands événements et les idées générales qui comptent. C'est pourquoi je vous ai fait lire le petit étalage de mesquineries qui précède et le titre pompeux de « lettre historique » n'est là que pour montrer combien il est peu mérité. L'histoire peut devenir sublime, peu nombreux sont ceux qui sont à sa hauteur.

Vous me dites que pourtant il y a eu dans l'histoire, des foules grandioses : les armées de la Révolution en 92 et les foules à Paris, les armées de 1914-18 ! les premiers croisés, etc. Je vous réponds que toutes les foules, si elles ne sont pas stupidement animales sont magnifiques, parce qu'une foule est l'expression formidable d'un sentiment ou d'un chef. Les foules, c'est tout de suite de l'événement historique, ce n'est pas de l'humanité : tout cela est aujourd'hui du lieu commun et je n'ai qu'à me taire si je ne trouve rien de plus intéressant à vous dire. C'est égal ! Cette lettre d'un Monsieur pointilleux à l'époque où le monde changeait de face, l'année même où le vrai XIXe siècle bourgeois naissait avec la Restauration, va vous laisser rêveur et les plus philosophes de mes lecteurs découvriront dans cette rencontre des sujets de méditation que je leur souhaite.

2me réflexion... il n'y a pas eu de 2me réflexion.

*
* *

LETTRE D'UNE BONNE.

Madame,

Je me permé de vous écrir ces quelque mau éyan une place pour les remercimen et éyan été placé chez M. Livet embaleur pour coudre la toile avec la ficelle et éyan trois fran par jour et n'éyan pas la bitud de demander quan on a la santé cé le principal. Je me permé de vous écrir étan parti san un adieu et ne pas revenir le lendemin vou avé di comme sa à Monsieu Paul que cé une ungrate et une cent ceur dame non je ne sui pas une ungrate et une cent ceur car d'ête à la méson avec le feu comme i a dè le matin é son neveu à madam pour partir à lé col je sé que ca né pa pour tou chacun ché vou etan une ouvrièr d'usin qui nave jamé été encor placé bonne mété la au couran ça sra vit fé monsieur Paul vous avé parlé surment que j'été à porté du charbon étan cent place avec mon peti et boir avec lez hommes et tou poussé la charete et tout monté le charbon

monsieur Paul e bien bon de mavoir pri de la et du charbon com j'été é il na pa rien voulu accepté pour sa pène un ver l'eyan rencontré ru dangoulem car cé tun mesieu com jé eu lonneur de vous dir à lépoc mé quesseque jesui pour un mesieu bien bon un ouvrier dusin cé pour dire asa que jene sui ni une ingra ni une cent ceur pour une bone place de bone on peu dir asa queu cé une bone place de bone ché vou Louise Coudert vene ecose lé poi Louise Coudert il es tem de fair le planché du magasin Louise Coudert vené ici reprisé les ba mais je né jamé rechigné l'ouvrage car je ne suis pas fégnante et madam ède car madam n'é pas fégnante et au qoin du feu dans la sal a mange je ne dis pa mé cé rapor a la fem de ménage car vou norié pa voulu la qité vu quel é la depui trente an qi é l'ané qe je sui né. Pourtan ail a di que je sui une feme à boison et à asouvir madéboche avé lez ome mé Merlin ne ma jamé un sou pour le peti depui uitan qant il é venu pour lé meubes je lui é dit qune chèse il ne lora pa ainsi et il sé qe je sui plu forte qe lui pourtan il a esseié de tapé il a di qil donera ceu qe le jug de pé dira pour le pauvre peti mé je n'eme pas le jug de pé jé élevé ce peti la et je ne sui pa allé au tribunal é quan til gagnera il raportra ça paï mé ele a di qe je sui une feme de boison et vous avé di é bien ele é ta la bri a la méson alor Mesieu Paul a condui mon peti o patronaj à Verneuil pour metre mon peti o patronaj de Verneuil pour son age nécéséremen je lé repri puisque je ne peu pa payé é son per ne veu pa pourtan il la reconu ; il ma di come ça tu navé qa ne pa le fer alor je lui e di : tu navé qa pa me bouriqé tan il ne seré pa venu pardon escus pour le mo alor vou zavé di qe je sui une ingra é une cent ceur parceqe je sui parti cent un adieu et cent revenir me jé ma tete osi dame je me sui di à ca i ora du vilin rapor a la fem de ménaj et cé mieu de fer son paqué de suit moi je ne voule pa vous mette su le traca rapor a la fem de ménaj é a moi moi je dis : il vo mieu partir vou pensé bien qe je ne savé pa qoi dir alor je sui parti cent dir. Lésé moi vou dir qe pour

le bou de viande froide ce né pas vré qe je lavé mange me je ne sé pa si cé tel et qi cé mé vou net pa regardante pour un bou de viande mè ce nété pa moi

je noubli pa jamé votre bonté pour moi et je vou salu ainsi que monsieu Paul qui é bien bon et tou cé messieu.

Vot daivouai

Louise COUDERT.

*

COMMENTAIRES.

L'habile lecteur aura sans doute démêlé au travers du jargon de Louise Coudert la triste histoire de cette malheureuse. C'est une ancienne ouvrière d'usine qui se trouvant sans travail fut réduite à porter du charbon pour le compte des auvergnats d'un quartier et des locataires des différents étages. Elle fit la connaissance d'un excellent fils de famille qui la recommanda à sa mère. Voilà Louise Coudert introduite dans une famille bourgeoise où on l'emploie comme domestique mais une domestique ancienne ne l'aime guère et s'ingénie à la faire renvoyer. Par délicatesse Louise Coudert devance toute explication et s'en va sans crier gare ; dans cette lettre elle explique sa conduite gauchement. Ceci n'a rien que de très touchant. Les mensonges ne commencent que là où elle parle de son amant M. Merlin. Louise Coudert ici n'a garde de mentionner ses torts. Oui ! Merlin n'a jamais donné un sou pour élever son petit, c'est vrai ! Oui ! Merlin a reconnu cet enfant, c'est vrai ! Oui ! Merlin a renvoyé Louise Coudert, c'est vrai ! Oui ! Merlin a cherché chicane à Louise à propos de leurs meubles ! c'est encore vrai ! mais ce que Louise Coudert ne dit pas c'est qu'elle rentrait ivre fort souvent chez Merlin et fort souvent ne rentrait pas du tout.

MAX JACOB

CHANTS D'INNOCENCE

INTRODUCTION

Descendant les vallées désertes
Je jouais des airs doux et joyeux
Et je vis un enfant sur un nuage
Qui me dit en souriant :

« Joue l'air de l'agneau ! »
Et je jouai de toute ma joie
« Monsieur le musicien encore une fois »
Et je jouais de nouveau, et lui pleurait en m'entendant

« Laisse cette flûte, cette joyeuse flûte
Et chante tes chansons si gaies si gaies »
Je chantais le même air
Et lui de joie pleurait en m'entendant

« Monsieur le musicien, assieds-toi et écris un livre
Que tout le monde puisse lire »
Il dit et s'en alla
Alors je cueillis un roseau

Je cueillis un roseau qui me servit de plume
Et de l'eau transparente je fis de l'encre
Pour écrire des chansons si gaies si gaies
Pour que tous les enfants soient contents en m'entendant

LE BERGER

Le sort du berger est le sort le plus doux
Du matin au soir doucement il erre
Et tout le long du jour va suivre ses moutons
Et ses lèvres ne s'ouvriront que pour bénir

Car il entend le doux appel des agneaux
Comme la tendre réponse des brebis
Il veille sur son troupeau qui repose
Tranquille parce qu'il est là, le berger.

LE PETIT NÈGRE

Ma mère me mit au monde dans le Sud sauvage
Et je suis noir comme mon âme est blanche
Les petits anglais sont blancs, comme les anges
Et moi, je suis noir — comme s'il n'y avait pas pour moi de lumière

Ma mère m'enseignait sous un arbre accroupie
Guettant la chaleur du jour
Me prenait sur ses genoux et m'embrassait
Et montrant du doigt l'Orient me disait :

« Regarde, le soleil se lever — Dieu est là-bas
Et c'est de là qu'il répand la lumière et la chaleur
Et les fleurs et les arbres, les bêtes et les hommes
Reçoivent l'espoir du matin, et la joie du grand jour

Et nous avons été mis sur terre, un peu de temps
Pour apprendre à subir les rayons de l'Amour
Et nos corps bronzés et ces visages sombres
Ne sont qu'un nuage et comme l'ombre des bois

Et lorsque nos âmes auront appris le poids de la chaleur
Il n'y aura plus de nuages et nous entendrons sa voix
Il dira : « Sors de ce bois des ombres, mon bien-aimé,
Et autour de ma tente dorée réjouis-toi comme les agneaux. »

Ainsi parlait ma mère et elle m'embrassait
Et je répète ses paroles au petit garçon anglais.
Quand je m'évaderai du nuage noir et lui du nuage blanc
Et que nous réjouirons autour de la tente de Dieu comme les agneaux,

Je le protégerai de la chaleur des jours
Jusqu'à ce qu'il puisse se reposer dans la joie sur les genoux de notre père
Et moi debout je caresserai ses cheveux d'argent
Car je serai devenu semblable à lui et alors il voudra bien m'aimer.

LA FLEUR DES FLEURS

Gai, gai moineau
Sous les feuilles plus vertes
Une fleur de bonheur te voit
Et tu vas comme une flèche
Vers ton petit nid
Tout près de mon cœur.

Joli rouge-gorge, joli rouge-gorge
Sous les feuilles plus vertes
Une fleur de bonheur
T'entend sangloter, sangloter
Rouge-gorge, rouge-gorge
Tout près de mon cœur.

LE RAMONEUR

Quand ma mère mourut j'étais tout petit
Quand mon père me vendit je ne parlais pas
Je ne savais que crier « amoneur... amoneur »
Et puis je ramone vos cheminées et je dors dans la suie.

Un jour le petit Tom Dacre pleura
Quand on coupa ses cheveux comme la laine d'un agneau
Et je lui dis : « Voyons Tom, qu'est-ce que ça peut faire
Comme ça la suie ne souillera plus vos cheveux clairs. »

Tom se calma et cette nuit-là
Pendant son sommeil que vit-il ?
Il vit des milliers de ramoneurs : Dick, Joe, Ned et Jack
Tous enfermés dans des milliers de cercueils tout noirs

Alors vint un ange qui portait une clé étincelante
Il ouvrit les cercueils et les délivra tous
Et tous coururent, bondissant, riant, vers une verte plaine
Et tous se baignèrent dans la rivière et rayonnèrent dans le soleil

Puis nus et purs, allégés de leurs sacs
Ils s'élevèrent sur les nuages et jouèrent dans le vent
Et l'ange dit à Tom que s'il était bien sage
Dieu serait son père et jamais plus il n'attendrait la joie

Et Tom s'éveilla et nous nous levâmes dans le noir
Et nous préparâmes nos sacs et nos brosses
Malgré le petit jour glacé, Tom avait chaleur et joie
Aussi que chacun fasse son devoir, il n'aura pas à craindre la souffrance.

LE PETIT GARÇON PERDU

Père, père, où vas-tu
Pas si vite, pas si vite
Parle, père, parle à ton petit garçon
Ou bien je me perdrai

La nuit était noire et le père absent
Le petit garçon dans le brouillard et la boue
Pleurait comme un fou
Puis le brouillard s'en alla.

CHANSON DE RIRES

Quand les bois verts rient de leur voix de joie
Quand les rides de ruisseau sont des rires aussi
Quand l'air est le rire de nos rires
Quand la colline verte rit de ce rire.

Quand les prairies rient de tout le vert vivant
Quand les sauterelles rient dans toute cette joie
Quand Marie, Suzanne et Emilie
De leurs douces bouches rondes chantent : Ah.. Ah.. Ah..

Quand les oiseaux brillants rient dans l'ombre
Là où notre table n'est que noix et cerises
Viens, vis et sois heureux, mêlons nos voix
Pour chanter en chœur tendrement : Ah... Ah... Ah...

WILLIAM BLAKE

Traduction de PHILIPPE SOUPAULT.
Selon le texte établi par W. B. YEATS.

AVENTURE

OU

LA MAISON DU SCULPTEUR

I

Alexandre n'est pas un pauvre personnage mais il cultive dans son jardin des fleurs, il a pris l'habitude les soirs de fête et de dimanche de regarder passer les jeunes filles et les jeunes hommes qui reviennent de la danse. Quand les couples atteignent le carrelage méticuleux qu'il a lui-même composé à l'entrée du jardin, quand les couples atteignent la grille, il remarque les têtes et les couronnes de fleurs qui entourent les têtes. Alexandre aussi est sculpteur.

Mais l'on ne sait pourquoi, ce dimanche-ci, c'est dans un petit village caché sous un bois et où l'on n'avait pas accoutumé d'aller danser depuis longtemps que la jeunesse des environs a voulu prendre ce plaisir.

Alexandre a les yeux clairs et quelque tendre couleur aux joues, une démarche certaine mais légère ; il ne paraît pas s'étonner de ce que rien ne passe sur le chemin de sa maison. De l'air de son visage, l'on peut penser qu'il ne saurait être celui de quelqu'un qui serait lassé par une fatigue, par un ennui de vivre, « les échecs de la vie » et l'on ne saurait pas lui voir ces traits révélateurs, cette sorte de paraphe inscrit sur la physionomie des angoissés et des

timides, de ceux qui ne supportent que très mal les rigueurs, le pesant de la vie quotidienne. Non, une semblable mine doit nous donner le sentiment tout au contraire que nous avons affaire à quelqu'un qui a eu le temps, tous les moyens de s'affranchir et l'on n'hésitera guère, on ne confondra pas cette simplicité non plus de l'allure générale avec trop d'innocence.

Dans la petite pièce, à l'étage de la maison, où les objets qui ne sont pas nombreux paraissent se tenir d'autant mieux, où l'on ne voit rien d'amusant à vrai dire, mais où les meubles, les tableaux et le papier des murs sont dénués de ces contrastes que le goût à la mode aujourd'hui notamment pour les couleurs violentes et les formes étranges met en circulation, Alexandre commence de s'habiller pour la soirée. Les ombres tiennent aux choses et s'il tourne la tête vers la fenêtre ouverte sur le ciel, il aperçoit quelques nuages doux traversés des éclairs d'un orage qui se rapproche, les feuilles dans le vent faisant le bruit des vagues lourdes sur le sable et toute la campagne dans la lumière qui s'en va déjà marquée au fer du songe.

La grille lentement s'ouvre sur le carrelage et sur le sable ferme de la route. Ici, les yeux à terre, il a le sentiment de la solennité à propos de ce sable, de ces figures légères ; elles lui donnent l'impression d'être si lumineuses que lui reviennent des souvenirs tout d'un coup de certains jeux de jambes de boxeurs dans le cadre du ring, dans le sable brillant sous le feu des lumières éblouissantes comme de l'eau ou la neige qui ne fondra jamais.

Alexandre a fait quelques pas jusqu'au milieu du chemin, celui-ci est semblable à tous les chemins de ce pays ; ils se plient, se replient à de certains endroits sur eux-mêmes et pour finir se joignent d'une manière si douce qu'on ne peut pas manquer de se trouver ému ou gai chaque fois que se promenant, parcourant l'un d'entre eux, l'on est bientôt amené à un croisement que l'on traverse. Mais voici que quelqu'un apparaît sur la route dès le premier

tournant et Alexandre voit une femme qui marche vite, d'ici l'on peut déjà remarquer les mouvements agités de ses bras, de ses mains et de la robe un peu fendue une jambe lumineuse sort continuellement sous le manteau ouvert. C'est une femme qui arrive, qui ne regarde rien des fleurs déjà fermées depuis l'après-midi, des arbres élégants, des papillons du soir qui volent encore sur la pente brûlée des talus, une femme qui va bientôt être près d'Alexandre.

Or, de ce côté du ciel où le soleil va se coucher, où ses dernier rayons sont sur le point de disparaître, quelle limpidité comme si nous nous trouvions au plus beau de l'été mais de l'autre côté, où des nuages gris et noirs sont peu à peu venus l'encombrer, du côté de l'orage des éclairs apparaissent et le tonnerre éclate, secouant, réveillant la campagne immobile. A droite dans les champs que l'on a labourés dans le courant du jour, un grand arbre isolé se brise et tombe lentement avec un bruit léger, un craquement affaibli puis aussitôt il grêle, une grêle s'abat sur tout le paysage et c'est enfin la pluie qui commence elle aussi de couler à torrents. Maintenant la femme et Alexandre sont l'un devant l'autre mais ils ne se regardent pas tout de suite ; la femme est malheureuse, deux jolies mains gantées se tordent dont l'une tient un sac, elle paraît étonnée puis elle se met à rire, elle a les yeux en larmes, ses lèvres s'ouvrent pour parler et la voilà qui parle. Ils sont l'un devant l'autre et tous les deux auraient cet air s'il y avait quelqu'un les observant au loin dans la pluie et le vent, dans l'ombre qui s'accroît, cet air plein de sérieux que l'on voit aux petits personnages qui dans les almanachs, sur les planches où l'on a décrit le ciel de tel mois à tel mois, regardent les constellations entre la ligne de l'horizon et le tracé en demi-cercle de l'image.

S'il n'y avait pas eu ce changement de temps brutal et si la nuit n'avait été si près d'être complète à cet instant, la jeune femme aurait peut-être demandé à Alexandre, simple-

ment, une route quelconque qui lui convînt pour arriver au lieu où elle devait se rendre, mais elle parla d'abri.

2

Et Vivonne, elle montre son plaisir et elle est sur le seuil de ce petit salon.

Que son visage paraisse encore empreint d'une timidité ou que ce soit plutôt du rouge « palpitation » ou du rouge « émotion » qui lui couvre les joues, que faudrait-il penser. Il est assez probable que ce n'est pas depuis longtemps qu'elle s'est mise à se farder. Alexandre, après qu'il fut allé porter son manteau à sécher près d'un feu endormi sous la cendre, lui a fait traverser la maison en partie mais il ne lui tint pas le bras ni la main, non, simplement elle a suivi et leurs pas sur les dalles en damier ont résonné le plus naturellement du monde, étouffés peu à peu, de pièce en pièce...

Elle est de plus en plus surprise. Alexandre lui a présenté, en passant, d'une manière détachée, d'une façon très simple, au moins en apparence, quelques chambres et il ne lui a dit que quelques mots tout à fait dénués de galanterie. Aucun de ceux que bien souvent, des hommes à monocle lui dirent dans un éblouissement de lumières multicolores en habit noir, gantés de blanc et immobiles au milieu des musiques de fête ou au milieu de quelque danse et elle rougit vraiment cette fois à la pensée de son amant pour qui elle est partie de la maison ce matin même, qui aurait dû la joindre dans le cours du chemin, à un certain endroit, à ce carrefour qui a toujours été un lieu de rendez-vous dans le pays, la providence des amoureux mais que l'orage, cette tempête ou autre chose... Enfin elle sera chez lui demain, en ville, dans ce petit appartement, ce pied-à-terre bleu et jaune.

Alexandre à la fin lui montra une manière d'atelier assez

vaste où des statues et d'autres choses recouvertes de linges sous les lampes allumées restèrent pour elle méconnaissables et il dit : « Je suis sculpteur ».

« Qui est-ce qui a donné un air aussi curieux aux chambres de la maison ? — L'architecte comme tant d'autres, mademoiselle, n'aimait pas d'être conseillé, d'être obligé de discuter avec un homme qui savait lui tenir tête. Il ne lui plaisait pas beaucoup de changer quelque chose à ses habitudes, d'exécuter de nouveaux plans, je pris la direction des travaux et il y a cinq ans la maison fut achevée telle que j'avais désiré qu'on la bâtit. »

Une cuisine toute neuve où l'on se baignerait, où l'on se coucherait comme dans l'eau d'une rivière transparente au soleil, un peu chaude. Tout est dans la lumière. Il faut penser encore à un rayon de magasin ou de bazar, dans une ville importante, le soir, à quelque fête dure, impitoyable de lumière.

« Lorsque vous descendrez demain matin et que l'orage sera depuis longtemps passé, lorsque vous descendrez ici pour déjeuner (je serai déjà à vous attendre) de la fenêtre ouverte vous pourrez voir un jardin très profond, peut-être même serez-vous surprise de son aspect soigné, puisque tout vous étonne de la maison, de ses allées rectilignes et des arbres taillés sur un grand ciel sans taches. Peut-être que vous frissonnerez sous les parfums divers qui monteront jusqu'ici au soleil et que vous fermerez les yeux ». A cette heure, dans ce calme, on a le sentiment que chaque chose est bien à la place qu'il convenait le mieux qu'Alexandre lui donnât. On a le sentiment de l'ordre. Tout cela tient de l'exemplaire et aux murs blancs, où ils sont suspendus avec exactitude, les ustensiles qui sont indispensables au ménage brillent d'un éclat pur...

Mais un complet silence a suivi la tirade. Vivonne légèrement a détourné les yeux comme si à ce moment elle avait craint on ne sait quoi, mais non, car c'est seulement à cause de cette horloge qui tout le temps chantonne de son

tic-tac, cela donne au petit tableau un air assez bizarre et cela laisse un goût de malaise...

Au milieu de la pièce, aux côtés d'une table, devant des tasses de thé, un repas terminé et quelques cigarettes, Vivonne et Alexandre. Quel est le tour que finira par prendre cet entretien où l'homme a bavardé et où la jeune femme a eu le temps de raconter son aventure et qui paraît maintenant s'achever ou bien se perdre dans quelque rêvasserie mutuelle et gênée.

Pas de faiblesse encore, les visages seulement ont paru se pencher et l'on voit bien Vivonne, ses yeux de temps à autre, ils paraissent rêver, ils rêvent puis s'agitant, ils se portent tantôt du côté droit, tantôt du côté gauche, vers ce qui a été pris et repris si doucement tout à l'heure, à midi, le matin par la main d'Alexandre, habile et blanche main de femme masculine, quelque casserole de cuivre, d'autres objets encore, cette petite glace et ce calendrier enfin où l'on peut constater la date, aussi le nom du jour.

Vivonne jolie et jeune, on regarde ses yeux, elle songe encore à homme et femme. « Que devez-vous penser de moi, monsieur ? » Mais Alexandre sait aussi ne pas entendre ni comprendre.

Ils ont monté l'escalier qui mène à leurs chambres. Vivonne, elle, s'est hâtée et pendant un instant elle est en haut toute seule, toute seule sur le palier devant un couloir blanc. Ils se souhaitent le bonsoir. Tant de simplicité à un moment pareil, il s'en faudrait de peu que ce fût ridicule, que cela semblât grotesque. Si brusquement d'ailleurs Vivonne retire sa main de la main d'Alexandre, puis elle ouvre la porte, elle entre dans sa chambre, paraissant très déconcertée, la ferme violemment mais ce mouvement pourtant, est-ce de la crainte ou du dépit. Lui détourne la tête et qu'il ait sur les lèvres un sourire poli, encore un mot aimable cela doit-il paraître tellement invraisemblable.

3

Maintenant il y a quelqu'un, penché à la fenêtre de l'étage du côté de la route. C'est Alexandre dans la nuit qui regarde la nuit. Qui a les yeux ouverts à cette heure où nous sommes, sinon ceux qui déjà s'éveillent pour voyager, pour aller travailler au loin, sinon quelque malade qui ne saurait dormir. Les éclairs ont fini de couper cette nuit de traits frêles, légers et le tonnerre est loin. Ce matin de nouveau la terre sera la terre de la fraîcheur. L'on croit voir s'élever les branches et les feuilles des arbres de la route lentement, doucement en une marche glissante qui creuse le silence et au loin sous la lune ces deux ou trois élévations, ces hauteurs si légères et isolées parmi les champs, elles donnent un sentiment d'apaisement profond.

Il est à la fenêtre de sa chambre, un mouchoir sur les lèvres, sur les lèvres serrées, un mouchoir fin et blanc sur les lèvres, la gorge, les yeux ouverts, les yeux fermés, encore tout revêtu de son costume de fête mais de l'autre côté, du côté des jardins, des vergers parfumés, Vivonne, elle, dort ou ne dort pas.

Que peut-il bien attendre ? Il y a quelques heures qui le séparent de l'aube.

MARCEL LECOMTE

LA LEÇON D'AIX

OU

DISSEMBLANCE DE MAURRAS ET DE MISTRAL

> Il n'y a pas, à proprement parler,
> d'expérience de l'histoire.
>
> Jules LAGNEAU.

Privée de temples et de thermes, sans même avoir une pierre votive encastrée au pied de ses murailles, une ville peut manifester ses origines antiques par un air d'unité complexe ou même de désordre contenu par de grands axes... Aix en Provence n'a rien conservé de cette architecture : ruelles étroites et boulevards aux beaux platanes ne s'enchevêtrent plus pour livrer passage à la grande route ou pour faciliter les desseins proconsulaires. L'aspect général des rues et des places et comme le génie de leurs relations n'obéit plus à l'ordre antique, et, d'une manière profonde, presque subtile, cette ville n'est ni grecque ni romaine.

Ce n'est pas non plus une ville du Moyen-Age. Une cathédrale composite et mutilée, les débris d'un cloître, ne peuvent suffire à maintenir la présence de cette époque... Ce miracle — qui se réalise sans peine dans les moindres ruelles à balcons de bois, devant une échoppe à voûte basse, une porte ouverte sur un escalier en tourelle, — n'est permis qu'aux plus beaux édifices, qu'aux plus merveilleuses basiliques et la cathédrale d'Aix ne saurait prétendre à cette puissance. Elle n'est pas présente au fond de toutes les avenues, elle ne

domine pas les toits des maisons, elle ne surgit pas sur les lignes d'arbres et de pierre ; son cloître ne donne pas une impression vivante mais comme un plaisir de musée, et rien, autour d'elle ou dans les autres quartiers de la ville, n'a maintenu cet aspect catholique et resserré, ce maintien d'humilité et d'espérance que les villes semblent avoir pris comme les hommes au cours des siècles de fidélité.

Cette ville est monarchique et classique, et non pas même monarchique avec cette liberté, cet imprévu de la Renaissance, cette indépendance du XVI[e] siècle, mais monarchique et définitivement soumise à la hiérarchie, monarchique et courtisane — noblement courtisane du reste comme sut l'être la province.

Au milieu de la Provence elle apparaît donc comme une ville étrangère. Devant elle, la leçon de continuité historique que nous donnent les autres villes du Rhône et de la mer se réduit au spectacle d'une grande époque. Le monde antique et le monde catholique ne peuvent y parler que par intermédiaires. Avant toute chose, avant même d'être méditerranéenne, d'appartenir à son ciel, à son climat, cette ville est française et royale...

Sur une place rose à côté de la rue Esparriat, j'ai longuement pesé la vérité de ces réflexions. Dans mon esprit j'ai laissé grandir le scandale que peut produire cette affirmation : *Aix, ville la plus française de Provence,* ou cette affirmation parallèle et plus brutale, mais tout aussi vraie : *Aix, ville la moins provençale de Provence.*

On dira que cette ville fut capitale de la Provence et qu'elle est encore « ville-gardienne de la tradition provençale ». Je ne saurais me résoudre à mettre à nu la vanité d'un grand souvenir, mais je n'éprouve cependant aucun scrupule à demander si la « tradition provençale » est autre chose que l'affaiblissement d'une réalité dont elle n'a pu suivre l'élan vital ? La conscience de cette tradition fut donnée à cette ville dès le XVI[e] siècle alors que d'autres

villes étaient encore simplement provençales. De nos jours il en est qui le sont encore, bien que *l'esprit de tradition* ait fait reculer presque partout *l'esprit d'existence*, et c'est ici, sans aucun doute, le premier endroit où, de réalité vivante et charnelle, la Provence devint cette abstraction nationale surajoutée au patriotisme français.

Comme l'antiquité, comme le Moyen-Age, la Provence ne parle ici que par intermédiaires : cette ville, lumineuse et calme, semble avoir pour destin de sublimer et d'abstraire.

*
* *

A m'approcher ainsi des idées essentielles dont cette ville est la Mère, je ne pouvais éviter la présence spirituelle de l'homme qu'elles ont le plus directement inspiré.

Descendant la rue Esparriat, je pensais à Maurras et ne songeais pas à trouver un obstacle dans le fait qu'il naquit aux Martigues, car il est Aixois d'expérience et d'esprit. Il a lui-même défini l'influence que cette ville eut sur sa formation, mais n'aurait-il pas porté ce témoignage que nous serions quand même obligés de reconnaître ici les formes naturelles de son système et jusqu'au déséquilibre originel de sa logique.

Ce qui, sous l'influence de cette ville, fait le fond de son expérience, c'est bien le sentiment d'une continuité de la grandeur humaine, à travers les vicissitudes et les désordres, par l'attachement à la même discipline et la recherche des mêmes fins. Mais cette continuité ne se révèle pas à son esprit en elle-même ou du moins dans sa totalité, elle ne se manifeste à lui que par une seule expérience qui porte, avec sa réalité propre, le résultat théorique des expériences antérieures.

Le monde antique, le monde chrétien du Moyen-Age ne se présentent pas directement à sa pensée, ils ne s'imposent à elle que dans la mesure où le monde classique, l'Europe française du XVIIe siècle, les fit revivre. Aussi, toute leur

importance se subordonnant à l'importance de cette époque, un déséquilibre logique entraîne tout le système autour d'elle et finit par réduire l'enseignement de l'histoire à son seul exemple...

Cette façon de perpétuer l'Antiquité et le Moyen-Age ne semble-t-elle pas étroitement déterminée par le spectacle de cette ville et l'exemple de la destinée qui fut sienne ? Il n'est évidemment pas question de soutenir que c'est elle seule qui régla l'ordonnance de la logique Maurrassienne, car celle-ci a d'autres détours et d'autres expériences ; mais ces expériences, telles que nous pouvons les saisir, ne sont-elles pas enchaînées de la même manière ? Et la présence de Racine, de La Fontaine, de tous nos grands classiques dans le premier horizon poétique du jeune élève du collège catholique, n'a-t-elle pas la même valeur que celle des belles façades des hôtels d'ecclésiastiques ou de parlementaires qui devaient faire le décor de ses promenades quotidiennes ?

Cette conception de l'organisation du monde a, du reste, sa grandeur et sa vérité. On comprend qu'elle puisse naître d'une connaissance des choses exclusivement française, et, sachant voir en Aix la ville la plus française de Provence, on peut la trouver légitime et même juste en la maintenant dans ses étroites limites...

Mais, venue de Provence, cette conception que justifiaient les seules destinées Aixoises, a paru se confondre avec la leçon proposée par toutes les villes de Provence et par la Provence tout entière. Et c'est ainsi que le sort d'une ville et l'amour exclusif d'un esprit pour une époque — ou du moins son amour de tout le passé à travers une époque — ont donné une signification nouvelle aux leçons les plus certaines de l'histoire.

Si de simples nuances distinguaient ces deux leçons, la paresse des esprits — et les préméditations partisanes — s'obstineraient sans doute éternellement à les confondre.

Mais cette confusion se délie d'elle-même, car c'est par son essence que cette nouvelle leçon s'oppose à celle que proposent les autres villes de Provence, et, d'une façon plus générale, toutes les villes de la Méditerranée.

Là encore, de l'ordre naturel, une œuvre humaine a pris naissance, et comme l'œuvre de Maurras exprime la leçon d'Aix, l'œuvre de Mistral manifeste la leçon de la Provence.

Animé par le génie d'Arles plus que par celui des autres villes, ou, plus exactement, animé par le génie total des pays du Rhône, de la montagne et de la mer, Mistral ne s'est laissé attirer par aucune période et ne s'est laissé dominer par aucune préférence. Ce n'est pas à la Grèce, à Rome, à l'Europe unie et diverse de la chrétienté, à la France de la Renaissance ou de la Monarchie absolue qu'il fait une place plus ou moins importante, c'est à la durée de toutes ces formes de la civilisation, c'est à leur succession elle-même.

Mistral ne demande pas l'exemple de la grandeur à telle ou telle saison de l'activité humaine mais à l'enchaînement inévitable de ces saisons, et même, atteignant une lucidité que l'amour rend impossible d'ordinaire, il découvre une nécessité et une grandeur dans les décadences et semble retrouver ainsi, sans théories vaines, l'antique conception du retour éternel, cette conscience explicative du rythme imposé aux travaux des hommes.

Aussi la barbarie et la civilisation, les époques brillantes et les époques de désordres ne sont à ses yeux que des états passagers, également précaires, mais qui ne s'opposent pas avec violence. Au-dessus d'eux règne une réalité supérieure qui ne saurait être atteinte par leurs fluctuations, et qui est sans doute l'humanité civilisée elle-même, ou, d'une façon plus subtile et plus juste, ce qui ne peut plus être aliéné ni diminué de nos conquêtes.

Ce n'est pas que la notion du barbare lui soit étrangère, mais, dans son esprit, elle ne peut se présenter que sous

une forme topographique, et c'est là par excellence une idée antique, grecque et romaine. La barbarie est derrière une ligne de montagnes, un fleuve, un bras de mer, mais quoi qu'il arrive, quelles que soient les vicissitudes des temps, elle ne peut pas franchir réellement ces limites et s'installer en maîtresse sur certaines terres où l'industrie et le savoir des hommes l'ont définitivement vaincue.

C'est là, dans sa noblesse légitimée par les siècles et son désintéressement bienveillant et terrible aux hommes, la véritable leçon des villes de la Provence. Ses règles essentielles sont inscrites dans l'œuvre de Mistral, et ces règles, prolongées par la puissance du rythme et des images, semblent révéler une nouvelle conception de la vie des cités et des peuples, brusquement jaillie d'une longue habitude des choses humaines et particulièrement des plus nobles et des plus belles. Ce n'est au fond qu'une interprétation de l'expérience de l'histoire, mais si légitime qu'elle se place d'elle-même au-dessus des autres expériences humaines et que, prenant un air prophétique, elle paraît annoncer une nouvelle espérance, un nouveau royaume de certitude ouvert aux hommes de la terre.

*
* *

Ainsi définies ces deux conceptions s'affrontent et s'opposent, comme, aux yeux du voyageur attentif, Aix, ville française du Grand Siècle, s'oppose aux autres villes de Provence, cités antiques, métropoles du Moyen Age, bourgs-marchands de la Renaissance.

Mais il serait puéril, ou mesquinement systématique, de ne voir dans ces deux conceptions que la transcription idéologique des réalités lapidaires et monumentales de la Provence. La « leçon d'Aix », la révélation de cette ville française, a pu nous permettre de découvrir la dissemblance de ces conceptions ; mais, une fois définies, celles-ci échappent

à ce parallèle et ne doivent plus être examinées qu'en elles-mêmes, comme deux libres interprétations de l'expérience de l'histoire, dressées en œuvre par deux esprits opposés.

Ce que Mistral a su retirer de l'expérience de l'histoire c'est le sentiment de la durée, de la permanence de la civilisation, et, d'un mot, de l'éternité humaine. Maurras n'a su lui demander qu'un seul exemple et n'a su comprendre qu'un seul moment de sa grandeur.

Ce n'est pas que Mistral ne puisse envisager un moment de splendeur et de gloire, mais, le faisant, il replace toujours ce moment au milieu de la durée, et, pour aussi grand qu'il soit, il lui confère une grandeur encore plus haute du seul fait de sa participation à l'éternel mouvement des choses humaines... Ce n'est pas non plus que Maurras ne cherche à s'élever jusqu'au sentiment de la durée, mais, le faisant, il ne tente rien autre chose que d'étirer sa conception passionnée d'un moment, soit vers le passé, soit vers l'avenir.

Il n'est pas possible, sans doute, de concevoir deux attitudes de l'esprit plus absolument dissemblables.

* * *

Cette compréhension de Maurras ne peut pas être justifiée par des citations, des coupures d'œuvres.

Ce n'est pas une interprétation polémique et elle peut, comme telle, se refuser à la discussion fragmentaire. Elle n'y serait point désarmée ou promise à la confusion mais elle y perdrait son sens et, même victorieuse, elle y verrait sans doute diminuer sa portée. Comme toutes les compréhensions intérieures, attachées à découvrir l'essence d'un esprit et la direction d'une œuvre, elle peut prétendre à trouver en elle-même son évidence.

Le point de convergence de toute l'œuvre de Maurras — son action politique — me paraît du reste imposer une

preuve extérieure suffisante à ceux qui ne se rendraient pas à cette évidence par les seules démarches de la logique.

Mais, en revanche, notre compréhension de Mistral ne peut être justifiée que par le témoignage de son œuvre. A cette œuvre, magnifiquement ordonnée vers un absolu spirituel, il manque ce point de convergence matériel que l'action politique donne à l'œuvre de Maurras. Il existe certainement dans la vie elle-même de Mistral et nous pourrions sans doute le découvrir dans la position à la fois batailleuse et résignée du poète, et surtout dans son attitude devant le problème national de la Provence. A la lucidité et à la sagesse de sa vie (qui semble n'avoir voulu connaître aucune concession intellectuelle, mais aussi aucune révolte inutile) aboutissent directement toutes les lignes de force et toutes les grandes pensées de son œuvre... Mais cette étude apporterait à notre compréhension moins une preuve qu'un élargissement ou qu'une manifestation temporelle, par un art de vivre, de conduire son âme et son peuple. La justification nécessaire — formelle et irrécusable — ne peut être fournie que par un vers, une strophe, une donnée de poème...

Mais, pour cette recherche, un homme de la Méditerranée n'aura pas besoin de recourir à des enquêtes de cabinet. Sa mémoire doit avoir, présentes et comme simultanées, toutes les strophes par lesquelles se réalise l'unité supérieure de l'œuvre de Mistral, — unité supérieure qui ne peut être autre chose que sa conscience du monde, sa pensée profonde sur les destinées de l'homme et de son univers.

En réalité tous les vers de Mistral peuvent servir à cette démonstration. Il suffit de chanter la *Coupe Sainte* pour se trouver en proie à cette hantise de l'éternel, à ce désir d'échapper, du sein même des « choses de la race », à ce que les destinées de la race peuvent avoir de trop passager, de trop accidentel.

D'un vièi pople fièr e libre
Sian bessai la finicioun...
D'uno raço que regreio
Sian bessai li proumié gréu [1]...

Ces deux strophes suffisent à nous mettre en présence du double et contraire destin offert à la race et à la patrie. La chanson va-t-elle se limiter à ce thème et chercher à décider de ce destin ? Non — que la race tombe ou se lève — la Coupe Sainte a d'autres biens à nous verser. Nous pouvons toujours chanter ce qui n'est pas lié aux destins de la race. Coupe Sainte,

Vuejo-nous lis esperanço
E li raive dóu jouvènt,
Dou passat la remembranço
E la fe dins l'an que vèn.
Vuejo-nous la couneissènço
Dóu Verai emai dou Bèu [2]...

Si, malgré cette incantation et la promesse qu'elle renferme, nous doutons encore de notre destin et si, le croyant lié à celui de la Patrie, nous ne pouvons nous résoudre à ne chercher que la Connaissance et que :

...lis auti jouissènço
Que se trufon dóu tombèu [3].

nous pouvons laisser déferler en nous l'autre promesse, directe et formelle, inscrite en tête des XII chants de Calendal, et nous affermir dans la confiance et la recherche des durables grandeurs :

1. D'un ancien peuple fier et libre — nous sommes peut-être la fin... — D'une race qui regerme — nous sommes peut-être les premiers jets...

2. Verse nous les espérances — et les rêves de la jeunesse — le souvenir du passé — et la foi dans l'an qui vient. — Verse nous la connaissance — du Vrai comme du Beau.

3. ...les hautes jouissances — qui se moquent de la tombe.

Car lis oundado seculàri
E si tempèsto e sis esglàri
An bèu mescla li pople, escafa li counfin,
La terro maire, la Naturo,
Nourris toujour sa pourtaduro
Dóu meme la : sa pousso duro
Toujour a l'óulivié dounara l'óli fin ;
Amo de longo renadivo,
Amo jouiouso e fièro e vivo [1]...

Sans cesse, ce désir de trouver, au milieu même des choses qui se modifient ou se détruisent, ce qui demeure éternellement, tourmente Mistral. N'a-t-il pas exprimé ce tourment — et cette joie de certitude — dans la parabole de « la branche des oiseaux » ?

...Quand li figo se fan maduro,
Ven l'ome aloubati desfrucha l'aubre en plen...
Mai sus l'aubre qu'éu espalanco,
Tu toujour quihes quauco branco...
Ounte l'aucèu de l'ér se vèn leva la fam.
Iéu la vese, aquelo branqueto...
Iéu vese, i ventoulet, boulega dins lou céu
Sa ramo e sa frucho inmourtalo...
Bèu Diéu, Diéu ami, sus lis alo
De nosto lengo prouvençalo,
Fai que posque avera la branco dis aucèu [2] *!*

1. Car les houles des siècles — et leurs tempêtes et leurs horreurs, — en vain mêlent les peuples, effacent les frontières : — la terre maternelle, la Nature, — nourrit toujours ses fils — du même lait ; sa dure mamelle — toujours à l'olivier donnera l'huile fine ; — Ame éternellement renaissante, — âme joyeuse et fière et vive...

2. Quand les figues mûrissent — vient l'homme, avide comme un loup, dépouiller l'arbre. — Mais sur l'arbre dont il brise les rameaux, — toi, toujours tu élèves quelque branche — où vient l'oiseau de l'air apaiser sa faim. — Moi je la vois, cette branchette, — je vois, au souffle des brises, s'agiter dans le ciel — son feuillage et ses fruits immortels... — Dieu beau, Dieu ami, sur les ailes — de notre langue provençale — fais que je puisse aveindre *la branche des oiseaux.*

C'est *la branche des oiseaux* qu'il a toujours voulu atteindre, et, dans sa philosophie de l'histoire, il a cherché de la même manière les rameaux éternellement protégés, éternellement offerts à la soif de l'homme.

Qu'on ne s'y trompe pas, cette idée est aussi loin de l'idée de tradition, de conservation, qu'elle peut l'être de l'idée de révolution... Il ne s'agit pas de retrouver ce qui existait et qui a disparu, il ne s'agit pas de sauver ce qui est en train de mourir, mais de s'attacher à ce qui est éternel, à ce qui ne peut être modifié ni détruit.

Ainsi, partout, dans l'œuvre de Mistral, se retrouve cette conscience spirituelle de l'histoire, cette vue essentielle des destinées de l'homme. Elle nous est suggérée par presque tous ses poèmes, mais il en est un dans lequel elle s'est exprimée d'une manière formelle et complète ; ce qui, ailleurs, se résoud en thème intérieur, en élan, s'est ordonné ici en une seule strophe, comme pour nous livrer, en vers dorés, l'art social du poète.

Dans ce poème, Mistral se plaçait face au destin de la langue provençale. Problème qui devait contenir pour lui tout le sens tragique de l'histoire : disparition possible de l'instrument d'une culture, d'une civilisation — perte du moyen d'expression de toute une race — mort de cette race à sa propre dignité. Et, devant ce problème, aussi poignant que celui des conquêtes, des réductions en esclavage, des destructions d'empires, des engloutissements de cités, il criait, à ceux qui auraient pu douter avec lui, sa confiance, et les rappelait à leurs véritables destinées, en leur disant :

Vesès, alin, coumo un tempèri,
Passa lou trounfle dis empèri
Et l'uiau di revoulucioun :
Atetouni sus la patrio
Veirés passa li barbario
Emai li civilisacioun [1].

1. Vous voyez au lointain, comme des accidents du temps, — pas-

Mistral découvre ici notre point d'éternité collective, et même, peut-être, effleure une certitude métaphysique, offre à l'être une assurance... Il place les barbaries et les civilisations, comme de simples accidents de forme, au dessous d'une réalité qui les dépasse et demeure...

Amo de longo renadivo,
Amo jouiouso e fièro e vivo [2]...

*
* *

Par les rues et les boulevards de la ville, je me dirigeais lentement vers la campagne, quand, m'étant assis sur une pierre à quelque distance des dernières maisons d'un faubourg, il me fut donné de réaliser toute la signification de ces pensées, par une sorte de vision dont je fus à la fois le jouet et le maître.

A ce moment je ne songeais plus aux deux hommes dont je venais d'opposer l'expérience ; aidé par l'heure et l'étendue de l'horizon, j'échappais aux limites du temps et de l'espace..

Je vis alors deux voyageurs qui sortaient de la ville et qui traversaient tous deux la Provence par des routes différentes. Je les suivais sans peine du regard, alors même qu'une grande étendue de terres et de collines séparaient leurs deux routes, ou qu'un secret avis me faisait savoir qu'ils cheminaient à des heures différentes et que, traversant tous deux un même carrefour, ils étaient encore séparés par le temps.

Par des routes parallèles aux rives du Rhône, les deux hommes remontaient vers le Nord et je les vis arriver au

ser la pompe des empires — et l'éclair des révolutions ; —pendus au sein de la patrie, — vous verrez passer les barbaries — et passer les civilisations.

2. Ame éternellement renaissante — âme joyeuse et fière et vive...

milieu des cités de la Loire et de la Seine, où d'autres hommes les entourèrent et manifestèrent par leur silence et leur attention qu'ils étaient désireux de les entendre et de connaître le récit de leur voyage et l'enseignement de leur expérience.

Alors j'entendis les deux voyageurs parler à ces hommes. Ils s'exprimaient l'un et l'autre sur ce mode classique, familier aux habitants de la Provence et des pays de la Méditerranée, et disaient comme d'une seule voix :

« Ma patrie a connu les jours les plus heureux et les plus funestes, vous pourriez aussi bien lui demander l'exemple de la fortune que celui de l'adversité. Nos mémoires conservent le souvenir de quatre ou cinq époques merveilleuses pendant lesquelles la connaissance de toutes choses par des paroles savantes, capables de faire pénétrer les idées les plus subtiles, était familière à la plupart des hommes. Alors les Beaux-Arts imposaient à la matière des formes intelligentes et nobles, et l'architecture, ordonnant la vie des cités, révélait divinement les proportions des temples, la magnificence des palais et la place des fontaines.

Chaque fois des hommes incultes et barbares s'emparèrent de nos cités. Le désordre primitif menaça toutes nos conquêtes et les règles du langage, de l'architecture, de la beauté elle-même semblèrent sur le point d'être perdues.

A la ruée des barbares s'opposèrent des restaurations, et peut-être que toutes nos époques de grandeur ne furent que la restauration du premier âge d'ordre et d'harmonie, de celui qu'avaient établi chez nous des hommes venus de la Grèce...

Cependant les Romains, qui furent les premiers à restaurer cet ordre, lui donnèrent une si merveilleuse puissance, en même temps qu'une si longue durée, que nous avons pris l'habitude de reporter à Rome l'origine de notre grandeur et notre volonté de ne plus la laisser perdre... C'est avec la discipline de Rome que l'Eglise humanisa les barbares. C'est avec la discipline de Rome que des rois qui furent les

vôtres et les nôtres, rétablirent dans nos cités le goût de la connaissance et de l'architecture et surent fixer à nouveau les proportions exactes des temples, la magnificence nécessaire des palais et la place indispensable des fontaines... »

Mais alors les discours des deux voyageurs, unis jusque-là, se séparèrent comme se séparent les eaux du Rhône devant Arles.

« Par tout cela », disait le premier, « par le goût de l'ordre et, peut-être, surtout par la conquête commune du plus merveilleux langage et des secrets qu'il révèle, nous sommes frères. Et non pas devenus frères mais affermis dans une fraternité qu'avaient fixée de tout temps les routes faciles et les fleuves aux sources affrontées qui vont de votre pays jusqu'au nôtre. Mais cette fraternité n'est pas exclusive d'une diversité d'expérience et c'est pour cela que votre attention m'interroge : étranger fraternel, je vous dois la leçon de mon expérience de l'histoire... »

Comme s'ils avaient entendu ces paroles les hommes rassemblés écoutèrent avec une attention plus grave le discours du voyageur : mais alors toute la richesse de son expérience sembla se contracter en une seule formule et son renseignement se réduisit à l'énoncé d'une règle de parti :

« La crainte du barbare et l'attachement à la discipline de nos rois sera notre sagesse : car nos rois ont su maintenir la force de l'église et restaurer la grandeur romaine, établissant ainsi le règne de toute connaissance et de toute architecture... »

Il se fit alors un grand tumulte dans la foule : tous les hommes semblèrent s'opposer et s'affronter avec violence ; mais, en même temps, comme dans un silence supérieur capable de contenir ce tumulte et de le réduire à néant par l'amplitude de sa Paix, j'entendis le second voyageur qui disait :

« Des victoires et des triomphes une seule chose demeure, toujours plus forte et plus fière et plus impérieuse : amour de l'homme pour la vie, qui n'est ni vain ni

meurtrier, mais pris par le désir de remporter toujours de plus belles victoires. Des désordres et des désastres une seule chose subsiste, toujours vivante et renaissante et rajeunie : amour de l'homme pour la vie, qui n'est ni bas ni résigné, mais pris par le désir de revêtir toujours une forme plus belle. De l'harmonie et du désordre jaillit toujours le même élan — élan de l'homme vers la place qu'il doit prendre au milieu des choses... Cet élan pur vers le désir et ce désir d'un autre sort, comme d'un sort divin qui se lierait au vôtre, ne peut pas vous être enlevé : c'est une flamme sous la cendre et c'est un éclair sur la flamme, et la flamme et l'éclair brûlent du même feu... »

ANDRÉ CHAMSON

LE MAUVAIS GARÇON [1]

Certains soirs humides d'octobre, des coups sourds ébranlaient l'horizon : le canon dans les champs de tir des Monts Dôme. On vivait plus vite, impatient d'être dans ce bourg stupide.

Lorsqu'on apprend la reprise de Douaumont, quelle joie extraordinaire allège le corps. C'est un matin dans Clermont, et tout semble jeune. S'il pouvait visiter ses amies dans leur pensionnat, comme il en serait amoureux à cette heure. Vienne la Noël, il les rejoindra, et malgré ce qu'il a déjà senti venir à quelques riens, des mots, des silences, du côté de sa mère et de ces dames, il mènera les choses du même train, ou plus hardiment encore. Ici, partout, les trépidantes usines, les trams, et tissant sa navette, ce peuple mêlé de permissionnaires à musettes, et de petits hommes jaunes, lointainement venus du vaste monde.

Sous les catalpas, des blessés, par trois, quatre. Beaucoup de jolies personnes qui passent vite. Des poules ? Si l'on était soldat on oserait leur parler, se dissiper du Midi jusqu'à l'Ourse. Au contraire : l'obscène qui vous travaille dans la solitude, dans l'amitié d'ici, une fougue de joie l'emporte.

Car ce que le regard cherche dans ce cinéma, — têtes montant, descendant, en houle recommencée sans cesse, — ce sont les hommes qui reviennent du front : faces amicales, aux méplats dorés d'une flamme, dont fait plaisir à voir l'air de force et de liberté. L'esprit qui sort vainqueur

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* des 1er mars et 1er avril.

de tout combat ! Comme on a le sentiment de ce que ceux-là ont fait à Verdun. Les regards et l'amitié vont à eux ; d'un bloc, d'une vague où tout le cœur passe.

Parfois, à Saint-Vital, une rencontre redonne ce grand goût épique.

C'est un sergent d'alpins, qui vient demander à l'oncle comment rédiger son testament. « Ce que nous avons vu, — il ne dit pas : ce que nous avons fait — on ne pourrait pas le raconter, Monsieur Vital... Je ne reviendrai pas, ce ne serait pas raisonnable d'y croire. Enfin, je me suis sauvé jusqu'ici ? Et puis ce n'est pas ça : on sait qu'il faut le faire... »

Comment vivre dans le même pays que ces hommes ? On songe à eux, la nuit, dans la petite chambre qui sent le rat, la savonnette. Etre digne de combattre avec eux, coude à coude. En cette fraternité pourquoi les larmes arrivent-elles, coulant le long du nez jusqu'à la bouche. Et il y a toujours la puérilité pour me tenir au corps.

Une découpure du ciel, dans le cœur du volet, fourmille d'étoiles. Ces feux si lointains et si lucides. Derrière ces mondes, d'autres mondes. Et derrière cet univers, d'autres univers peut-être. On a cela sous les yeux et cela renverse l'esprit.

Pourquoi suis-je ce garçon couché dans ce lit de cerisier avec précisément cette existence-ci, en ce coin seulement ? Yvonne connaît-elle le goût de cette tristesse ? L'amour, serait-ce, dans quelque petit pré fermé de noisetiers obscurs, derrière les ruines, de tenir la main d'une amie et de songer d'un même cœur à notre vie humaine ? Cherche jeune fille, situation en rapport... Pourquoi est-on mal, ainsi, dans un seul être ? Comme tout est fou dès qu'on y songe.

Parfois, des soirs, alors que le ciel est couvert et que tout prend un vieil air dans la campagne, on sent au-dessus de cette misère Quelqu'Un d'infiniment intelligent et bon. Cependant, on ne parvient pas à s'appuyer à lui, et l'âme retombe toute sur soi.

S'agiter ainsi dans des mots, dans des ombres, dans des doutes, voir notre pensée aller loin et n'être qu'un flottement, cependant, est-ce cela, la vie d'homme ?

*
* *

Ce croissant rouge a annoncé du vent pour toute la lune de Noël. Il a plu, de lande en lande, sur l'herbe morte des monts que, faute d'hommes, on n'a pas fauchée comme les autres fois. Dans la semaine, par cette triste région où les autans se flétrissent entre les gazons mouillés et la nue, de deux jours l'un il est allé aux Chazeaux. Et les demoiselles étaient à Issoire, ou bien au bourg.

Aujourd'hui, fin du congé. Vont-elles repartir sans qu'il les ait vues ? Il s'en revient par la montée, par l'endroit écorché où jadis croissaient, dans son idée, la rose de serpent et la mandragore. Si ses amies ont voulu l'écarter, et que tout finisse ainsi ? Déconfit, il se donne à des songes. C'est peut-être ce soir le soir de sa chance. Les Allemands ont construit des aéronefs silencieux, venus par dessus le plafond de nuages survoler l'Auvergne. Le plus puissant se pose sur la lande. De mon couteau de tranchée je poignarde le capitaine. Un Lorrain de l'équipage accourt à l'aide ; nous nous emparons des mitrailleuses...

Cette voiture qu'il entendait sans y prêter attention venir derrière lui, l'a rejoint. Il reconnaît M. Bourlhonne sur le siège. Yvonne est là, emmitouflée de fourrures, et Marie, et la Demoiselle.

Le cheval peine à la montée de sorte que Bernard, les saluts échangés, simplement en suivant son pas, reste à hauteur du breack. Ce gros paletot fourré, prêté par son tuteur sans doute, va bien à Yvonne. Elle repart pour le pensionnat. Parce qu'elle sourit, il faut qu'on sourie aussi.

— Si vous descendiez à la gare, nous pourrions vous offrir une place ?

Elle s'adresse à lui, la figure levée, après avoir interrogé l'oncle René d'un mot. La Demoiselle ne bouge. Ses yeux noirs, d'un regard mort, restent sur Bernard. Au haut de la côte, M. Bourlhonne secoue les guides, et comme Bernard resalue, Yvonne lui jette en s'enfonçant dans son coin.

— Mais à Pâques, vous viendrez ? nous vous attendrons.

Retournée, elle a un tel regard d'instance, d'entente, qu'il promet, d'un grand signe de tête.

Seul sur la route il se trouve un cœur plein d'espoir et de courage et il ne saurait dire à quoi répondent ce courage et cet espoir.

Désormais, il ira aux Chazeaux, de vent en vent, de soleil en soleil. Sa mère ne le trouvera pas bon, mais il ira quoi qu'il arrive et qui que ce soit qui se mette à la traverse.

*
* *

Sans plus heurter au portail, il entrait par la porte vermoulue, ouvrant sur la prairie. Ce jour-là, — le jour où tout commença, en somme, — un calme s'étendait aussi loin que le vide de l'air. Pas un bruit sous le ciel dépoli, dans ce demi-soleil blanc d'avril où les choses n'ont pas d'ombre. Au bout de ces grands mouvements de pâturages, mais loin de l'autre côté de la plaine, se levaient les montagnes de l'Est. Nuancées de lilas, de fauve et de vert tendre, elles bleuissaient en s'éloignant vers le Septentrion. Sur ces confins s'effilait comme un zeppelin un nuage immobile, d'un blanc onctueux.

— Nivelle attendra l'offensive allemande. Ils ramènent leurs divisions du front russe.

On causait lentement. Des primevères couleur de papillon tachetaient le sol du fourré. Il se sentait là hors du monde, l'esprit vaguement occupé de ces montagnes poétiques où s'isolaient des châteaux à terrasses de gazon

et de crocus. « A trois lieues du Malmontat, dans les collines hantées des écureuils et dont les échos répètent la louange du printemps, il est une antique maison de douceur. Cette retraite fortunée, libérale en tous plaisirs, est habitée par de jeunes princesses... »

Marie cousait à grands points la coiffe d'un chaperon qui semblait d'amadou. Yvonne disposa sur le parapet le miroir de son sac à main, et, soudain sérieuse, se couronna avec précaution de ce pétase, puis l'enfonça carrément et arrangea ses cheveux. Elle reculait pour se contempler, portait la tête de droite, de gauche.

— Je ressemble à une petite gigolette, fit-elle, non sans satisfaction.

— Ce que j'ai été grondée, l'autre jour ! reprit-elle en se déchapeautant des deux mains. Il paraît que j'avais dit trois fois « abouler » et que vous ne pouvez pas me prendre pour une jeune fille comme il faut.

— Ho... coupa Bernard. D'ailleurs n'est-il pas plus convenable encore d'être une jeune fille charmante ?

Près d'elles, ainsi qu'une grappe de ballons rouges au soleil, ses esprits s'allégeaient. Il savait les taquiner et Yvonne, abandonnant son argot, ne le traitait plus en gamin comme naguère. A ce compliment, elle eut un sifflement admiratif. Cueillant au parapet une feuille écarlate de géranium sauvage, elle se mettait en devoir de l'épingler sur la veste de chasse de Bernard. Lui se raidissait, bombant la poitrine. La masse élastique de ces cheveux noirs, d'un noir de vanille, lui frôlait la bouche.

— C'est que ça ne fait pas mal du tout. On dirait une orchidée.

Rentrant le menton il regardait cette feuille couleur de sang piquée par elle sur son cœur. Il y avait là quelque symbole qu'il dégageait mal. Le passé lui revint à l'esprit.

Yvonne se prit à rire.

— Quelle sagesse. Vous ressemblez à un philosophe que

j'ai vu dans un livre. A propos, oh, Marie : comme étant la plus dissipée, — elle fit glisser le mot, la bouche en petite pomme, — j'ai ma place près de Mademoiselle Marthe. J'étudiais ma littérature, elle descend de sa chaire : « Montrez-moi, mon enfant ? » Il y avait une madame de Sévigné au décolleté maouss. « C'est un peu léger, nous allons lui faire une modestie. » Elle prend son porte-plume et arrange sur la gorge de cette pauvre mère de Sévigné un grillage de tarte à la marmelade. On pouffait. On s'est toutes fait punir !

Elle riait, d'un rire qui remontait ses pommettes. Mais, envisageant Bernard :

— J'ai tort de raconter ça devant vous. Vous vous moquerez de notre pensionnat. Vous êtes si moqueur.

Il protesta en tâchant que son sourire le démentît. Elle hochait la tête. Sous leurs cils courbes, ses yeux étaient si noirs qu'on ne distinguait pas l'iris de la pupille, et leur regard de velours chauffait le cœur comme une louange. Derrière la prairie deux chèvres tiraillaient un buisson aux feuilles encore pliées. Marie lissait un ourlet, tendant la toile sur son genou. Yvonne dit :

— Une vieille femme a été brûlée vive près de notre pension. Par nos sous-maîtresses ? Grand braque ! je l'ai lu dans le journal. C'est affreux, une mort pareille... Passez-moi mon coton à bourrer : là, derrière ! Bon, il ne sait pas ce que c'est maintenant.

Mais bientôt elle lâcha sa broderie. Eh bien oui, elle était capricieuse. Les ouvrages de dame l'assommaient à la fin. Heureux les hommes ! ils peuvent se donner du mouvement, goûter à tout, courir le monde...

Les mains nouées sous son catogan, elle renversait la tête, les yeux vers ce nuage immobile.

Marie, peu à peu enjouée, lui remontra qu'elle n'avait qu'à courir le domaine comme leur cousine. Yvonne aussitôt détailla les besognes de la Demoiselle.

— Elle s'inquiète surtout des choux. Quant aux fleurs,

elle ne connaît que les carafées, les jeannes et les printanières. Demandez-lui les noms, pour voir. Elle vous répondra : Ça fleurit violet, ça fleurit jaune...

Alors Marie d'un mot rappela sa sœur au sérieux. Bernard le savait : c'était la cousine, après le suicide du père, qui avait sauvé cette métairie.

La voix un peu voilée de l'aînée contrastait avec celle, facile et fraîche, de la cadette. Et les gestes de ses mains paisibles sur la serviette de toile... Il y avait en ces deux jeunes filles quelque chose de fragile, de charmant, à protéger toujours. Ce bas monde devait s'ordonner comme un parc autour d'elles, pelouses, fontaines et beaux ombrages.

Yvonne alla préparer le thé, se trompa, fit une infusion de chicorée. Bernard ne partit qu'à la nuit, il se savait désormais l'ami des Chazeaux et se sentait d'aussi bonne humeur qu'on l'est pour quelque commencement.

IV

Un soir qu'il revenait, une tulipe à la main, sa mère lui demanda si c'était Mme Desgirons qui la lui avait donnée. Il répondit que c'était Mlle Peyrehorade, point fâché de notifier ses bonnes relations avec les Chazeaux. Sa mère releva le menton comme si elle allait parler et se tut.

Mme Desgirons vint en visite. Sans doute on s'entretenait dans le bourg des promenades de Bernard.

Après un souper maussade, lorsqu'on fut installé dans la bibliothèque, Mme Solier, solennellement, comme on pose une première pierre, posa son tricot sur ses genoux.

— Ecoute, Bernard, j'aimerais autant que tu n'ailles pas te promener jusqu'aux Chazeaux même.

— Et pourquoi ?

— Mais il doit te suffire que ta mère te dise une chose pour que tu lui obéisses.

Le mot tomba mal. Une colère le gagnait, comme si

ces combats, il ne les avait pas prévus. En sortirait-il vainqueur ? Il s'irritait de respirer un peu trop vite.

— Voyons, est-ce que je devrais avoir à te dire...

— Monsieur Peyrehorade n'a pas tué mon père. Un accident, l'oncle me l'a affirmé.

Par la fenêtre à peine entrebâillée, à cause des chauves-souris, arrivait un bruit de feuillages. Mme Solier était assise bas dans le fauteuil crapaud, mais la lampe n'éclairait que ses mains et les longues aiguilles.

— Tu es assez grand pour qu'on te parle. Ton père a eu une phrase... Oui, tu vas passer ton baccalauréat : ensuite tu auras à choisir une carrière : y penses-tu ?... ton père me dit : « Il faut n'en vouloir à personne. » Il faut... c'était donc qu'il y avait à en vouloir à quelqu'un. Tu dois comprendre : restent au moins des convenances à observer.

Il ne répondit point. Alors, parce que la bonne société bavarderait, sa mère lui enjoignait de tourner le dos à ses amies. Belle et grandiose façon d'agir, mais bien selon la morale du bourg, la morale bourgeoise. Mon père ne m'aurait jamais conseillé cela.

— Baisse la lampe, elle file.

Tandis qu'il réglait la mèche, il entendit cliqueter les broches qui reprenaient le tricot. Buté dans son âpreté pour ne pas réfléchir à ce qu'il venait d'apprendre, il se répétait que ce serait vil d'abandonner Yvonne et Marie.

Le lendemain, Mme Solier reparla de l'examen proche : mieux vaudrait ces trois mois faire un véritable effort. Il se taisait, plein de rancune, mécontent surtout de n'être plus bien sûr de pouvoir tenir sa résolution si la mort dans les ruines n'était pas un accident ? Comment savoir ce que valait ce doute ? Il déclara qu'ils avaient décidé de monter au Tialhei, Gardelle et lui : on partirait un soir, on coucherait dans une cabane... Et il avait déjà résolu de s'aventurer seul.

Sa mère accepta cette espèce de marché, tournant tous ses soins à empêcher qu'il retournât « là-bas ».

*
* *

Il montait, aux rais de la lune, par des pentes trempées d'argent. Vers onze heures, il se coucha sous une haie, roulé dans son manteau. Vieux rêve de dormir comme au bivouac. Il n'avait pas parlé à sa mère de cette expérience. Sa mère, il sentait qu'elle combinait quelque chose. Des lettres qu'elle portait elle-même à la poste ; et elle allait prendre le courrier des mains du facteur.

Il fut réveillé par un guilleri d'oiseaux et peut-être des meuglements au loin. Un poète anglais dit qu'il y a un instant où les bêtes s'agitent, sentant l'Ange de la Terre voler par le milieu de l'espace nocturne. Il chercha ses vers, pensa qu'il devrait repartir, se rendormit.

Lourd et gourd, il se souleva, les membres pleins, comme un siphon, de fourmillements. Une meule de braise figée s'arrondissait en sortant du nuage. Soudain il fit très frais. La rosée mouillait ses souliers. De partout des alouettes se jetaient vers le ciel, toujours plus haut vers le ciel où des vapeurs passaient vite, dans ce bleu que le lait de l'aube troublait tout encore.

Sous ses pieds, aux croupes de seigle des moires fuyaient comme des fumées vers les beaux tournants des routes ; il les dominait, et un bourg sur son replain, avec sa maison d'école déjà coupée par le soleil ; et les pays montueux, et tout le matin trempé, qui commence pour les fermes, les domaines, au fond de ces campagnes. Dans la chambre aux fleurettes, une jeune fille défaisait ses nattes devant la vieille allée de vieux, moites, feuillages. Cette journée qu'on avait devant soi, toute à la découverte ! Bernard sentait affluer un bonheur enchanté, celui des réveils de l'enfance.

Il vit se lever trois fois le soleil, le perdant à contre-pente, le retrouvant, mille rayons dans la déchiqueture des sapins sur la crête. Les ravins en nef d'ombre aux rames

d'argent, le coude d'un sentier qui va grimpant sous les branches, un plateau d'herbe emperlée où l'on devine, ouvert à la vue sur la droite, un royaume de terres bleues. Là il se sentait en montagne, dans « le vrai pays », celui où respirer un air qui donne de mener toute lutte avec hardiesse.

Il montait, les manches de sa chemise de cellular roulées jusqu'aux épaules. Il n'arriva qu'assez tard au sommet. Là s'entassaient d'énormes granits effrustés. Devant l'Auvergne, et le Velay, et les Cévennes, tant d'air vif étourdissait le cœur.

Sans pouvoir se résoudre à descendre, il allait, plus léger à chaque pas, l'esprit même d'une légèreté inconnue. La liberté, la belle liberté. Plus il aimait ces choses vertes, plus lui revenait le goût forcené de la solitude. Il pensait à sa mère. Le récit d'Agathe la lui avait fait voir autre, alors que, jeune et gaie, elle criait des hop ! hop ! dans le bois. Ha, il n'était pas assez gentil pour elle. Il le serait bientôt. Seulement, il avait à prévaloir.

Pour les mâchonner il déterrait les racines des réglisses roses. Fleurs balsamiques, parmi des roches rondes sur le dos des montagnes. Comme l'air était brillant, tellement plus qu'au pays de ces dames, et quel calme au large fait de pureté, de clarté légère. Les histoires de la vie telle quelle, cela tombait ici. On respirait sur ces hauts lieux un héroïsme aussi clair qu'une idylle et qui faisait mépriser le bonheur.

Vieille Auvergne, je voudrais poser la joue contre ta peau de gazon et de bruyère naine. Ce cœur à gros coups contre ta poitrine déjà chaude, là où elle bombe seule au plus haut sous le ciel, montagne du matin, grande montagne de la force naïve.

***

Ce jeudi-là, on avait des invités, comme on a la migraine.

M. Prieur, le professeur, Noël et Marguerite. L'oncle Vital, tordu par une sciatique, ne sortait plus.

Le déjeuner fut contraint. Invitations passablement surprenantes. Cherchait-on à le détourner des Chazeaux ? Il regardait avec énervement les joues plates de Marguerite. Il en oubliait de lui servir à boire, et c'était M. Prieur qui s'empressait avec des : pardon ! Mme Solier suivait quelque calcul intérieur. Même, pour le gigot, elle avait omis de verser le jus saignant dans l'assiette de Bernard.

En tournant la salade, elle eut quelques phrases sur l'avenir des jeunes gens, cet avenir auquel il faut bien songer et subitement annonça que Bernard, « en vue du baccalauréat, » allait partir pour le lycée de Clermont.

Il fut si étonné, d'abord, qu'il resta incapable d'un autre sentiment. Comme au travers d'une vitre, il voyait M. Prieur approuver en inclinant le crâne. Sa mère avait donc trouvé cela pour l'éloigner, et au lieu de le lui annoncer seule à seul, elle avait convoqué des gens pour qu'il se tînt.

Un muscle de sa jambe gauche tressautait. Il entendait sa mère parler, sans le regarder, expliquer à M. Prieur, qui renchérissait, que quand bien il n'y passerait qu'un mois, il apprendrait à répondre, à se donner un aplomb... De l'aplomb, on allait voir. Relevant la tête, d'une voix qui lui parut à lui-même bizarre :

— Au lycée, je n'irai pas, je n'y mettrai jamais les pieds. Que ce soit bien entendu.

Il se lâchait à sa fureur. Cependant il conservait une lucidité singulière. Pourpre, Mme Solier disait : « Je te prie d'abord de rester poli pour nos invités, nous règlerons cela tous les deux... » avec une espèce d'énergie convulsive qu'on devinait factice au tremblotement de ses joues.

Est-ce que je suis bouclé, est-ce que je suis là en carafe ? Ce mot, carafe, grossissait, s'imposait dans ce vertige, et il en naissait une espèce d'idée. Il regarda les Moustiers, les grotesques en jaune aux craquelures de la faïence.

Sachant ce qu'il allait faire, — au-dessous de l'assiette à tenons, — d'avance il y prenait plaisir. Soudain, empoignant la carafe, il l'envoya s'éclater contre le mur. Des morceaux de verre sautèrent jusque sur la table.

Marguerite, debout d'un sursaut, retenait devant elle sa serviette qui dansait devant sa jupe. M. Prieur semblait un maître de cérémonies éperdu : « Pardon, pardon, ce n'est rien, Madame... » tandis que Mme Solier, reculée jusqu'au buffet, respirait avec effort, effrayante de pâleur. L'eau avait fait tache noire sur le papier et descendait en filets jusqu'à la plinthe.

Il sentit une fraîcheur à la poitrine, son faux-col détrempé s'affaissait. La carafe s'était à demi dégorgée sur lui. Sa mère déjà lui murmurait d'aller se changer. Il parut ne pas entendre. Elle força sa voix, étranglée encore. Alors il déclara, se roidissant :

— Au lycée, je n'irai pas, je n'y mettrai pas les pieds.

Elle avait oublié le lycée, les Chazeaux. Elle ne s'inquiétait que de ne pas lui laisser gagner quelque pleurésie.

Comme il aurait dû aller à elle. Mais il s'entêtait à demeurer là, l'âme mutinée, dans ce tumulte de violence.

« Va te changer... Allons ! » Elle s'est approchée, et d'une main à son épaule, elle le pousse doucement vers la porte. Sans plus un mot de reproche ou de plainte, laissant là sa peine et sa honte, toute seulement à ce qu'il ne prenne pas mal, le regardant, le suppliant du regard.

* * *

— Toujours par chemins ? Vous devriez payer plus d'impôts que le monde : vous usez trop les routes.

Il tâche de sourire et s'échappe. La sauvagerie le tient si fort qu'il ne sait plus converser. Se ballant de tout ce qui n'est pas la guerre, d'ailleurs, acceptant, — et puis après ? — la réserve glacée de sa mère. Et quand les gens l'examinent de coin, à son passage, il y a intérêt à choquer ces imbéciles.

Une année encore, sa philosophie à faire, comme on dit, et il aura dix-sept ans, il pourra s'engager à l'automne. Plus que jamais il fréquente les Chazeaux. L'intérêt qu'il porte à ses amies, va, il l'espère bien, se changer en une inclination coupable.

Agathe s'est résignée moins vite que Mme Solier.

— Ha, si votre oncle était une demoiselle à casaquin jaune ! Cette petite Peyrehorade ! Quand elle a son tailleur bleu, ça peut passer ; mais cette casaque ! elle se ferait prendre pour une margoton. C'est pas que j'aie quelque chose contre elle, l'autre dimanche elle m'a donné l'eau bénite. Quand on est la fille d'un suicidé, est-ce qu'on s'habille de jaune ? Et qu'est-ce qu'elle vient faire au bourg ? Elle apporte des tricots pour le Paquet du Soldat ? Ha voilà ! Elle vous ferait bien croire... Tenez ! J'aimerais tant voir mon foie dans une poêle que de vous voir aller à ces Chazeaux de malheur. Que votre mère en est... et votre oncle ! Vous feriez pas mieux de venir causer ici, qu'on apprend vos affaires par les uns et les autres. Il a fallu que je passe à l'épicerie pour savoir que vous aviez gagné un abat-jour mauve à la tombola de ces dames.

— Mon oncle et moi, nous ne naviguons pas dans les mêmes eaux.

— Mais vous êtes du même sang. Et ça vaut mieux que d'aller voir ces casaquins jaunes ! L'autre jour elle a soutenu dans une maison du bourg que son père était avocat, et il n'était que capable en droit, tandis que votre pauvre père était licencié. Le sien, on l'avait nommé quand même suppléant du juge...

— Eh bien, ce ne lui fait que plus d'honneur.

— C'est ça, vous trouverez tout bien du côté de chez elle ! Laissez-moi cette pipe, allons, m'ami, que vous vous desséchez. Laissez-moi ce tabac, entêté que vous êtes. Qu'est-ce que ça fera, tout ça !

L'âpreté le contracte moins, pourtant, depuis que la situation s'est rétablie. Si l'on pouvait questionner les

permissionnaires, leur faire dire leur idée de fond... Ils déclarent qu'on ne peut les comprendre ? L'épicier, l'autre jour : grogneries sur les officiers, les cantonnements, tout ce qu'on entend dans les trains. Ma mère lui demande s'il connaît Chautard, du Béal. Il se transfigure : « Chautard ! Ha, madame, on ne peut pas savoir les braves qu'il y a chez nous... » Sa face s'était tendue, ses yeux avaient pris un éclat terrible, comme si l'on avait donné quelque électricité intérieure...

Que vaudrais-je, moi ? Les choses tournent aux Chazeaux (bien ou mal ?). On dit que M. Bourlhonne va être renvoyé à sa scierie. Leur tuteur... Le sentiment d'un suspens où tout se noue, — et c'est peut-être illusion pure. Mais, s'il le fallait, serais-je d'aplomb ?

*
* *

Sur la terrasse, il y avait toujours quelque souffle d'air. Les bouquets de frênes et les corbeilles de reines des prés dans les pâturages auraient pu faire rêver de bergeries. Yvonne, avec des mouvements légers, promenait un doigt entre son cou moite et le linon de sa blouse. Elle soupirait, prenait des airs abattus, puis riait à Bernard sur qui descendait un don de gaieté. D'un coup de front, il renvoyait en arrière ses cheveux roux ; et, verves ou folies ainsi agitées dans la tête, il les en tirait au hasard, le propos plus vif. Marie même, alors, savait rire. Les chèvrefeuilles embaumaient l'après-midi, et quand leur odeur passait, Yvonne la respirait en se cambrant.

Au baisser du soleil, il aidait à arroser. C'était lui qui plongeait au bas des trois marches, les arrosoirs sous la haie verte. Parfois, quand la Demoiselle était loin, Yvonne demandait une cigarette. On s'ennuyait tant aux Chazeaux. Elles ne sortaient que pour aller voir l'oncle René à Clermont. L'autre jour elles avaient voyagé sous la protection d'un vieux contrôleur. « Vous ne savez rien de la

vie, pauvres petites. Restez honnêtes, allez ! Ce qui se passe ! A Paris, moi, je vois ça : toutes les femmes ont des amants, même les bonnes du curé. »

Après les histoires et les rires, souvent Yvonne s'assombrissait. Une fois, ils étaient seuls, elle lui laissa entendre qu'il fallait maintenant compter juste, aux Chazeaux. « Si la guerre devait finir. Mais jusqu'à la dernière goutte de sang français, comme disent nos amis britanniques. » Les hommes peuvent vivre des jours où tout leur appartient ; et que la mort vienne après cela... Mais les femmes ! Végéter à la manière d'un rat entre deux planchers, comme la Demoiselle... Soudain, elle devint fort rouge. « Je ne me marierai pas ; enfin on peut se passer d'un homme. Ma sœur, elle, elle s'en passera bien. J'élèverai des lapins de Hollande, et je demanderai un petit garçon à l'Assistance. Pas une petite fille, les filles ne sont pas assez heureuses : un garçon qui ait beaucoup de cheveux pour que je puisse lui faire de gros riquets. »

Elle parla à Bernard comme à un copain à qui l'on dit sans que cela compte de demi-folies ; puis pour tout enterrer, confia, haussant les épaules, qu'elle avait le cafard depuis deux jours.

Il restait debout près du parapet, irrité. Remué, peut-être. De tout le corps il se sentait porté à travailler à leur bonheur. Mais il lui en voulait, cela montait en lui, il lui en voulait terriblement de ces propos défaitistes qu'elle tenait de M. Bourlhonne ; plus révolté encore parce qu'elle avait jeté au chien la mie de son goûter, — on recommandait pourtant de ménager le pain. Ah, elle ne pouvait pas digérer la mie, c'était bien simple. Trop simple.

Ce qu'il avait appris de sa mère, l'avait taraudé en secret, peut-être. D'où la scène de la carafe, sursaut de rancune et coup de violence pour se refaire libre. Certains soirs de vent jaune, il sentait que rien n'allait comme il se devait, que quelque malheur était en route. Yvonne se montrait fantasque, impertinente. Même il aurait hésité à revenir,

malgré son programme, si Marie n'avait su tourner les insolences de sa sœur en gamineries. Toute cette fin de saison ce fut autre chose : Yvonne était devenue très pieuse, brusquement.

Quelle idée doit-on se faire de tout cela ? Il y a des jours où l'imagination va, court, vole. Cette petite, eh bien elle est doucement tourmentée de ses seize printemps, et l'on pourrait former avec elle une liaison réprouvée par les mœurs. Et elle, que sait-elle d'elle-même ?

Je croyais que du moment que les choses arrivaient à la conscience, elles s'y mettaient forcément au point juste ainsi que le film fait sur l'écran. Et si c'est un peu plus compliqué ? Lorsque je disais à Mme Desgirons que la guerre durerait, sans m'en rendre compte, n'était-ce pas parce que je désirais d'en être ? Elle sentait vaguement cela, tandis que je m'étonnais qu'elle m'en voulût, à moi, qui ne faisais que dire les choses. On s'entrevoit à peine, par surprises ; le film ne donne pas ce qui tourne au fond de nous. Il est même arrangé pour le masquer : la conscience, drôle de cinéma : affaire de comédie plutôt que prises de vue ? Yvonne, quel film projette-t-elle pour sa petite satisfaction ? et sous ce film, qu'y a-t-il ?

Non, j'imagine des sottises parce que je lui en veux. Cela date du jour de la mie de pain. Comme j'ai été choqué. Choqué à la façon de ma mère, certaines fois. Je n'aurais pas cru tenir ainsi d'elle.

Il revenait à cette idée d'une Yvonne pouvant devenir une demoiselle de perdition. Il l'écartait, la reprenait, se disant qu'il l'avait écartée trop vite. Comment savoir ? x, y, z.

Ha, et puis leur tuteur était revenu : il n'avait qu'à les prendre en tutelle. Lui, il ne pouvait s'intéresser vivement à ces féminités. Un soir elles l'avaient accompagné. Riant, jacassant, elles lui racontaient l'histoire d'un caporal mystifié par ses marraines. Le long du fossé, il avait avisé un grand vieil homme, qui venait, tête basse, avec l'air buté de celui qui ne veut rien voir, ni savoir : l'ancien facteur, qui

avait perdu ses trois fils. « Quand ça me retombe dessus, je ne peux plus durer chez moi, il faut que je prenne la porte. » Il s'était senti en malaise horriblement. Tant que la guerre durerait, en dehors de la grande amitié tout serait une erreur. Le reste, amours et produits connexes, ne pesait pas lourd.

L'amitié. Ne plus entendre glapir ces femelles pour dix sous d'allocation donnés à leur voisine. Au haut de la côte, devant le fond des montagnes, ces deux jeunes en haut bonnet de police, sous le genièvre de l'auberge, l'un de kaki, avec des houseaux, l'autre tout de bleu pâle, ils donnaient le sentiment d'une France antique et neuve, prête pour un grand départ.

Près d'eux, tout serait facile. Seul, ici, comment grandir ? Quels livres ? Plutôt que de s'asseoir devant tel ou tel, il prenait la montagne.

Jadis c'était le parc d'amusement, les bêtes à capturer, les baies sauvages à cueillir. Puis le pays imaginaire où projeter ses songes. Aujourd'hui il l'aimait pour elle-même, pour son herbe et ses pins, et peut-être contre les gens. Au moment des mutineries, il se disait qu'il ne pourrait pas être absolument malheureux tant qu'il y aurait des choses vertes.

Mais pourquoi ce coup au cœur en tel pauvre site ? Trois bouleaux, un chemin mangé de gazon, un cordon de pierres grises... On en veut à l'intelligence de n'avoir pas plus de portée.

Il suffit de ce coin, d'une bande de montagne bleuâtre au loin sous la nuée et l'âme gagne tout l'être. Un goût de l'amitié héroïque monte et grandit dans le vent comme la flamme du feu. D'autres fois, de partout, arrive un sombre ennui qui vous fait plein de colère, de force pesante. Prêt à foncer, à bousculer ces dames, le tuteur des Yvonnes, et les Yvonnes aussi.

De même on croit, on ne croit pas selon le jour, selon la lune : c'est moins une démarche de la pensée qu'un état du

cerveau. Par moments, sans raison, on est persuadé qu'il n'y a rien. Puis, pour une seconde de poésie, on sent que ce frémissement n'est qu'une promesse. Sans l'autre vie, la vraie, rien dans le monde ne répond plus à l'homme. Il faut que tout soit comme l'a dit N.-S. Alors des idées, des réflexions, d'anciennes découvertes s'ajoutent à ce sentiment, non tout à fait retrouvées mais obscurément présentes.

*
* *

En novembre, eurent lieu les noces d'Olga.

Yvonne y assistait. Elle avait pour cavalier Gilbert, cousin et contremaître de M. Bourlhonne, renvoyé lui aussi à la scierie, malgré les Jésuites qui l'avaient fait passer neuf fois devant les majors. On l'appelait pourtant le Costaud dans le bourg. Il imposait par sa façon de chalouper des épaules et de plisser de minces yeux astucieux. Aussi par son renom car il pouvait entonner douze bocks tandis que minuit sonnait. La chaîne de montre à double torsade et la griffe de tigre pendant sur sa poitrine, lui attiraient non moins de considération.

A l'Hôtel du Commerce ce furent des rires énormes. Quelqu'un avait coupé les cordes au violon du ménétrier et semé ce vermicelle sur le rôti, où il se tortillait de telle sorte qu'on eût juré des vers. « Le Costaud ! Y a eu que lui pour trouver ça. » De toute la salle les filles le regardaient.

Malgré les restrictions, on resta quatre heures à table. « Pas trop mal ravitaillés, constatait le Costaud. Goulons tout, et que tout manque, leur sale guerre finira au moins ! » Le marié, feutre en arrière — on voyait le sillon rose qui lui labourait la tempe — levant gauchement un bras, chantait le *Porion Belge* :

Devoir doux à remplir, j'ai sauvé mon semblable.
C'est ma manière à moi d'honorer le bon Dieu !

Bernard s'engourdissait dans une placidité un peu farouche. Marguerite au rebours, excitée, lui posait la main sur le poignet pour le faire rire des usages villageois. Lui, il affectait de trouver tout bien, naïf et cordial.

On s'amusait d'un vieux, déjà ivre, qui se disait blessé par son soulier pour obtenir tant soit peu d'eau d'arquebuse. Le Costaud lui tendait un petit verre avec cent recommandations burlesques. Raide comme la justice, le bonhomme passait sur le palier, ne voulant pas bien sûr se déchausser devant le monde. Yvonne riait comme une petite folle ; elle paraissait même prendre grand plaisir à l'entretien de son cavalier. Mais le tuteur vint trinquer avec les mariés au dessert, et l'emmena.

Maintenant, le Costaud lance à Olga des phrases qui font s'esclaffer les filles, comme à des chatouilles. Dans le tapage montant, Marguerite pouffe aussi, de confiance. Puis, d'un geste rond, elle ramène derrière son oreille des mèches frisées, couleur de cuivre.

Comme Gilbert s'abandonne de plus en plus à son génie, la métayère vient prier tout bas Bernard de reconduire Mlle Marguerite. Ils partent avec Noël qui, la face cuite, ne souffle mot.

« Vous allez prendre du thé ; du thé vous lavera l'estomac ». Il avait fallu envoyer les enfants à ce mariage. Quand on était comme M. Desgirons dans les affaires... Mais pour rien au monde Marguerite n'y serait allée si elle n'avait dû être confiée à Bernard. Surtout il avait été bien convenu qu'elle ne mettrait pas les pieds au Café des Sports.

C'était en ces discours que Mme Desgirons l'accueillait, levant dans le corridor comme le flambeau de la sagesse sa lampe à tulipe verte. Et cette affectation sucrée le glaçait ainsi qu'un sirop coulant sur une brochette de prunes confites.

Etre gentil à froid, il ne le savait plus. Il se con-

tenta de dire que c'était bien cette noce, une certaine solennité gauche sous la grosse joie campagnarde, c'était bien vraiment.

En repartant, il annonça qu'il resterait là-bas jusqu'au matin. Volontiers il aurait flâné sous les sycomores que mouillait une petite pluie ; mais il entendait retrouver la noce, entrer, contre les Desgirons, dans cette réjouissance.

Il la rejoignit au Café des Sports. La salle était préparée au premier : deux longues tables garnies de verres coniques et de litres de cognac. Les pancartes-réclames éclataient des mêmes dures couleurs que les étiquettes des bouteilles. On respirait là une odeur de bière montée d'un vague parfum d'anisette. Le Costaud, assis vis-à-vis de Bernard, lui offrit une cibiche. Il le surveillait de ses yeux blagueurs comme si cette cigarette allait le rendre malade. Et Bernard, détournant la tête, regardait Vivette se pencher entre les gens pour les servir. Elle tenait enroulé dans un mouchoir brodé le manche de la cafetière et donnait une expression distinguée à son visage mignard.

Un crépitement soudain sous son nez même, une fulguration, le firent se rejeter en arrière, avec un haut-le-corps. Deux secondes de désarroi et il comprit. Farce classique, celle de la cigarette garnie en son milieu d'une allumette tison. On riait gros. Un vieux se levait, tendait le cou. Bernard blanc comme son linge, s'époussetait avec le plus de sang-froid qu'il pouvait. La Vivette servait cette fille : son tour venait enfin.

Aussitôt servi, ce fut subit : il flaqua son café brûlant à la figure du Costaud. Quel hourvari. Des voisins avaient sauté aux bras de Gilbert. Il se secouait, aveuglé, hors de sens... Puis il finit par ne plus se débattre que contre ceux qui l'empêchaient de s'éponger et de refaire sa raie.

Bien que le cœur lui sautât, Bernard mettait son orgueil

à rester flegmatique. C'était lui, maintenant, qui tenait la corde. Si ce gaillard n'était pas satisfait, il n'avait qu'à le lui faire savoir.

On se hâta d'organiser les danses. Chaque garçon tournait avec sa demoiselle. Que s'il désirait en inviter quelque autre, il allait demander permission au cavalier : « Y aurait moyen de faire danser votre particulière ? » Ce que Bernard nommait pour les Desgirons facilité cordiale, ne lui paraissait plus que rustrerie. Autant valait arrêter les frais : bien le bonsoir, gens de la noce !

Le métayer vint le relancer. M. Gilbert n'avait pas pensé faire affront, sûr de sûr... Olga s'en mêla et força Bernard d'accepter pour cavalière la jolie Vivette. Cette jeune personne promit de le souffler ; ils se lancèrent avec une belle audace. Mais quand le ménétrier criait : « Embrassez vos demoiselles ! » il ne parvenait pas encore à lui obéir. Vivette faisait des confidences ; elle adorait se promener, et lire, lire surtout. Elle parla de son institution, puis de la mobilisation civile. « Savoir quel costume on nous donnera ? » Yvonne avait demandé : « Est-ce que nous aurons un uniforme ? » Vivette était sa demi-sœur. Et au fond, se disait-il dans son irritation, une Yvonne en plus nature, la petite poule que l'autre n'aurait pas le courage d'être. Ils repartaient pour une polka piquée. Elle se faisait tenir de telle sorte qu'il avait le nez dans ses cheveux.

Cependant on regardait Bernard et on le jugeait fier. Il s'était dit qu'il resterait : il retourna souper avec les autres, emmenant la Vivette. Et puis les danses, toute la nuit, et les embrassades. Par élans il se sentait repris d'une agréable fureur. « Je me suis fait un ennemi ! » Ce début d'hostilités lui chauffait le sang.

V

— Il sera au fond du jardin. Il a pris sa carabine pour tirer des pies.

A qui Léonie parle-t-elle ? Dans l'allée de noisetiers, je me promène, un livre au poing. La main me fourmille de froid. Sur la prairie, mais hors de portée, une pie s'abat, hochant sa longue queue.

Lorsqu'il fit volte-face il vit arriver Gardelle. Ils se secouèrent la main, souriant de ce shake-hand exagéré. Puis Gardelle se donnait un air d'embarras, d'hésitation.

— Voilà... J'étais venu... Vous seriez rudement chic de me rendre un service. Dites, vous connaissez Suzie ?

— Suzanne Fougedoire, l'amie de la Vivette ! *A really nice girl.*

— Oui... Ecoutez, nous devions aller couper du gui dans le bois. Mais il y a eu des ragots, — quel sale pays de cancans ! Enfin voilà, Suzie ne veut venir qu'avec Vivette, et Vivette ne viendrait que si vous veniez, vous ?

Il exposait la chose sans regarder Bernard, ébranlant d'un doigt cette pierre du parapet.

— Dites donc, vous lui avez tapé dans l'œil à la noce. Elle a parlé de vous à Suzie, mais dans des termes...

Flatté comme il n'aurait cru pouvoir l'être, Bernard tâchait de faire ironique ce sourire d'aise qu'il n'arrivait pas à retenir.

— Elle ne serait pas dure, cette enfant.

— Mais si, Suzie en est bleue : son amie qui se moque de tous les garçons... C'est une conquête, voilà. Vous viendrez, dites ?

On s'attendrait derrière le Requies, le lendemain, à deux heures.

Bernard restait si surpris que, tout en fièvre, il se défiait de sa surprise. Un rendez-vous avec Vivette ? Mais ne

serait-ce pas se détourner des Chazeaux, renoncer à la belle aventure ? Il fallait trouver quelque motif de refus.

— Ce serait rosse si vous ne veniez pas. Vous savez, il n'y a pas à craindre d'être repérés.

— Je me demandais si j'emporterais ma carabine : on descendrait des grolles.

Le souvenir de la cigarette fusante l'avait abordé. Du coup, il se sentait poussé à se séparer des gens, à leur montrer quel cas il faisait de leur bonne opinion. Et comme Gardelle, touchant ce chandail blanc, lui conseillait d'en mettre un autre, qui fût moins visible :

— Celui-là en fera la farce. Ces messieurs-dames peuvent me rencontrer, et bavarder, et tout, ce que je me balle d'eux par exemple !...

En reconduisant Gardelle il lui fallut ramener le propos sur Vivette, tant cela lui flattait le cœur. Sa surprise même le lui faisait comprendre, il n'avait jamais imaginé vraiment qu'il pût plaire. Et ravi, enlevé par cette nouveauté, il affectait de tourner la chose en plaisanterie. Mais quel plaisir d'entrer dans un pays tout neuf, à la découverte.

Couleur de foin, les prairies en conque, en bosse, montaient vers la contrée des Sept-Bois, sous le glissement de la nue. Des plaques de neige marquaient les coins à l'aspect du nord. Une bande de corbeaux tournoyait, se divisait, et allait s'abattre sur quelque noyer ramé qui se chargeait de grappes noires.

— Les voilà.

Elles arrivaient, essoufflées, affectant de causer haut, puis se regardant en coulisse, prises d'une envie d'éclater de rire. Elles serrèrent les mains des garçons avec des bonjours compassés.

— Alors, ce gui, nous y allons, où est-ce ?

Ils partirent à travers bois, de front, se rapprochant ou s'écartant entre les pins. En levant la tête, on voyait descendre de ce gris des parcelles de neige. Le cache-nez de Vivette glissait et elle le renvoyait par-dessus son épaule,

d'un grand geste. Dans son sarrau écru à galons bleu marine, elle paraissait toute souple, la taille libre ; Suzanne, elle, avait fait toilette. Son teint vif éclatait contre le col de faux caracul.

On bavardait. Vivette dénigrait le Costaud avec assez de malice. « Et sûr qu'il vous en veut ! Il a de la rancune, méfiez-vous ! »

— Oui, bêchez-le, fit Gardelle. On sait bien qu'à son seul nom votre cœur pilpate.

— Et comment qu'il pilpate ! Je ne vis plus que de cet amour et d'eau fraîche.

— On va bien voir. Solier, notez les battements !

Tout en marchant Bernard passa un bras autour des épaules de la demoiselle. Elle riait en gonflant le cou et il la sentait contre lui molle et pliante, cependant que Gardelle roucoulait : « Gilbert, mon petit Gilbert... »

— Eh bien, ces pulsations ?

— Oh, passionnées, tumultueuses !

Le menteur ! Elle le poursuivait, le bombardant de pommes de pin entre les arbres. Maintenant on riait à tout propos et hors de propos. Sur un îlot de vieille neige, Vivette se laissa tomber, les bras en croix. Bernard l'enfonça en pesant sur ses omoplates. Elle se dégagea, s'ébroua, frissonnante. La croûte s'était effondrée sans garder une empreinte. Gardelle voulait que Suzie se portraicturât aussi. Relevant le coude, elle se laissait traîner en victime, et appelait Vivette à son secours. Toutes deux luttèrent contre leurs persécuteurs.

Elles se recoiffaient, hors d'haleine. Le sang faisait rumeur dans les tempes de Bernard.

Le gui coupé, sur un poirier sauvage, on s'embrassa, les garçons réclamant une récompense. Vivette tendait la joue, mais par bonne éducation ne rendait pas le baiser. Lui, il eût préféré la bousculer encore. Son ardeur tournait en endiablement, besoin de rire, de dire cent divagations.

Sur un ton de confidence, Vivette parlait de ses habitudes : elle ne servait jamais au café. Le jour de la noce, ç'avait été pour voir les toilettes. Sa mère ne la laissait pas sortir.

— Qu'est-ce que je prendrai, ce soir ! J'ai raconté que j'allais chez Suzanne, et j'ai été forcée de garder ce tablier tout moche. Vous parlez qu'elle est sévère, ma mère ! Pour me laisser danser, aussi...

Et elle expliquait son caractère : gaie, débrouillarde, mais au fond tellement mélancolique ! Si elle était venue, c'était précisément parce qu'une jeune fille sérieuse a le droit de se faire des copains et d'écouter des déclarations. Il ne la laissa pas continuer. Il entendait lui apprendre le tango qu'il assurait avoir appris de Mme Desgirons elle-même. « Jamais je n'ai tant ri depuis le ciné où j'ai vu l'histoire des queues de rat », soupirait Vivette, alanguie, s'essuyant les yeux d'un mouchoir aux « Premiers Aveux ».

Lorsque Bernard rentra, en passant la grille il jeta le brin de gui qu'elle avait épinglé à son chandail.

*
* *

Il y eut trois sorties avec les colombines, le même train de rire et de jeux de mains. Puis elles se brouillèrent entre elles, parce que Suzie avait dit que Vivette n'était pas arrivée à décrocher son C. E. P. — certificat d'études primaires. Oui, mais elle s'était gardée de dire que c'était affaire politique ! A l'écrit, les autorités avaient refusé toutes celles qui n'avaient pas posé devant elles certaine boîte de plumes ornée du portrait de M. Fallières. Les maîtresses, d'ailleurs, suppliaient Vivette de prendre « tous ses brevets ». Elle faisait mine d'apercevoir un crapaud, se pendait à l'épaule de Bernard. « Mais je vous les donne tous, brevet de beaux yeux, brevet d'accordéon, brevet d'attraits enchanteurs !... »

La prétention condamne à inventer l'ironie. Poussons

toujours notre pointe et courtisons la Vivette. Pour la fortitude, un jour viendra... C'est déjà quelque chose de braver, ne serait-ce qu'en secret, la bonne société par cette agréable fréquentation. Au bout du compte, celle-ci est un entraînement de même ordre que les visites en montagne.

Car il n'oublie pas Yvonne et Marie. D'ailleurs il ne pourrait plus les négliger, il se donnerait l'air de fuir. Vivette lui a dit avec désinvolture : « Là-bas, vous devez rencontrer le Costaud ? Il paraît qu'il y va souvent ». Trois fois il s'y serait présenté sous couleur d'y venir chercher M. Bourlhonne. Contre moi ? pour sauter sur quelque occasion de vengeance ? Allons toujours.

Eh bien il va, mais cela lui va-t-il de courre Vivette ? Deux fois il lui a faussé compagnie pour la chasse avec des permissionnaires. Il faut suivre les abois, deviner la voie du lièvre et prendre de rudes suées à courir d'un poste à l'autre. Un passionnant braconnage. Les gendarmes, ceux qui restent, sont vieux et ne se soucient pas de venir embêter les bonshommes.

Dès qu'on est en confiance, il questionne. Au fait, il n'avait jamais songé que les grognards grognaient. Ne se tire-t-il pas de sa naïveté, comme une couleuvre de sa peau après l'engourdissant hiver ? Et le grand zèle, tout chaud, tout bouillant, qui ne le quitte pas. il est tenté de le persifler : « Mes capacités sexuelles inutilisées qui me mettent sous pression... » Reste qu'il y a plaisir à vivre dans cette espèce de fureur allègre.

L'autre dimanche, sur la route, il a rencontré le meunier, un qui aura su amasser au temps chaud. Le personnage, exaspéré de repartir pour Clermont au lieu de pratiquer là les tours de son art, souhaitait la victoire sur un mode sans lyrisme. La victoire, évidemment. Puis tout d'un coup : eh bien, non ! la paix, la paix ! Dans des halenées de rhum, une colère d'homme saoul, gueulant que le bourrage de crâne ne prenait plus. « C'est honteux de vou-

loir que la guerre dure ! Il vous faut la victoire, à vous ? Ça vous profite que les autres se crèvent ? »

Ce masque d'éther, piquant et glacé sur la face. Mais je vais me faire écouter, cher ami ! « Dites-moi une chose, d'abord, combien gagnez-vous à vos trafics ? » Aussitôt le plus souple des meuniers. Un quelqu'un de cet âge, et déchaîné, on en vient à bout si aisément ?

Honteux de vouloir que la guerre dure ? Il y a peu de vrais hommes, et qui sachent ce que c'est que la constance. Mais le pacte est fait avec les U. S : on donnera tout, du même cœur. L'erreur des défaitistes, c'est de ne laisser ni honneur ni confiance entre les hommes.

Des objections viennent, des réponses. Alors que le cœur, le corps même, se portent tout d'un seul côté.

Les cloches lamentaient le trépas de Mlle Préjurat. Leurs coups désolés s'abattaient sur le bourg morne, plein de ce branle au sombre ennui du soir. Sur des degrés fendus, trois jacinthes fleurissaient dans une boîte verte.

Pourquoi rien n'arrivait-il ? Le Costaud n'avait pas bougé. Aux Chazeaux, pourtant, on ne savait quel torchon brûlait. Le bruit avait couru, un moment, qu'Yvonne partait pour être infirmière. Ne plus pratiquer Vivette et retourner voir plus souvent cette Yvonne. Elle s'ennuie et que va-t-elle devenir, ne pouvant ni partir ni fabriquer du nouveau, là-bas ? Pourtant elle doit manigancer quelque chose. Mais que m'importe ? elle aussi, elle vit d'une vie telle quelle, la demoiselle du château.

Ils se promenaient, l'oncle et lui, de la citerne au portail. Bernard le questionnait sur M. Peyrehorade. Tenté par un secret sentiment, il rapporta le mot de son père : « Il faut n'en vouloir à personne ». L'oncle marchait, le long des framboisiers, et le vent soulevait les mèches de sa peau de bique. « Peyrehorade, ton pauvre père ne songeait pas à l'accuser, lui ». Ah ! du reste on ne devrait jamais juger puisqu'on ne pouvait jamais savoir.

Qu'était-ce qui remontait au cœur du vieil homme pour mettre cette tristesse sur ses grands traits chimériques ? Bernard songea à leur retour de Maleganne, à cette heure où l'oncle semblait ainsi se reporter aux jours du passé obscur.

Les cloches avaient fait silence. Dans la rue, des gamins poursuivaient à coups de sabots une boîte de fer-blanc.

Souvenirs, et chez tous, les choses dont on ne parle pas. Ces vieux toits à lucarnes regardant les épaules boisées des montagnes, ont en cette fin violette d'après-midi une espèce de dignité, de bonté triste. Il y aurait à entrer mieux en amitié avec ce monde. Une recette ? non : le cœur à placer selon un certain angle α sans doute.

Il aurait voulu que le vieux homme aux bons yeux l'entendit. Mais l'oncle crut qu'il s'agissait comme l'autre matin de Paul Claudel. Il eut un plongeon de la tête, une moue d'humilité fausse.

— Ça, mon petit, des théories décadentes, trop fort pour moi, je me récuse. Moi je crois au bon sens de la Lyre !

Et il soufflait fortement par le nez, retrouvant sa véhémence de gestes.

*
* *

Ce fut un samedi soir. La boulangère, le sabotier, deux ou trois vieux, se tenaient devant le papier collé au mur, se regardant, s'entredisant : « Les Anglais ont laissé rompre leur front ». Il lut, s'écarta vite, revint : *« A l'ouest de Saint-Quentin...* » Chez lui, il ne dit rien à personne. Il se sentait de plomb dans un monde en carton-pâte.

On retrouve cela au réveil. Le temps est clair, il fait du vent, c'est dimanche. Sous le sapin on voit les feuilles tachetées des pulmonaires dans la douve. Le nord-est est de ce côté.

L'après-midi on entend une musique venue du bas de la côte. On danse chez la Blonde. Et c'est peut-être la journée

décisive. Noire semaine. Colère contre tous ceux avec qui l'on cause. Comme en août 1914, les réveils dans la nuit parce que cette idée continuait à travers le sommeil, et qu'on priait déjà ; et l'on prie alors, ramassé sur ce désir, porté d'un bloc dans la prière. Mais je ne suis pas seul, la même fureur presse ceux du front. Il suffit de se souvenir, quand on les a regardés au visage. La foi revient, comme une chaleur dans le sang.

Le terrible, c'est de se demander si nous méritons la victoire. Même chez les plus propres, quelle puérilité : ma mère donnant toujours du blé aux volailles et tâchant d'attraper quelques bons de sucre.

Il faisait bon entendre, chez les Gardelle, la femme du percepteur. Sa fille, jeune mariée, ne veut pas d'enfants : pour qu'on les envoie à la boucherie ! « Oh puis, qu'elle s'offre donc de l'agrément tandis qu'elle est jeune ! » (Possible ! une philosophie... mais dit par cette femelle...) Elle admet pourtant qu'un bébé, — le bête de mot, — arrive à propos après deux ans de mariage. « Ça sert de trait d'union : on ne se regarderait plus ».

Songer aux jeunes gens de France qui sont morts sans calculs. Il faut que l'esprit soit vainqueur.

Un esprit de grande propreté, comme au matin, quand le soleil sort du coton, devant ce pays lavé de rosée, et qu'il va faire beau, sous tout le ciel, de l'une à l'autre barre de montagnes.

Il ne tenait plus dans sa peau. Six, sept mois avant de partir. D'ici là que faire, chauffé par ce sang plus dur qu'un alcool ? Que faire dans ce trou, entre les Chazeaux et le Café des Sports ? Il ne peut pas s'intéresser comme il faudrait à Yvonne bien qu'elle l'intrigue passablement.

Vivette lui a répété les confidences de Suzanne. « Les jeunes gens qui me plairont, ils ne m'épouseront pas. Et moi je n'ai pas la vocation de rester demoiselle. Alors j'aurai des amis, et j'en changerai, parce que je ne veux pas de rebuffades. » Seulement elle s'estime trop jeune encore

pour briser le sceau de ses petites solitudes, comme parle Laforgue. Ses père et mère l'écoutent, « parce qu'elle est savante », et elle les contraint à l'envoyer chez le dentiste, à monter le vin bouché. « Pour que les Boches le boivent ! » Son paletot de caracul, elle l'a obtenu après une pression longue et dure. « Y mettre peut-être cent francs, ça fait peine. D'un autre côté nous nous disons qu'elle l'aura pour la vie... »

Il l'imaginait à la romanesque, et il la voit ainsi. Quel jeu mener avec ces poules ? Vaudraient-elles une folie quelconque ? Et quelle folie trouver pour réchauffer l'air ? Il ne faudrait jouer qu'avec le feu.

Vivette doit être un peu plus sentimentale, un peu plus prétentieuse. Elle s'est mise à faire passer des lettres, insignifiantes, relevées de mots anglais et d'argot de poilu. Pour dire quoi : son goûter de dimanche, chez les Fournial, où elle a écouté le phonographe, ce qu'elle traduit par avoir fait de la musique. Si glorieuse d'avoir mangé des petits fours, (et, ensuite, des escargots). L'espèce est médiocre : vanités, petits plaisirs. Yvonne du moins aurait plus d'allure et réserverait d'autres surprises. Sait-on, pourtant ? Il y a en Vivette une sorte d'inquiétude : l'isolement, la peur devant les hommes. « Ils sont si loin de nous, — je l'espère ! — ils comprennent si mal les femmes... »

Elle aussi, elle a un cœur, et elle cherche à arranger sa vie, et pour personne ce n'est facile.

(à suivre). HENRI POURRAT

RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE

LA CHAIRE VICTOR HUGO

L'installation en Sorbonne, par souscription, d'une chaire Victor Hugo, ou d'une amorce de cette chaire, a déterminé ce qu'on appelle, en certaine enceinte mal famée, des mouvements divers. Ces mouvements se sont compliqués d'âpres querelles de personnes, dont, bien entendu, je ne m'occuperai pas. Je n'aurais rien fait pour établir cette chaire tant qu'elle n'existait pas. Je ne ferai rien pour la démolir maintenant qu'elle existe. Je n'apporte ici que quelques réflexions sur deux points qui intéressent la cause des lettres. Le premier mène peut-être à un argument pour, le second à un argument contre. C'est dire que le procès restera ouvert.

*
* *

Il y avait peut-être quelque intérêt à établir un centre d'études hugoliennes. Ce n'est pas que l'œuvre de Hugo n'ait déjà été étudiée, analysée, estimée abondamment aux balances de la critique littéraire. Mais en ce qui concerne l'histoire, la vie, la psychologie du poète, les travaux n'abondent pas, et nous nous trouvons devant un sujet à peine défriché. Il y a beau temps que le souvenir même des hagiographies rédigées après 1871, du vivant de Hugo, s'est perdu. Il est fâcheux que la seule biographie qui compte soit celle d'Edmond Biré, érudite, verveuse, amu-

sante, mais où le parti pris de dénigrement est manifeste, et qu'on eût appelée en langage d'autrefois l'Anti-Hugo. Rien ne serait pourtant plus intéressant qu'une biographie large, impartiale, pittoresque et vivante du poète. Quand je dis qu'elle manque, c'est sauf une exception : sa vie amoureuse et celle de sa femme, sur lesquelles il ne nous reste à peu près rien à apprendre. Mais rien sur l'ensemble de sa vie politique, qui compta tant pour lui, et à laquelle il fit, de 1843 à 1851, tant de sacrifices. Rien de suivi et de solide sur cette vie étonnante de l'exil, entre 1851 et 1870. Peu d'écrivains du XIXe siècle ont été plus abandonnés par l'histoire à la légende. Deux causes peut-être à cette lacune.

Une cause matérielle d'abord : beaucoup de documents ne sont pas publics. Ils appartiennent à l'exécution testamentaire du poète. La publication de l'œuvre a jusqu'ici plus occupé M. Gustave Simon que la préparation d'une biographie. Le fait qu'autour de lui on n'a pas pu encore sortir un Anti-Biré représente tout de même un avantage dans le jeu du camp Biré. Et cette exécution a des malheurs. La grande édition documentaire, si précieuse, que M. Simon publiait à l'Imprimerie Nationale, est arrêtée par des procès, mise sous séquestre, que sais-je ?

Mais ce n'est là qu'une raison secondaire. Un fait plus important paraît celui-ci, qu'à tort ou à raison la vie de Victor Hugo n'est pas une vie qui intéresse les curieux d'humanité. A tort selon moi ; mais avec une raison de ce manque d'intérêt, qui est que le psychologue, l'amateur des dedans et des dessous n'y trouve pas son butin. Hugo, avec son énorme poussée, son déversement vers le dehors, c'est un homme qui produit spontanément et incessamment des attitudes. Au lieu d'y voir une condition d'une certaine nature poétique, un biographe intelligent est tenté d'y voir de l'artificiel et du truquage. Voyez comme les biographies de Sainte-Beuve, de Stendhal, de Constant, de Mérimée, de Renan, séduisent davantage les écrivains, les auteurs

de thèses : il est vrai qu'une fatalité bizarre les empêche d'ordinaire de dépasser la jeunesse de leur auteur ; mais nous n'avons pas même une bonne *Jeunesse de Victor Hugo*.

La biographie est chez nous une œuvre d'intellectuel, et les poètes sont discrédités parmi les intellectuels. « Un vrai poète, disait de Leconte de Lisle Anatole France : bête comme un onagre et présomptueux comme un nègre. » Barrès, pour faire sentir combien lui déplairait une difformité physique telle que la gibbosité, écrit : « J'aimerais autant qu'on me trouvât le tour d'esprit de Victor Hugo ». (Il est vrai que c'est dans *Un Homme Libre*). Des intellectuels ont sur Victor Hugo une image d'Épinal toute prête, qui en fait une sorte de Battling Siki de la littérature. Il n'est rien qu'à ce fort on concède moins que la finesse. Et pourtant ! Songez comme il était de relations agréables et sûres ; outes les conversations qu'on nous a rapportées de lui sont pleines de bon sens et d'esprit ; — d'esprit, oui, il en avait, et beaucoup. Rien d'un sauvage, recevant tout le monde avec une grâce parfaite, tenant volontiers table ouverte, et la réputation de fesse-mathieu paraît lui avoir été faite surtout par la redoutable armée des tapeurs. Sa vie fut en somme une belle vie, où les biographes peuvent s'engager avec une large sympathie humaine. Des faiblesses, évidemment. La plus curieuse, et bien démocratique, fut peut-être l'opération par laquelle il exclut de son arbre généalogique son grand-père, simple menuisier, pour s'enter sur des Hugo nobles avec qui il n'avait rien de commun, donnant du vicomte à ses frères, et obligeant jusqu'en 1848 sa femme à signer Vicomtesse Victor Hugo. Mais précisément voici que le grand patron des hommes intelligents, et qui n'avait pas, lui, le tour d'esprit de Victor Hugo, Michel de Montaigne, agit exactement de même, chasse de sa généalogie son vrai grand-père, marchand bordelais (de poisson salé, a-t-on dit) qui a gagné aux Eyquem une fortune que, comme dit Madame Jourdain, il paye peut-être bien cher en l'autre

monde : un marchand que Michel remplace froidement par les nobles seigneurs de Montaigne auxquels les siens ont acheté leur château, ce château où, dit-il, « la plupart de mes ancêtres sont enterrés. » Les aïeux faisaient sans doute partie du cheptel. Le plus curieux, chez Montaigne et chez Victor Hugo, c'est peut-être cette idée que personne n'irait y voir, qu'aucun vieux Bordelais ne montrerait à ses enfants la boutique du père Eyquem, aucun Nancéen l'échoppe où le grand-père jouait du rabot.

Avec cette multiplicité de plans, ses contrastes de côtés bourgeois et de côtés créateurs, une vie de Victor Hugo ne ressemblerait pas aux autres. On y verrait à nu certaines racines du génie poétique. Ce ne serait pas une métaphore oiseuse que d'y convoquer les sèves mêmes de la nature, tels éléments paniques et priapiques. Le *Satyre*, jeté sur le papier en quelques matinées de printemps, appartient presque à l'histoire naturelle autant qu'à l'histoire littéraire.

*
* *

Mais la création de la chaire Victor Hugo a posé une question plus importante, qui a ému quelque peu le monde littéraire. Elle tend à faire de Victor Hugo le génie littéraire principal et représentatif de la France, ce que sont pour nos voisins Shakespeare, Gœthe, Dante, Cervantès.

Pour cette fonction Gœthe désignait Voltaire. Mais il y faut évidemment un génie créateur plutôt qu'un génie récepteur et clarificateur. La vérité est que la littérature française répugne à ce principat, à cet impérialisme d'un génie. Au centre je verrais plutôt une figure consulaire, le triumvirat des trois créateurs de la scène française, Corneille, Molière et Racine, les grands pionniers du cœur humain. Victor Hugo, dans ce rôle, prête évidemment à critique. C'est pourtant une idée qui vient assez spontanément à un lettré français. Et moi-même...

Il y a trois ans, j'ai publié sous le titre de *Princes Lor-*

rains un dialogue qui se passait au bord d'un lac suisse, chez un hôte qui présentait des analogies avec un personnage réel, M. S..; M. S... prit d'ailleurs fort bien la chose, nous échangeâmes une correspondance amusante, où se continua le dialogue. Un point seulement laissa M. S... irréductible et mécontent. Pour exprimer le contact égal de mon interlocuteur avec les lettres françaises et allemandes, j'avais mis en regard dans sa librairie deux portraits de Gœthe et de Victor Hugo, et exprimé sa déférence pareille pour ces deux génies. M. S... qui est grand gœthien, s'indigna de cette équivalence, me déclara qu'il ne fréquentait nullement chez « celui-là » (c'était Victor Hugo) dont on ne pouvait certainement évoquer le nom plus mal à propos.

Je réfléchis alors à ceci, que je n'avais pas mis là le nom de Victor Hugo avec une grande conviction, qu'il n'était là que pour s'être présenté à moi mécaniquement, sous un aspect plutôt quantitatif, comme un nom qui tient de la place, et qu'il est d'usage de mobiliser en pareil cas. Je mettais un bulletin à son nom pour l'élection du prince des écrivains, mais simplement parce que les circonstances me sommaient de voter, et parce que, s'il faut un prince dans une littérature qui n'en comporte pas, autant lui qu'un autre.

Seconde réflexion. J'imaginais que le jugement de M. S... sur Victor Hugo devait être celui de presque tous les étrangers. Evidemment il y a eu un poète anglais hugolâtre, c'est Swinburne. Mais un poète qui écrivait aussi des vers français, et qui avait un génie de linguiste. M. S... est un beyliste enthousiaste et érudit, et il a publié des communications dans les mémoires du mythique Stendhal-Club. Par là il est déjà peu disposé à l'hugotisme. Mais enfin que demande un lecteur étranger à un écrivain d'une autre littérature ? Il lui demande ceci, qui n'est jamais enfermé en une langue ou en une nation particulière : la connaissance du cœur humain et le sens de la destinée humaine. Voilà de quoi rayonnent Shakespeare, Gœthe, Dante, Cervantès.

C'est comme pionniers du cœur humain que je proposais tout à l'heure d'introduire notre triumvirat dramatique. Mais quel est le message propre de Hugo sur le cœur humain ? quel est son message sur la destinée humaine ? Où voir son *Hamlet ?* son *Don Quichotte ?* son *Paradis ?* son *Faust ?*

Ce qu'on attend d'un grand écrivain français, c'est surtout un trésor psychologique. Or la psychologie de Hugo reste rudimentaire. L'élévation du moins psychologue de nos grands écrivains au principat littéraire inquiétera certains électeurs considérables. Et surtout l'étranger, en vue de qui cette manifestation est un peu faite, ne comprendra pas.

En France la situation est assez différente. Mon admiration pour Victor Hugo n'est pas gênée par son absence de psychologie. Je vois dans cette absence une condition de son génie oratoire, représentatif, vibrant aux chocs extérieurs, et aussi de ce fait que littérairement il est une *nature* plutôt qu'un homme. Je l'aime dans sa fonction, non dans celle d'autrui. La France c'est aussi Victor Hugo. Il serait dangereux de déclarer aux étrangers que c'est d'abord Victor Hugo. L'hugolisme comme expression du puissant phénomène Hugo, très bien. L'hugolisme présenté au même titre que la déduction cartésienne, que la psychologie racinienne, que la clarté voltairienne, que l'intelligence stendhalienne, que l'art flaubertien, comme un trait essentiel du visage français, où l'on verrait surtout la grandiloquence et l'hyperbole, cela deviendrait dangereux. La littérature française était assez riche, assez bien portante, pour s'offrir un Victor Hugo. Une littérature resserrée et pauvre en fût demeurée détraquée.

Mais précisément mépriser Hugo, le déclasser comme barbare, c'est opter pour une littérature française plus resserrée et plus pauvre. C'est se comporter un peu comme ces députés qui de 1830 à 1840 votèrent obstinément pour l'évacuation de l'Algérie. Avec sa richesse unique, Hugo ressemble à l'un de ces espaces de nature qu'un pays enclôt

et réserve comme Parc national : merveille de nature et non cité d'hommes. Il est avec La Fontaine le poète français dont les vers abondent le plus dans les mémoires. Il a vécu plus que nulle autre créature sur les sommets du lyrisme. Son passage dans le drame, dans le roman, même dans la critique, a marqué puissamment. Dans les quatre-vingts volumes de sa production de polygraphe, il y a moins de déchet que dans celle de tout autre polygraphe de génie, que dans Voltaire, j'allais dire dans Gœthe. Son absence du XIX[e] siècle, nous l'imaginons comme un vide énorme, pareil à l'absence de Napoléon.

ALBERT THIBAUDET

NOTES

CORRESPONDANCE

La lettre que l'on va lire appellerait plus d'une réponse ; elle contient plus d'une affirmation dont nous pourrions prouver l'inexactitude.

Il s'agit de divergences si profondes, ou bien de détails si mesquins en regard de ces divergences, que la discussion serait vaine et pénible : sans doute devons-nous à la mémoire de Jacques Rivière de ne même pas l'esquisser. Voici la lettre que Madame Isabelle Rivière nous adresse, en réponse aux notes de Jean Schlumberger et de Jean Paulhan :

Il y a, paraît-il, une querelle Jacques Rivière. Plus exactement peut-être, il y a d'une part un témoin et des témoignages, et d'autre part un certain nombre de gens qui refusent d'accepter un certain nombre de ces témoignages.

J'ai dit ce que j'avais à dire — et qui était la simple et stricte vérité — dans la Préface à la *Correspondance* entre Jacques et Claudel et ne pourrais que le redire, m'étant appuyée sur des faits, des paroles, des textes qu'aucun démenti ne saurait supprimer.

Je veux simplement demander aujourd'hui à ceux qui refusent de me croire, pourquoi — entre tant de gens qui ont parlé de Jacques — je suis le seul témoin qu'ils récusent. Dans le monceau des hommages — admirables d'ailleurs — que l'on a déposés sur la tombe de Jacques, qui s'est inquiété de relever les plus grosses inexactitudes ? Que tel journaliste lui attribue trois enfants ou le fasse mourir à 40 ans, que Gide affirme que ce catholique, pratiquant jusqu'à l'âge de 16 ans, « n'avait jamais ouvert l'Evangile », que Paulhan le fasse envoyer au camp de représailles en punition de son évasion, ou donne de *Florence*, que personne au monde que moi n'avait lu jusqu'à la mort de Jacques, le résumé le plus fantaisiste, que Benjamin Crémieux — par simple précipitation d'ailleurs, et Dieu me garde de mettre en cause sa bonne et dévouée amitié — affirme que Jacques n'avait jamais pensé à la mort et raconte que le directeur de la *Nouvelle Revue Française* — qui gagnait comme tel mille francs par mois jusqu'en juin 1924 — pilotait chaque dimanche à 100 à l'heure une 24 chevaux aux alentours de Paris, personne qui songe à mettre en doute ces affirmations pour le moins imprudentes. Elles venaient d'amis de Jacques, ils devaient savoir. Que si je me permets de protester : il est trop tard pour que Gide puisse corriger, Paulhan rectifie son récit de l'évasion pour le numéro d'Hommage, et en reproduit telle quelle la première version un mois plus tard dans le *Bulletin des Écrivains Combattants ;* pour l'automobile, tout ce que j'obtiens c'est qu'on ramène de 24 à 18 le nombre des chevaux. Et tout cela est sans grande importance, n'est-ce pas ?

Mais que la femme qui a vécu dix-huit ans au cœur même de la pensée de Jacques Rivière, dans l'union avec lui la plus totale, « la plus invraisemblable [1] » selon sa propre parole, à laquelle, au su de tous, il n'a jamais caché une pensée, une action, un sentiment, même si elle en devait parfois souffrir, que ce témoin-là vienne dire : « Il a fait ceci, il a dit et pensé cela », comment le croirait-on ?

Parmi tous ceux qui prétendent aujourd'hui ne pas reconnaître Jacques dans ses propres pages, quel est donc celui qui

1. Chapitre inédit d'*Aimée*.

peut venir affirmer : « J'étais, depuis la guerre, son ami intime, il m'a dévoilé le fond de son âme, je connais toute l'histoire de son cœur, ses souffrances, ses tentations, ses tourments religieux ou sentimentaux » ? Qui peut se vanter d'avoir eu avec lui d'autres échanges qu'abstraits, d'autres discussions que littéraires ? Personne. Et tous le savent. Ses plus chers et anciens amis n'ont-ils pas souffert de ce secret dans lequel il s'est renfermé ? Même avant la guerre, à qui avait-il parlé d'*Aimée ?* Le livre est là pourtant, ce livre qui ne dut qu'à mes instances d'être publié, cette œuvre, écrivait-il en captivité [1], « que je ne peux pas vouloir publier, que je n'oserai peut-être montrer à personne [2] ».

Parce que Jacques n'a pas parlé de sa foi, ce qu'il en a écrit existe-t-il moins ?

Car ce n'est pas seulement mon témoignage que l'on récuse, c'est le sien même. Je publie une Correspondance, des papiers inédits. Ce n'est pas moi qui parle, c'est Jacques ; peut-on méconnaître sa voix ? — Oui, mais tout cela, dit-on, ne compte pas, tout cela n'est pas « le vrai Jacques ». — *A la Trace de Dieu* a été écrit en captivité concurremment avec *Aimée*, en

1. Car je répète qu'*Aimée* a été entièrement composée et écrite en captivité. S'il est vrai qu'il y a deux manuscrits d'*Aimée*, c'est parce que, après la guerre, quand le premier revint d'Allemagne — où Jacques l'avait laissé à son départ pour la Suisse, par crainte de la censure allemande, avec toutes ses notes, religieuses et politiques, et ses carnets — et qu'il eut enfin accepté l'idée de la publication, le texte ayant été écrit très serré et sur les deux faces de chaque feuillet pour occuper le plus petit volume possible, on n'y pouvait apporter aucun changement qu'en le récrivant tout entier, — ce qui était d'ailleurs la seule manière que Jacques connût de revoir ses manuscrits. Un tel travail, et qui n'apporta d'autres corrections que de forme, n'a rien à voir avec la « recomposition » d'une œuvre. La *création* d'*Aimée* est donc de 1914-16. Sans doute M. Gonzague Truc n'a pas vérifié de très près la chronologie de ces diverses œuvres. Mais M. Jean Paulhan eût peut-être pu y regarder à deux fois avant de me donner, pour l'amour d'une chinoiserie, un démenti formel à la place même que Jacques Rivière occupait il y a si peu de temps.

Je tiens les deux manuscrits — le premier timbré du *Geprüft* allemand — à la disposition de ceux pour qui la parole de M. Jean Paulhan aurait plus de poids que la mienne.

2. 4 mai 1915. 6e carnet, p. 59.

1914-17 (ai-je cherché à tromper sur la date, et n'est-elle pas inscrite à chaque page du livre ?) mais le roman seul compte, l'autre livre, c'est trahir Jacques que de s'y arrêter. La *Correspondance* avec Claudel, sans doute, il est difficile de nier qu'elle soit authentique, mais c'est un « témoignage de la jeunesse dont Jacques n'aurait jamais permis la publication ». — Sans doute, il ne l'eût point permise ! Quel écrivain a-t-on vu publier de son vivant ses papiers intimes et sa correspondance ? Il se fût couvert de ridicule. Mais de quel écrivain n'a-t-on pas recueilli avec piété les moindres notes, les lettres les plus reculées, sachant que la plus petite pierre a son importance quand il s'agit de reconstruire une âme ! Sur quoi se fonde-t-on ici pour décider que ce qui est d'une certaine époque ne vaut rien, ce qui est d'une autre essentiel ? Pourquoi donc Paulhan, presque aussitôt après la mort de Jacques, est-il venu me persuader qu'il fallait publier d'abord ce qu'il y avait d'inédit, et que la correspondance entre Jacques Rivière et Alain-Fournier était beaucoup plus pressée que les *Nouvelles Études ?* Cette correspondance-là ne commence-t-elle pas dès 1905, si la première lettre à Claudel est datée de 1907 ? Pourquoi donc n'est-elle pas « gênante » aussi bien ?

Faut-il le dire ? Simplement parce qu'on pense qu'il n'y est pas question de Dieu. Dieu, voilà le grand, le seul grief contre ces pages, qui sont de Jacques pourtant, tout comme les autres : Dieu, celui dont il ne faut pas parler parce qu'on en a honte et peur, celui qu'il est si irritant de retrouver toujours en travers de son chemin, celui qu'on n'arrive jamais à tuer définitivement !

Ceux qui m'accusent d'avoir fait un choix, ce sont eux qui veulent choisir, c'est-à-dire écarter certaines choses, et qui osent déclarer : ceci compte, cela ne compte pas. Pour moi, je publie simplement ; c'est au lecteur de juger. Je n'ai prié personne de ne s'arrêter qu'à ces pages.

Et où ai-je dit que je ne voulais pas *tout* publier ? Mais puis-je tout donner le même jour ? Que la Direction de la *N. R. F.* soit aussi pressée que moi, je ne demande rien de plus. Qui la forçait de mettre deux mois à m'accorder une entrevue, quatre à dresser un contrat, d'attendre mars pour m'envoyer les épreuves d'un manuscrit déposé en juillet ? S'il faut que

tout ait paru pour qu'on se fasse de Jacques « une image vraie », que ne m'aide-t-on, plutôt que de m'entraver ? Ai-je interdit qu'on publiât quelque lettre de Jacques que ce soit, celles à Gide, celles à Proust, toutes celles qui existent ? S'est-on d'ailleurs inquiété de ma permission pour donner celles à Gide qui parurent dans le numéro d'Hommage ?

Si j'ai publié d'abord celles à Claudel, c'est pour la simple raison que je les avais entre les mains, Claudel, à peine débarqué, étant venu me les apporter en me disant : « Je vous les donne, faites-en ce que vous voudrez. »

Si j'ai publié d'abord *A la Trace de Dieu*, c'est en effet — je ne le nie pas — parce que je trouvais que c'était là le plus important à publier d'abord, justement parce que le plus inédit, le plus insoupçonné, ce qui révélait la vérité la plus constante de l'âme de Jacques, son fonds le plus soigneusement caché, et répondait à la seule question qui pour moi compte en ce monde. J'ai publié *tout* ce qu'il avait écrit pour l'Apologétique; j'ai pris dans les Carnets de Captivité *tout* ce qui touchait à la question religieuse. Si je n'ai pas donné les Carnets tout entiers, c'est que j'y suis trop présente — et d'autres avec moi — pour pouvoir sans impudeur le faire dès maintenant. Le manuscrit paraîtra dès que je ne serai plus là.

Et pour *Florence* — l'unique et inavouée raison de tant de débats, la pierre d'achoppement et le rocher de scandale — me voici donc forcée, si douloureux que cela puisse m'être, de répéter en public ce que j'ai dit à chacun en particulier, et que n'ignore aucun de ceux qui m'attaquent sur ce point.

Au début de sa rechute, alors que la maladie semblait n'avoir encore aucune véritable gravité, Jacques m'a dit un jour tout à coup : « Promets-moi que personne ne lira *Florence* et que tu ne le publieras pas ». Si loin d'imaginer qu'il fût mourant, et ne comprenant qu'à peine ce qu'il voulait dire, je n'ai su que demander pourquoi. « Parce que ce livre tromperait sur moi, a-t-il répondu, parce que je ne veux pas qu'on croie qu'il s'y agit de moi et qu'on le prenne pour mon expression dernière. » Et comme je balbutiais qu'il n'était pas question de cela et qu'il savait bien qu'il le publierait lui-même : « Ou alors, a-t-il repris, sans vouloir m'entendre, publie-le beaucoup plus tard, après

tout le reste. » Puis, au bout d'un instant : « Ou alors si tu avais trop besoin d'argent ».

De quel poids voulez-vous que soit pour moi, devant la volonté de Jacques si nettement exprimée, et quelque regret que j'aie à m'y soumettre, la curiosité, l'impatience, et même l'irritation et les suppositions désobligeantes des amis et des autres ? Si Jacques a souhaité pendant ses derniers mois de vie être jugé *littérairement* sur *Florence*, il a défendu à son lit de mort qu'on le jugeât *moralement* sur *Florence*. Le livre paraîtra dans dix ans, *après tout le reste*. Et ceux qui espèrent y découvrir un Jacques pervers, délivré de toute contrainte morale et religieuse, « le vrai Jacques enfin », seront bien déçus.

Car c'est cela qu'on espère secrètement. La preuve enfin qu'il n'était ni si honnête, ni si pur qu'on n'a pu cependant, dans l'émotion profonde de sa mort, s'empêcher de le proclamer ; la preuve qu'il était pareil aux autres, qu'il a rejeté Dieu pour le démon, et donc qu'on peut détourner les yeux de cette lumière dont l'éclat devenait blessant, et retourner tranquillement à ses affaires sans plus s'inquiéter du trouble qu'avait un instant provoqué le témoignage de ce grand sincère.

Mais s'il a renié quelque part ce témoignage, qu'on produise cette abjuration. S'il est vrai qu'il avait quitté le sentiment si ardent qu'expriment ses notes et ses carnets, pourquoi ne les a-t-il pas détruits ? Pourquoi les avait-il fait recopier, en même temps qu'*Aimée*, par un dévoué compagnon de captivité, de crainte de ne pas recouvrer après la guerre les originaux restés en Allemagne ? Pourquoi étaient-ils rangés dans sa bibliothèque avec tout ce qu'il avait de plus précieux ? Pourquoi a-t-il négocié lui-même la réimpression de *De la Foi*, que la mort l'a empêché de remettre au point comme il voulait le faire ? Au plus fort de sa sécheresse, de cette atonie religieuse que je n'ai point niée, d'où venaient donc des paroles comme celles-ci : le soir où il rentra pour m'annoncer, aveuglé de larmes, la mort de Proust : « Prie pour lui, toi, me dit-il aussitôt, moi je sais si mal prier maintenant ! » Et il fit prier le lendemain notre petite fille. — Combien d'autres paroles jaillies de la même source ne pourrais-je pas citer ; mais ce n'est pas ici le lieu de les rapporter.

Parce que Dieu, croit-on, est absent de *Florence*, la dernière

œuvre — ce qui au surplus est inexact, car, momentanément vaincu dans l'âme du héros par l'attrait du péché, il devait reparaître, triomphant, au dernier chapitre, hélas ! interrompu — cela peut-il prouver qu'il ait été absent du cœur de Jacques ? Etait-il dans *Aimée*, au moment même où il éclatait dans *A la Trace de Dieu ?* Et si vous ne reconnaissez comme authentique que le dernier état de la pensée de Jacques, pourquoi vous arrêter à *Florence ?* Seules sont alors valables les paroles de ses derniers jours, déjà si souvent redites, et qui ne se peuvent comprendre que comme un éclatant acte de foi, jusqu'aux suprêmes, presque indistinctes tant était surhumain l'effort qui les lui arrachait, les mêmes pendant toute cette effroyable nuit d'agonie : « Au revoir. Courage. »

Quand vous prouveriez l'impiété de la vie de Jacques, vous ne supprimeriez pas sa confession miraculeusement consciente, ni cette ardente volonté de proclamer la vérité de Dieu qui s'est fait jour dans toutes ses dernières paroles. — Quand vous prouveriez qu'il a péché — comme on s'efforce de le faire avec un si extraordinaire, et d'ailleurs si vain acharnement, comme s'il y avait là chez lui une lacune qu'il faille à tout prix combler — que prouveriez-vous, sinon qu'il était un homme, et que la dernière épreuve : la mort, n'avait pas encore achevé sa purification ? Prouveriez-vous par là qu'il ne croyait plus en Dieu ? Parce qu'on transgresse le commandement du Père, nie-t-on son existence ? Et le mot : chrétien a-t-il jamais voulu dire : infaillible ?

Je n'empêche personne d'apporter sur Jacques les témoignages qui existent, je suis la première à livrer tous ceux que je possède et à demander au lecteur de le juger sur leur totalité. Car je sais qu'il n'est ici qu'une vérité, et qu'on n'y changera rien, quelque effort et quelque persévérance qu'on y mette. Cette vérité, tout inexplicablement gênante qu'elle puisse être pour certains, c'est que Jacques Rivière a vécu et est mort en honnête homme et en chrétien.

« A travers ce même brouillard de raisonnement et de dispute » avec lui-même, dont il s'était vu réenveloppé vers la fin de sa vie, il n'avait jamais cessé de demander « à grands cris »:

« Revenez, mon Dieu, ayez pitié de votre enfant, sortez dans le milieu de mon cœur comme vous êtes sorti des lèvres de la pierre, laissant votre linceul plié et rangé [1]. »

Et Dieu, à l'heure suprême, est ressorti dans le milieu de son cœur — où Il s'était tenu un peu de temps tapi — l'inondant cette fois d'une telle lumière qu'il s'est écrié : « Jamais je ne l'avais vue comme je la vois aujourd'hui ! » et que le reflet en est demeuré sur cette admirable image dernière que nous avons de lui, où éclatent, parmi les marques de tant de souffrance, une telle paix et une telle joie qu'il suffit de la regarder pour savoir qu'il est bien, comme il nous l'a dit, « miraculeusement sauvé ».

ISABELLE RIVIÈRE

* * *

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

LETTRES A QUELQUES AMIS, par *Henri Franck* (Grasset).

Voici quatorze ans que le bienfait de sa présence nous a été retiré ; et il me semble que tous ceux qui l'ont approché et aimé comme moi doivent éprouver un sentiment analogue à celui qui m'envahit tandis que je me penche sur ces *Lettres* ; on dirait vraiment qu'en nous tous quelque chose s'est immobilisé pour toujours à l'instant où sa vie s'exhalait, qu'entre nous et le réel un certain contact s'est rompu. Cette part aliénée de notre être, cette part à lui dédiée, soustraite au devenir, si nous devons la recouvrer, ce ne pourra être qu'auprès de lui, si jamais se reforme en quelque monde étrange et plus docile que le nôtre aux vœux de la pensée, ce groupe dont il était l'âme et que sa mort a défait.

Ces *Lettres*, que livreront-elles exactement de lui à ceux qui ne l'ont pas connu ? c'est ce que j'imagine assez difficilement. L'émouvante et substantielle introduction que Spire a écrite précisément pour initier les lecteurs des *Lettres* à la vie et à l'œuvre d'Henri Franck ne manquera pas de leur faciliter la tâche. Les aidera-t-elle cependant à mettre les accents essentiels, faute de quoi ces *Lettres* perdent leur véritable portée ? je n'en

1. *A la Trace de Dieu*, p. 341.

suis pas, à vrai dire, tout à fait persuadé. Je ne pense pas qu'à aucun moment Franck eût souscrit sans les plus expresses réserves au panthéisme confus que Spire lui prête à la fin de son introduction ; un schéme métaphysique aussi vague ne répondait à aucune de ses aspirations ; et s'il avait pu terminer la *Danse devant l'Arche* — on oublie beaucoup trop communément qu'elle est en fait inachevée — ce n'aurait certainement pas été par une abdication au profit de je ne sais quel absolu massif qui étant tout n'est rien, mais plutôt par la démarche concrète, héroïque de l'esprit réinstaurant son unité par delà le monde qui perpétuellement l'alimente et le déçoit. Je pense d'ailleurs que même une telle conclusion ne l'eût pas satisfait et qu'il était de l'essence même de son poème de n'être pas clos, tout comme il était inconcevable que sa destinée terrestre se poursuivît *normalement*. « La vie n'est pas médiocre » m'écrivait-il en novembre 1910, « quand, comme le bonheur des élus selon Leibniz, elle est un passage continuel sinon à de nouvelles perceptions... au moins à de nouvelles réflexions. En d'autres termes je place le bonheur intellectuel en dehors du succès intellectuel ». Cette dernière phrase est à mes yeux la clef de toute sa pensée. Personne n'a été moins dupe qu'Henri Franck d'une certaine mystique de l'achèvement, de la consommation ou simplement de la réalisation. « Le véritable idéalisme », écrivait-il un mois plus tard, « n'admet pas qu'une idée gagne quelque chose à être réalisée... l'idéaliste dit plutôt : « Mon royaume n'est pas de ce monde » qu'il ne dit : « Ton règne advienne dans le ciel et sur la terre ». « Au lieu que l'utopiste ajoutait-il, a besoin d'espérer, l'idéaliste se contente de la pensée toute nue et ne croit pas ainsi mener une vie moins concrète, moins riche, moins pleine que celle des autres hommes ». C'est dans cette affirmation de la suffisance de la pensée saisie comme vie actuelle et non pas comme monde de valeurs ou de vérités qu'il faut voir le centre du royaume idéal qui fut celui d'Henri Franck, et de ce point de vue on comprend qu'il ait pu dire si souvent que le plaisir de la conversation était le plus haut qu'il connût. Dans l'entretien prenait corps en effet cette vie de la pensée qui était pour lui, non point du tout je ne sais quel postulat théorique, quelle vue abstraite de l'entendement, mais la seule réalité à laquelle il pût pleinement

adhérer. Et je ne crois pas me tromper en prétendant que l'amitié n'était à ses yeux qu'un des visages concrets de cette réalité même — comme aussi une certaine musique, une certaine poésie. Il me semble que, s'il avait vécu, son effort spéculatif aurait tendu à exposer une philosophie de l'intelligence concrète où l'expérience poétique eût joué à peu près le rôle qui appartient aux données religieuses dans la théorie blondelienne de la pensée action. On peut affirmer en tous les cas que c'est au sujet du problème de l'intelligence qu'il était appelé à s'écarter le plus de la position bergsonienne « orthodoxe ». Personne n'était plus éloigné que lui d'admettre que l'intelligence pût n'être qu'une technique ; elle était pour lui avant tout un don, une grâce ; et là est la raison pour laquelle il s'est à certaines heures penché sur l'abîme de la bêtise humaine avec le même effroi mystique qui saisit le croyant en présence du péché. « Si nous autres nous avons si peur de ne pas prendre devant les choses l'attitude qu'il faut, c'est que nous avons transposé dans l'ordre intellectuel la doctrine chrétienne du Salut. Ce n'est plus notre cœur qu'il faut circoncire, c'est notre intelligence qu'il faut sauver. Ne pas comprendre aujourd'hui voilà le crime, voilà le péché... Vivre dans le tremblement le plus souvent et quelquefois dans la joie, mais dans le tremblement de devenir bête et dans la joie de comprendre bien, voilà la bonne formule. » Je ne doute pas que pour certaines oreilles ces phrases ne rendent un son étrange et presque inhumain. Mais elles s'éclairent, elles prennent non seulement un sens acceptable mais une sorte d'évidence si on les rapproche du passage suivant que je veux encore citer : « Rien, dit-il, ne peut plus nous approcher de Dieu que la réflexion critique quand elle n'est pas la maladive et laide manie d'un Amiel, mais le jeu d'un esprit qui ne veut pas aller contre les vœux de l'univers et qui, préoccupé d'accorder les mouvements de la sensibilité individuelle au mouvement du monde à une époque donnée, s'obstine à ce travail sans toujours y réussir, et l'essentiel est de s'y obstiner ». Gœthe, infiniment plus que Nietzsche ou même Whitman, plus que Pascal ou même Spinoza, voilà le véritable maître d'Henri Franck. C'est en rapportant sa pensée à celle de Gœthe comme à son axe naturel qu'on court le moins de risques de la déformer. Certains mots galvaudés, avilis par l'usage qu'en font

de coutume les professeurs de philosophie reprenaient sur ses lèvres une sorte de dignité poétique : le mot raison, le mot sagesse. Il m'arrive de me demander si j'ai jamais rencontré personne qui au sens ultime du terme fût plus raisonnable que lui. Cette parenté divine mais obscurcie par la durée, par le jeu des routines intellectuelles que Platon discernait entre la raison et l'enthousiasme, Henri Franck a su la déceler à nouveau, et lorsqu'il déclarait ne voir jamais les choses que comme des problèmes intellectuels, c'est encore là une phrase qu'il faut entendre du point de vue de l'idéalisme concret et lyrique qui était le sien. Lyrique. Car en dernière analyse cette épithète ici convient seule. Mais je vois quant à moi dans l'intrépidité lucide avec laquelle Franck a proclamé l'impossibilité de dissocier intelligence et poésie, raison et lyrisme (ou amitié), l'exemple peut-être le plus persuasif, le plus propre à nous détourner soit des abus d'une dogmatique qui prétend reconstruire l'univers en partant de certaines « vérités premières » soit des excès d'un catastrophisme à la fois poétique et pratique qui apparaît à plus d'un entre nous comme la plus formidable entreprise d'intimidation systématique qu'ait encore enregistrée notre siècle. Là est la véritable importance des *Lettres*. Elles nous obligent, si j'ose dire, à prendre du champ et à dépasser les positions trop immédiates que chacun de nous est amené à prendre sur l'espèce d'échiquier auquel le monde intellectuel d'après-guerre tend hélas ! toujours davantage à se réduire. Oui cet appel venu du passé est comme une exhortation à chercher l'équilibre de notre esprit sur cette « route royale » à laquelle Franck croyait et qui à certaines heures a pu sembler à tant d'entre nous, peut-être à tort, il est vrai, se perdre parmi les broussailles et les rocailles de quelque scolastique... Si la pensée d'un Lagneau peut vivre aujourd'hui — et je suis à la vérité très loin d'en être sûr, — c'est à condition de se vivifier au préalable au contact du lyrisme concret d'un Henri Franck.

GABRIEL MARCEL

*
* *

MON CORPS ET MOI, par *René Crevel* (Kra).

Le voyage d'exploration qu'on entreprend dans les profondeurs de soi-même ne laisse espérer aucune arrivée définitive :

mais il comporte des étapes. Jadis c'est seulement à la deuxième ou la troisième qu'on s'apprêtait à mettre le public dans la confidence de ce qu'on avait découvert. Aujourd'hui l'on est plus pressé, l'on prend pour thème ce premier départ, et l'on consigne ses recherches dès les premiers déblaiements. « J'ai publié ceci pour m'en débarrasser » est une excuse qui ne paraît plus rien comporter d'impertinent, et le public accepte patiemment son office de dépotoir. Les objections qu'on peut faire aux confessions prématurées, René Crevel les a d'ailleurs prévues : « Ce qui en moi fut indéniable, dit-il, je n'ai jamais eu la tentation d'en faire part à qui que ce soit. Au contraire l'instable, l'inquiet exigent une proclamation. » On pourrait disputer sur ce point. Le producteur offre son vin nouveau, et je n'en fais pas fi ; mais je préfère celui qui a de la bouteille. Crevel dit encore : « J'ai le goût de la vérité. J'aime les spectacles où n'entre aucune fiction. » Prenons donc ce livre pour ce qu'il veut être, tout interrogation, inquiétude et changeante humeur : tel quel, il surpasse bien des livres plus « faits » par la richesse de l'expérience intérieure et par une perspicacité qui n'en est tout de même pas à son tout premier regard sur la vie.

Que suis-je par moi-même ? Que reste-t-il de moi si j'en exclus les autres ? Comment faire en moi et autour de moi le silence qui me permettra de percevoir la voix de ma vérité la plus intime, de découvrir le noyau spirituel ou charnel qui fait le centre de mon être ? Le jeune homme s'est retiré dans une auberge de montagne et sa méditation est un long effort pour éliminer tout ce que la vie sociale et sensuelle a accumulé en lui d'éléments adventices. Si jusqu'à présent l'invasion d'autrui et l'agitation l'on condamné à ignorer « la sensation d'être, » si ses gestes n'ont été, à tout prendre, que des velléités d'échapper à lui-même, « de petits suicides momentanés », va-t-il maintenant atteindre quelque chose qui résiste à l'analyse ? Mais la mémoire est là qui encombre l'esprit de ses fleurs fanées, et les sens se réveillent bientôt, ramenant leurs fausses certitudes, leurs illusions d'absolu. De même qu'il est impossible, dans l'union des corps, d'échapper durablement au mal de la solitude, à son tour la solitude reste habitée par les autres corps. Et si, pour un instant, la volonté triomphe de tous ces fantômes,

ce n'est en somme qu'une victoire à la Pyrrhus : « La bataille achevée, la comédie finie, je suis seul, les mains vides, le cœur vide... »

On le voit, le problème auquel s'attaque René Crevel est un des plus grands. Avec un mélange de grâce et d'acharnement, de complaisance et de sévérité envers lui-même, avec une parfaite impudeur où l'on serait bien embarrassé de démêler ce qui est cynisme et ce qui est courage, il poursuit sa vérification des valeurs. Tout n'y est pas également probant. L'esprit se dégage avec quelque peine des « rendez-vous manqués de la passion. » Ce n'est encore que le premier effort pour se dépêtrer ; mais il est si vigoureux qu'il doit conduire à l'affranchissement. Rien n'aurait été plus facile à Crevel que de donner un air définitif à ses observations, en les gonflant pour en tirer je ne sais quelle théorie de la personnalité. Il s'est tenu aux thèmes que lui fournissaient ses réactions spontanées, et c'est justement pourquoi son livre rend un son si neuf et si vrai.

JEAN SCHLUMBERGER

*
* *

LE RAPPEL A L'ORDRE, par *Jean Cocteau* (Stock).

On commence seulement à comprendre dans son ensemble et à juger à sa valeur l'œuvre critique de Baudelaire : il ajoutait aux idées classiques (qu'il sentait *contre* les théories romantiques) une critique morale fondée sur l'idée du péché, sur l'utilisation du péché. Malebranche a dit : « *Nous n'admirons tant les différents styles qu'à cause de la corruption secrète de notre cœur* ». Baudelaire semble avoir développé méthodiquement ce principe. Il y ajoutait un art de l'exploitation de l'auteur par lui-même ; il croyait surtout à l'unité des Beaux-Arts, expliquait peinture, musique et poésie l'une par l'autre. Il semble que cette méthode, une bonne partie de ces idées générales, aient surtout inspiré Jean Cocteau. Rappelons aussi André Gide.

Jean Cocteau se fait l'homme d'une réaction, d'une réaction maigre. Contre le wagnérisme dans le *Coq et l'Arlequin*, contre un certain public aussi ; ce petit livre se parcourt avec un vif plaisir : il est plein de tous les mots de l'auteur et de ses amis, repris et adaptés. L'influence de Satie est la plus visible.

Cocteau a excellemment utilisé les mots les plus aigus et les

plus amers : «... un théâtre pour chiens. Le rideau se lève sur un os. » La réaction contre le bohème, les affirmations bourgeoises — toutes justes d'ailleurs — sont peut-être le fin du fin dans l'art de se singulariser ; elles rappellent ainsi les *Conseils aux jeunes littérateurs* de Baudelaire.

Les articles de *Carte blanche*, et en général tous les comptes rendus du *Rappel à l'ordre* sont excellents, seraient parfaits sans le goût du mot piquant et les retours de l'auteur. Cocteau possède à un haut degré l'intelligence mimétique, l'art de s'adapter, d'assimiler, de reproduire ; il peut réussir à merveille ce genre d'articles, mi-analyse et mi-pastiche, qui donnent l'impression d'une œuvre sans même avoir besoin de la juger. C'est un don de nature, que cet art d'imiter, et qui aurait mieux servi une œuvre critique que la poésie et le roman.

Le secret professionnel, et *D'un ordre considéré comme une anarchie* sont des exposés de doctrine que l'excès même des formules brillantes arrive à rendre quelquefois vagues. On approuve d'abord Cocteau de dénoncer et de dépouiller bien des oripeaux, et de formuler, en des définitions fort parentes de celles de Valéry, un classicisme de forme « L'excitation de l'esprit vient du petit nombre des moyens dont il dispose... Les bonnes larmes ne nous sont pas tirées par une page triste, mais par le miracle d'un mot en place » (*D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir*). Ces manifestes pourtant nous apparaissent comme des préparations brillantes, et toutes négatives, à une doctrine qui ne vient pas. Réagir contre une coutume, adopter une tactique vis-à-vis du public est légitime ; fuir l'étrange, éviter le mécanisme sont des idées d'autant plus touchantes qu'on les sent correspondre chez l'auteur à des inquiétudes sincères. Mais de la substance même de l'œuvre il n'est pas assez question : le désordre, le lyrisme échevelé reproduit du moins les allures et les sincérités de l'esprit ; l'art classique condense une expérience raisonnée. Mais le vêtement dont Cocteau donne les règles de coupe ne devrait pas servir à habiller seulement un mannequin.

Il y a du courage à écrire les notes *Autour de Thomas l'Imposteur*, car la plupart des écrivains se font adresser ces louanges par leurs amis. Toutefois les formules et le ton « *mes* censeurs *me* reprochent du brio et *mes* approbateurs craignent que ce brio ne *me* nuise » risquent de nous gâter un peu *Thomas*, cette

charmante bluette. Le *Rappel à l'ordre* dans l'ensemble est un peu lassant, souvent utile, quelquefois excellent. De Marmontel et de Delille on avait déjà dit : « L'esprit sert à tout et ne suffit à rien. »

JEAN PRÉVOST

* * *

AMYNTAS, par *André Gide* (Editions de la N. R. F.).

Voici, après une longue attente, la nouvelle édition d'un livre précieux. Les ouvrages où l'auteur a voulu se peindre ou se construire ne sont pas toujours les plus révélateurs de sa personnalité : je suis moins sûr de trouver tout Gide dans *André Walter* ou l'*Immoraliste* que dans cet *Amyntas*.

C'est le livre de l'Algérie, de ses villes, de ses oasis, de ses routes, — le livre, avant tout, d'une terre avec ses odeurs, ses musiques et la saveur de ses fruits. Déjà son prologue virgilien met entre les *Nourritures terrestres* et lui la distance nécessaire pour un nouvel élan : dans ce *Mopsus* tout est tranquille monotonie, répétition de l'instant, lumineuse ferveur, voluptueux écoulement sans but. Puis se déroulent les *Feuilles de Route* en leur diversité colorée. *De Biskra à Touggourt* conjure le défilé des paysages d'une subtile fluidité ou d'une splendeur brutale, affirme la leçon d'exaltation donnée par le désert qui force l'homme à « comprendre ce que veut dire culture » à concevoir un dangereux classicisme dominant ce déchaînement romantique qu'il excite sans trêve afin d'y chercher sa vivante nourriture. Une bonne moitié d'*Amyntas* s'intitule *le Renoncement au Voyage ;* notes encore, tableaux, évocations à peine poussées, ivresses murmurées, atmosphère langoureuse, parfois trouée d'un cri : « S'il pend encore à la branche une grenade, j'en ai soif ! » André Gide chante la joie du corps qui a retrouvé là-bas sa virginité ; il suggère aussi l'anxieuse poursuite du mystère qui rôde derrière toutes ces portes et dans ces jardins ; les phrases d'*Amyntas* sont chargées d'un désir qui tantôt les étrangle et tantôt les plie à son tournoiement. Mieux que les enseignements nietzschéens, cette terre charnelle exorcise l'éducation puritaine. Pourtant l'esprit se connaît divisé : les premières sensations épuisées, il se révolte contre l'envoûtement des habitudes, il proclame qu'il faut à l'artiste une résistance, des contraintes. Renoncement ? C'est de Normandie qu'en termi-

nant *Amyntas* Gide disait adieu à l'Algérie ; mais quand cet *Amyntas* reparaît, il est parti de nouveau pour arracher à l'Afrique chaleureuse son plus profond secret. Comme, en décrivant ses voyages, André Gide a bien dévoilé l'âme du voyageur !

Qu'en pareil cas l'intelligence prenne un air de complicité, il le prévoyait lorsqu'il nous confiait ces pages : « Elles seront, écrivait-il, comme ces sécrétions résineuses, qui ne consentent à livrer leur parfum qu'échauffées par la main qui les tient. » J'ai déjà répondu, pour ma part, qu'*Amyntas* est un livre précieux.

RENÉ LALOU

* * *

LA POÉSIE

LA VIE UNANIME, par *Jules Romains* (Editions de la N. R. F.).

Cette nouvelle édition est précédée d'une étude critique, sous la forme d'une rêverie causée. Jules Romains y dit comment il composa *la Vie Unanime* : dans un vaste plan reproduisant la courbe de « cette relation passionnée de l'âme avec l'unanime » chaque poème, lentement distillé, venait noter une des phases du drame. En 1925 Romains peut résumer sans orgueil ni fausse humilité l'accueil fait au volume de 1908, les louanges qu'il reçut, les malentendus qu'il provoqua. Et voici les juges jugés : le poète montre leur erreur lorsqu'ils le rattachaient à Durkheim, à Whitman ou à Verhaeren, aveuglés par des rapprochements superficieis qui leur cachaient les influences profondes de Hugo, de Gœthe et des Anciens dont l'exemple stimulait ce jeune homme à résoudre « le problème de la narration épique moderne ». Plaidoyer *pro domo*, murmureront certains. Mais justement Romains ne plaide pas, il rappelle avec une vibrante conviction, par-delà son cas particulier, une vérité incontestable : il proclame que la poésie des premières années du siècle fut généreusement humaine, ni tarabiscotée ni précieuse mais large et courageuse, créatrice d'un lyrisme où l'âme personnelle rompait l'enchantement de ses songes égoïstes pour rejoindre l'âme unanime. Et si ce tableau d'hier paraît souvent un réquisitoire dressé contre aujourd'hui, il puise sa vigueur dans un acte de foi en le « Nous éternel » qui dépasse l'individu.

Car la flamme qui éclaire la préface de 1925 est bien la même dont l'ardeur fit du livre de 1907 une date dans l'histoire de la poésie contemporaine. Ce n'est point traiter Romains d'imitateur, c'est seulement rendre pleine justice à *la Vie Unanime* que marquer qu'elle fut alors une sorte de reposoir de l'âme collective. S'il nie avoir subi l'influence de Durkheim, il ne se contredit pas en appelant ce sociologue « le Descartes de l'unanimisme » parce qu'il tient que « l'unanimisme sera l'œuvre de plusieurs générations ». De même, nous pouvons affirmer que les forces vaguement représentées par ces noms de Whitman, Verhaeren et Durkheim réclamaient la naissance d'une œuvre poétique. Dire cette œuvre nécessaire n'est nullement prophétiser après coup qu'elle devait être ce qu'elle a été. On conçoit la possibilité théorique d'autres poèmes où cette confuse aspiration aurait trouvé satisfaction. L'originalité de Romains demeure donc entière puisqu'elle consiste à avoir imposé à son temps et à son milieu une *certaine* expression.

Ce qui caractérise celle-ci c'est d'abord la richesse : avec une saine émotion le lecteur de 1926 retrouvera dans *la Vie Unanime* les racines de l'arbre dont les branches se nomment *Odes et Prières*, *Europe*, *Ode Gênoise*. Le second trait frappant de ce volume où

L'air qu'on respire a comme un goût mental

est la volonté héroïque, celle de l'individu qui, à travers maints « labourages d'âme », a poursuivi partout le dieu qu'il avait mission d'évoquer, de créer peut-être ; et, plus haute encore, la volonté qu'il éveille en chaque chose de se dépasser, de se fendre comme un fruit pour découvrir le noyau spirituel qui contient sa seule chance d'immortalité. Or cette abondance et cette héroïque volonté, elles attestent la jeunesse, l'être intact qui chante :

Je suis libre. L'espace immense est ma cuirasse ;
Je possède à moi seul l'air vierge que j'embrasse...

Rien d'artificiel n'entame la spontanéité de ses aveux ou la fraîcheur de ses sensations ; dans la dualité qu'il confesse,

J'ai quelque chose de total et d'éphémère,

sa violence autoritaire est aussi justifiée que sa soif de dévouement, son désir de « se jeter aux hommes ». Nul livre de Jules Romains ne révèle mieux que *la Vie Unanime* cette union de chair et de pensée, de tendresse et d'âpreté, de don et de possession où l'amour s'achève en maîtrise.

RENÉ LALOU

*
* *

LES PÉNITENTS EN MAILLOTS ROSES, par *Max Jacob* (Kra).

A vivre perpétuellement dans l'intelligence on perd le contact de tous les hommes et de toutes les choses, et même de soi-même. Les ailes de Max Jacob l'ont emporté très loin de tout ce à quoi nous appliquons ces mesures que nous appelons vérité et sincérité.

Max Jacob ne peut plus se permettre la fantaisie d'être d'accord avec quoi que ce soit : être d'accord avec quelque chose, c'est sans doute dire une bêtise.

Pour lire ce nouveau petit livre sans prétentions, il nous faut encore faire l'effort de suspendre nos cabrioles dans cet air glacé qui ne repose sur rien. Chaque fois que Max Jacob l'Admirable écrit, — chansonnette, cantique, carte postale ou petit paysage à la gouache, — il faut se résigner à ne plus être qu'un signe, le signe d'un signe — et qui signifie si peu — et se dessiner sinueusement, selon la pointe la plus subtile et suivant une trace à peine perceptible. Heureux et libre Max Jacob, et comme il doit s'amuser de nous condamner à tant de bonheur et à tant de liberté !

JEAN CASSOU

*
* *

APPLICATIONS, par *Marcel Lecomte* (Louvain).

Ce petit livre se présente aussi discrètement qu'on veut. Aucune sorte d'explication, de sourire préliminaire. Et j'imagine que certains n'y verront que la description de courtes scènes quotidiennes ou même l'illustration des deux dessins de René Magritte. Mais que l'on s'arrête à l'aspect *traduit* de cette poésie, une traduction de l'anglais, semble-t-il, — plutôt d'une langue moins simple, plus rudimentaire. Cela ne s'entend pas

autrement qu'un paysage (et vous voyez que certains sont très éloquents).

Nous chercherons à savoir si l'émotion qui vient à lire les *Applications* n'est pas qu'un malaise d'ordre pratique. Nous nous demandons s'il faut dire que la poésie de Lecomte (au prix qu'il voudrait) est sauvée, — ou, plus simplement, que sa poésie l'a sauvé.

O. J. PÉRIER

*
* *

LE ROMAN

LES POILUS, épopée par *Joseph Delteil* (Grasset).

Les mille visages de la guerre, tous ceux qui l'ont faite aimeront leur vie durant en entrevoir le reflet dans les innombrables carnets de route avoués ou romancés qui ont paru et paraîtront longtemps encore. Un mot technique, un cri en argot, un nom de village suffisent pour que l'émotion renaisse. Ce n'est pas l'art de l'écrivain qui nous touche ici, c'est la résurrection d'un détail oublié qui reprend sa saveur vivante, saignante parfois. Pour chaque ancien combattant, c'est le miracle de la madeleine de Proust trempée dans le thé qui se produit alors : brusquement tout lui remonte à la mémoire et lui met la larme à l'œil.

Mais rappelons-nous notre première lecture, avant-guerre, de Marbot ou du sergent Bourgogne. Nous n'y cherchions que le pittoresque et le documentaire, plus quelques indications sur la psychologie individuelle des deux mémorialistes. Nulle place pour l'émotion, pour l'enthousiasme, nulle possibilité de nous représenter concrètement la guerre. Une idée émouvante de la guerre, nous ne la trouvions que dans les brèves synthèses de Kipling dans le grand flot de *Guerre et paix* ou dans le Waterloo de la *Chartreuse*. Nous sourions aujourd'hui en relisant les récits de bataille de Kipling et même ceux de Tolstoï (ce qui reste étonnant de vérité chez Tolstoï, c'est l'état-major). Stendhal reste vrai, mais négatif. Marbot et Bourgogne nous sont au contraire devenus fraternels.

Pourquoi ce préambule ? Simplement pour bien marquer que les livres émouvants pour les anciens combattants ne seront pas forcément les mêmes que pour leurs cadets grandis dans la paix. Les *Poilus* de Delteil ne m'émeuvent à aucun moment

(sauf dans les premières pages où il évoque notre commune province natale). Je constate pourtant qu'ils sont écrits de la même encre que sa *Jeanne d'Arc* qui souvent m'a ému et je me demande si Delteil ne vient pas d'écrire le premier livre de guerre à l'usage de ceux qui ne l'ont pas vécue. Les seuls critiques valables des *Poilus* sont les jeunes hommes de seize à vingt ans.

Il est permis de se demander toutefois si la liberté d'interprétation qui a été possible à Delteil quand il s'agissait de Jeanne d'Arc ne lui a pas été interdite ici par l'encombrement de ses souvenirs personnels. L'image globale et synthétique de la guerre qui prévaudra fatalement et que Delteil a essayé de représenter n'aura guère de points communs avec nos souvenirs de de témoins, mais elle ne sera sans doute pas le « juste milieu » qu'imagine Delteil. Dans l'interprétation synthétique des *Poilus*, je ne rencontre rien d'imprévu. Je rencontrais à chaque instant de l'imprévu dans *Jeanne d'Arc*. Il était peut-être impossible de prévoir déjà sous quel aspect schématique l'avenir garderait la mémoire de la grande guerre. Nous en savons encore trop sur elle.

Emotion à part, il y a dans le nouveau livre de Delteil la même ivresse verbale que dans les précédents, les mêmes heureuses alliances de mots, les mêmes formules bien sonnantes. Par endroits, cette prose fait penser à celle de Hugo dans certains passages des *Misérables* : « Pour la première fois, on va décliner le verbe : percer ». — « Pour masquer le vide, rien de meilleur qu'un mot. » — « Ludendorff est un brillant général ; Foch est un grand maréchal. » Et voyez aussi les portraits de Joffre, de Wilson, de Clemenceau. On lit les *Poilus* d'un trait et on y découvre de véritables pages d'anthologie.

Il est visible pourtant que Delteil, se fiant à l'abondance et à la facilité qu'il tient de son atavisme espagnol, a improvisé son livre et l'a écrit trop vite. A chaque instant, il bronche : tantôt il écrit que « les chemins de fer étaient sur les dents », tantôt il parle de « l'Armide de l'Arioste » dépouillant le Tasse d'une de ses plus éclatantes héroïnes. De sorte qu'on n'est complètement satisfait ni de Delteil, ni de soi-même quand on referme le livre. C'est en partie parce que Delteil est né pour exprimer la sensualité, et que la poésie de la guerre n'est pas sensuelle, mais

c'est surtout parce que la magnificence de la forme recouvre dans ses *Poilus* une vérité trop courante, trop médiocre. Ce n'est pas de l'imagerie d'Epinal, c'est de la couleur sur de la photographie. Mais Delteil peut du moins se vanter à bon droit d'être, dans son « épopée », un précurseur.

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

MARS, par *Jacques Sindral* (Grasset).

Je ne sais ce que Sindral pense de cet ouvrage, s'il y voit une œuvre achevée, intemporelle, ou seulement une étape de sa jeune carrière. Dans le doute je préfère le considérer comme un essai de synthèse romanesque où paraît un manque de proportion entre les valeurs. La palette est bien préparée mais toutes les combinaisons de tons n'y sont pas également satisfaisantes, malgré le vernis assez inquiétant d'une habileté sans défaillance.

Cette synthèse se compose de trois éléments qu'on peut aisément dissocier : une analyse psychologique et sociale, ou pour mieux dire psycho-sociale ; un certain mode d'expression ; un mouvement, une manière dynamique et dramatique, non seulement de raconter, mais de découvrir et de préciser ce qu'on raconte. Entre ces trois éléments la fusion n'est ni intime, ni nécessaire : l'analyse garde sa valeur même si on la dépouille de son expression, quelquefois ne la révèle que si on l'en dépouille ; telles scènes d'action, réussies, pourraient « resservir » dans d'autres histoires; enfin beaucoup d'images heureuses s'isolent d'elles-mêmes comme des mots d'esprit et font oublier le contexte. Sindral me trouvera sans doute bien tâtillon. Pourtant, je vois que dans un bon roman il est impossible de distinguer, à la première lecture, l'expression de l'exprimé, de dire si l'esprit de l'auteur s'est fondu dans la réalité ou si la réalité s'est concentrée dans la conscience de l'auteur. Telle est la loi sévère de tout genre artistique. Un bon romancier se retient d'ajouter quoi que ce soit à sa vision.

Le mode d'expression choisi par Sindral, il me semble qu'il devra y renoncer s'il veut faire œuvre durable. Ces métaphores pittoresques, trop ingénieuses, sont des trouvailles qui paraissent avoir été cherchées. Il y a plus : elles sont plutôt des vues intellectuelles que des intuitions sensibles, étant des *sensations*

pensées. Elles peuvent convenir à une composition décorative qui n'a d'autre fin qu'elle-même ; utilisées pour nous communiquer une observation sérieuse, elles doublent l'analyse réelle d'une analyse factice et déguisée qui fait travailler notre esprit sans satisfaire nos sens. Je sais bien qu'elles interviennent surtout dans la description, qu'elles représentent la réalité extérieure ; mais justement parce qu'elles s'efforcent de lui ressembler leur nature abstraite n'en est que plus évidente. Lisez la course dans la forêt de *Plaisir des Sports*, ou la nuit d'amour du *Fleuve de Feu* : dans ces scènes l'image est identique à la sensation, elle nous rend le volume de la réalité et nous y plonge tout entier.

Et puis, il est un peu agaçant qu'un romancier songe à faire de l'esprit jusque dans les instants les plus pathétiques. Preuve, dira-t-on, qu'il domine la situation : ne devrait-il pas croire à ses visions au point de se laisser dominer par elles ? D'autant que plusieurs scènes de *Mars* sont remarquables : elles plient l'analyse à un rythme plus accéléré, plus indépendant de l'intelligence et l'obligent ainsi à des découvertes plus rares ; elles sont fines, mesurées, ingénieuses dans le bon sens du mot. L'insomnie de Jacqueline et de Ronail à la campagne, la scène entre Maîtral et Jacqueline, le flirt de Levier et de Gerda marquent un réel progrès sur *Attirance de la Mort* au double point de vue de la connaissance et de l'art. Sans parler de l'entrevue politique sur le Rhin et surtout de la délicieuse et profonde scène entre Maîtral et Levier (dans le chapitre intitulé : *Une Idée*), qui annonce un des bons comiques de demain.

Si je risquais un conseil à Sindral — une critique ne devrait-elle pas toujours prendre la forme d'un conseil ? — je lui dirais à peu près : « Vous possédez un don d'analyse remarquable. Votre analyse paraît juste non seulement lorsqu'elle porte sur une observation, mais, ce qui est plus précieux, lorsqu'elle imagine les compléments de l'observation. Elle sait aussi dégager ce qu'il y a d'original dans la façon dont chaque individu interprète les lois éternelles. — L'étude de la politique a ceci d'excellent qu'elle rend l'intelligence assez intelligente pour se trahir elle-même plutôt que la vérité. — Vous pouvez déjà faire un remarquable portraitiste. Si vous voulez aller au roman, il vous faut renoncer à une certaine facilité d'assimila-

tion qui demeure trop intellectuelle, vous fait déguiser et non concrétiser votre pensée et diminue votre originalité en vous ouvrant à trop d'influences visibles. Rejetez ces oripeaux, qui ont leurs grâces, mais qui ne sont pas dignes du meilleur de vous-même. Ou bien faites des comédies, car la discipline que vous vous refusez, le théâtre peut-être vous l'imposera. »

RAMON FERNANDEZ

*
* *

LES HEURES DE CORFOU, par *André Dubois la Chartre* (Rieder).

M. Dubois la Chartre a du talent. Ce livre, son premier, n'est qu'une longue nouvelle, mais qui permet de constater la présence de qualités certaines. C'est le récit très simple de l'aventure d'un jeune Français, interprète à Corfou pendant la guerre, et d'une jeune Russe rencontrée à bord d'un bateau ancré dans la rade. Sous un ciel grec on retrouve ici la simplicité des premiers romans grecs. On pense à Longus ; comme chez lui l'impudeur est ingénue. C'est tout naturellement que le jeune homme et la jeune fille se baignent ensemble, nus, dans une mer de lumière, sur les rivages de l'île aux feuillages sombres saupoudrés d'argent. Le livre est plein de paysages sobres et charmants. M. André Dubois voit juste, ne charge jamais : je crois qu'il sera un écrivain.

ANDRÉ MAUROIS

*
* *

LETTRES ÉTRANGÈRES

LE SACREMENT DE L'AMOUR, par *Ivan Bounine* (Stock).

La dernière œuvre de Bounine qui a paru presque en même temps en russe et en français, porte dans l'original un titre beaucoup moins prétentieux — « L'amour de Mitia » — et qui convient mieux, me semble-t-il, au caractère du livre et à la nature même de l'art de Bounine. Mais ceci est le seul reproche que je ferai à l'excellente traduction de M. Dumesnil de Gramont, exacte et agréable.

Le Sacrement de l'amour est le drame de la première passion,

le roman de l'amour juvénile qui est à la fois une crise physiologique, un orage sensuel et une illumination sentimentale, un épanouissement intellectuel. Et la valeur de ce bref mais dense récit au lent mais irrésistible déroulement, me paraît précisément tenir à ce que Bounine parvient à réaliser en un seul et même instant les divers visages de cet amour ou, plutôt, les différents aspects de son visage, à la fois extatique et grimaçant, pur et trouble, lumineux et bestial.

Le sujet est fort simple : un jeune homme, une jeune fille, des enfants presque encore ; il est étudiant, elle apprend l'art dramatique. Ils s'aiment, se fiancent. Le jeune homme retourne pour un temps chez ses parents, à la campagne. La jeune fille tombe amoureuse d'un de ses professeurs, un acteur ; elle rompt, et son fiancé se tue. Histoire fort banale, en somme. Mais dans ce roman de Bounine on saisit, mieux encore que dans ses autres nouvelles, ce don unique qu'il possède de percevoir le corps, d'exprimer la vie de la chair, la vie végétative et instinctive, pour atteindre à travers elle et en elle les couches supérieures de l'être, les sentiments, la pensée.

Au contraire de ce que faisaient les naturalistes qui, eux, tentaient de réduire le psychologique au physiologique, Bounine (sans aucun parti pris d'ailleurs, mais telle est sa vision et il ne s'en rend peut-être même pas compte), Bounine voit les corps, la masse, la chose concrète, individuelle, avec sa forme, ses couleurs, ses odeurs particulières. Son regard semble rivé au monde de la matière. Et, en effet, jamais il ne le quitte ; mais ce monde même s'anime et s'éclaire à mesure que l'artiste y pénètre et s'y plonge. La masse opaque et brute se fait transparente, s'illumine... Cette sorte de « spiritualisation » de la matière, cette sublimation de la vie instinctive qui s'opère sans que jamais l'écrivain perde pied, est absolument spéciale à l'art de Bounine.

Il règne dans cette fraîche et trouble idylle qui s'achève en drame, une atmosphère extrêmement sensuelle, et certaines scènes amoureuses sont très précises dans leur concision — la visite que la jeune fille vient rendre à son fiancé, par exemple, la vision de Mitia avant de mourir... Mais il y a en ces épisodes où la chair se dénude, une telle simplicité, un dépouillement si complet, alliés à une beauté plastique si parfaite, qu'ils en

acquièrent une sorte de grandeur et d'austérité mélancolique, sans que le moraliste qu'il y a en Bounine ait jamais à intervenir directement.

Ce livre admirable laisse après lui, comme presque tout ce qu'a écrit Bounine, un goût de cendre ; car aussi profonde que soit la « spiritualisation » qu'opère l'écrivain, jamais sa pensée ne transcende ce monde multiforme et chatoyant, mais périssable.

B. DE SCHLOEZER

* * *

LE BOUC ÉMISSAIRE, Etude comparée d'histoire des religions, par *James George Frazer*. Trad. par *Pierre Sayn* (Geuthner).

Cette dernière venue des traductions de Frazer est de celles qui montrent le mieux quelle lumière la grandiose compilation jette sur le sens des religions les plus évoluées. Rien de plus barbare que la prétention d'expulser les maux de l'humanité sous forme d'un individu ou d'un objet qui en prend tout le poids. Pourtant combien voisine avec cette grossière pratique la notion, prétendue si élaborée, d'un Dieu qui se charge des péchés du monde et les expie à sa place ! Le dogme bouddhique paraît plus éloigné des frustes croyances primitives, puisqu'il transpose le sacrifice en pure connaissance, et que chez lui l'expulsion de la faim (ou presque : de la soif), de la souffrance, de la mort s'opère par intelligence de la relativité universelle.

Tout a été dit sur les mérites et les ambiguités de l'œuvre de Frazer. Sa faiblesse à nos yeux est l'absence du point de vue historique. Les faits se présentent toujours, quelle qu'en soit l'époque, comme appartenant à je ne sais quel ordre primitif ; aucun chaînon intermédiaire ne s'intercale entre ces pseudo-origines et les idées plus récentes qui passent pour en être issues. L'entreprise devrait s'intituler «Etude comparée» non pas « d'histoire des religions », mais « de folklore ». Quoi qu'il en soit, l'intérêt particulier du présent livre consiste à fournir une étude sur la démonologie universelle, une autre sur la mise à mort du Dieu au Mexique, une autre enfin sur les Saturnales, rapprochées du Carême. L'idée d'une homogénéité probable de la civi-

lisation depuis la Méditerranée jusqu'au Pacifique, durant une grande partie de l'antiquité, est aussi à retenir, comme appuyant les autres raisons que nous possédons d'affirmer l'unité foncière de l'Eurasie.

P. MASSON-OURSEL

*
* *

SPECTACLES

LA PRISONNIÈRE de *M. Edouard Bourdet* au Théâtre Femina.

Le « métier » au théâtre eut toujours une mauvaise presse : l'habileté de l'auteur dramatique ne lui sert d'habitude qu'à nous rendre tolérable une absurde intrigue. Ce sera l'honneur de M. Edouard Bourdet d'avoir mis, dans *La Prisonnière*, sa science du théâtre au service du vrai. Il y déploie une incroyable adresse pour que le public ne renâcle pas devant un sujet scabreux (« scabreux » est trop souvent synonyme d' « humain »). Si l'auteur de *La Prisonnière* avait cru devoir relever son ouvrage d'une pointe de saphisme, propre à émoustiller l'européen moyen, il ne se fût guère trouvé de spectateurs pour se voiler la face. Mais voici l'histoire de deux hommes dont c'est le malheur d'aimer une de ces femmes qui n'aiment pas les hommes : situation non point rare ni exceptionnelle, mais seulement cachée, inavouée, quoique commune.

La vérité est que beaucoup d'habitants de Gomorrhe et de Sodome se marient, — non pas toujours pour de basses raisons d'intérêt ou de commodité ; mais, comme c'est le cas d'Irène de Montcel, l'héroïne de M. Edouard Bourdet, parce qu'ils souhaitent ardemment de guérir. Chez les êtres nobles de cette race, un moment de révolte vient toujours, un temps de crise, pendant lequel ils se débattent, jusqu'à ce qu'ils s'acceptent enfin et qu'ils consentent à leur affreuse joie. M. Edouard Bourdet nous montre Irène à ce tournant où elle frémit devant son destin et où, pour fuir une femme trop chérie, elle se remet entre les mains de son cousin Jacques Virieu, dont elle se sait aimée. S'il y avait un quatrième acte, nul doute qu'Irène, ayant rejoint son amie, ne nous apparaîtrait plus sous cette apparence de somnambule, avec cet air halluciné, ce corps consumé que lui prête admirablement Mlle Sylvie ; nous la verrions fiévreuse

encore, mais épanouie, tout au moins contente de suivre sa loi. M. Edouard Bourdet ne veut nous donner d'elle que l'image d'un être soulevé contre soi-même, qui se meurtrit contre sa passion ainsi qu'aux barreaux d'une cage ; — prisonnière d'un goût tout puissant et non, comme l'Albertine de Proust, d'un amant jaloux (et c'est pourquoi il n'est pas vrai que M. Edouard Bourdet ait rien emprunté à Proust, fût-ce le titre de son ouvrage).

Il ne dépend pas d'Irène que ce Jacques, auquel elle se confie, détienne sur sa chair le moindre pouvoir : jusque dans les bras de son mari, elle ne quittera pas une seconde la terrible absente. Pour leur malheur à tous deux, Jacques est un mâle peu nuancé (en dépit de ce que nous pourrait faire croire le visage juvénile, l'apparence frêle de M. Pierre Blanchar). Jacques Virieu est moins capable qu'aucun autre de se résigner à des compromis délicats. C'est un si simple jeune homme qu'il lui faut bien du temps pour comprendre quelle sorte d'amour retient Irène à Paris malgré les ordres de son père, et l'oblige à mendier la complicité de son cousin, à inventer toute une comédie de fausses fiançailles ; — personnage très vivant, d'ailleurs, quoi qu'on ait dit de ce garçon : cette difficulté qu'éprouve un jeune être sain pour comprendre certaines erreurs étranges et tristes, inspire à M. Edouard Bourdet, au second acte de *La Prisonnière*, nous ne dirons pas seulement la meilleure scène de sa pièce, ni même la meilleure qu'il ait jamais écrite — mais l'une des plus humaines qu'il nous ait été donné de voir au théâtre. L'opinion du public et de la critique fut unanime sur ce point, et il est même curieux de noter qu'à propos de cette pièce où il s'agit essentiellement de deux femmes, on entende surtout parler de « la scène des deux hommes ». Cet honnête Jacques, ayant découvert que c'est le ménage d'Aiguines qui retient Irène à Paris, ne doute pas un instant qu'elle soit la maîtresse du mari. C'est à cet Aiguines qu'il demande des explications ; et c'est ce mari malheureux d'une lesbienne inguérissable qui ouvre les yeux de l'innocent ; — innocent jusqu'à croire qu'on peut « les » guérir, qu'il pourra guérir son Irène... Hélas ! il l'aurait plus aisément changée en renard ! Tout le possible, pour ces créatures misérables, c'est de s'abstenir : c'est la sainteté.

Ce que nous goûtons le moins, dans cette étonnante pièce, ce sont les deux scènes de comédie, d'ailleurs d'une science consommée et sans doute indispensables, faites pour rassurer les couples normaux de la salle, et où nous voyons Jacques aux prises avec une maîtresse appétissante ; — les deux seules scènes scabreuses de la pièce, en vérité ! Et lorsque Jacques, renonçant à son épouse inaccessible, donne un baiser d'une minute à Mlle Dantès, nous devons faire un effort pour comprendre que c'est là un hommage public rendu aux bonnes mœurs.

A propos de *La Prisonnière* et aussi du *Félix* de M. Henry Bernstein, on a beaucoup parlé de l'influence du roman sur le théâtre. Nous ne sommes point si sévère que M. Benjamin Crémieux qui prétend que les dramaturges n'étudient plus la vie directement, mais dans les ouvrages d'imagination, et ne nous donnent plus ainsi que le reflet d'un reflet. L'auteur de *La Prisonnière*, en particulier, ne mérite point ce reproche ; malgré son imprudence d'user d'un titre dont Proust s'est déjà servi, certes, il n'est rien de moins proustien que son œuvre.

Quel en est le caractère essentiel ? Le conflit y naît, non de circonstances extérieures, ni des caractères opposés, mais de natures sexuelles antagonistes : c'est cela qui est nouveau au théâtre, quoi que ce soit si commun dans la vie et c'est cela qui n'existe à aucun degré chez Proust ni chez aucun autre romancier : les goûts particuliers de Charlus ou d'Albertine ne suscitent, dans la mesure où ils sont particuliers, aucun drame chez un être normal ; et le héros de Proust ne serait ni plus ni moins jaloux si Albertine le trompait avec des hommes (quoique peut-être, il le serait autrement). Une Albertine normale eût-elle été plus proche de lui qu'une Albertine lesbienne ? Et comment le conflit éclaterait-il entre les deux espèces d'amour, dans l'œuvre proustienne, s'il est vrai qu'une seule y fut surtout représentée ?

M. E. Bourdet a, le premier, enrichi le théâtre d'un sujet dont les écrivains avaient toujours eu peur. Ce jeune dramaturge qui, en dépit de très belles réussites, s'était, jusqu'aujourd'hui, cantonné en deçà de son talent, sait désormais ce que nous attendons de lui.

FRANÇOIS MAURIAC

* * *

JE NE VOUS AIME PAS de *Marcel Achard* au théâtre de l'Atelier.

Qu'il travaille d'après nature, qu'il s'amuse à illustrer des chansons ou qu'il cherche des sujets dans la légende grotesque, le meilleur de M. Marcel Achard vient toujours de lui-même. Il n'exprime guère que les caprices du cœur de tous les jours et de tout le monde ; mais entre le tragique et l'amer, la place est grande pour le jeu et le spectacle de nos misères est encore le seul qui ne se termine jamais. Le reste, décors, événements, costumes, n'est qu'une aimable concession au public. Quand on la fait avec goût, la valeur du fond y gagne et le spectateur découvre mieux sa parenté avec les personnages ; la sincérité de l'auteur est plus touchante et on lui est plus reconnaissant, lorsque le rideau tombe pour la dernière fois, d'avoir donné à notre drame, qu'il soit celui de la passion ou de la médiocrité, une tournure qui est fort agréable pour l'esprit. La virtuosité de M. Marcel Achard n'a d'aisance et de charme que parce que la matière est riche et commune : c'est la nôtre ; et l'on ne saurait donner aux sentiments humains un costume théâtral séduisant que si l'on en possède parfaitement la mesure. Seules nous émeuvent les choses connues par cœur et l'art consiste à en user d'une façon surtout familière, qu'il s'agisse de théâtre ou de littérature. Mais quand on n'a pas été touché par la fée, les moyens d'émouvoir sont rares et ce n'est peut-être pas uniquement pour plaire à la foule que l'auteur dramatique en honneur sur les boulevards fait appel à tous les trucs connus, tire les ficelles inusables et exploite en homme habile les trois ou quatre grandes situations dramatiques et imprévues où peuvent se trouver de braves gens. Il existe une pièce type, garantie contre le four, sûre de sa presse et de l'enthousiasme de la salle, dont les auteurs se repassent le sujet et qu'ils refont en appuyant tantôt ici et tantôt là, selon les lois de la réjouissance publique.

M. Marcel Achard est d'une autre classe ; il n'est pas de ceux que l'on pourrait, à la longue, imiter, et personne ne repousse avec plus d'énergie et aussi d'ironie, l'emploi des recettes : vulgarité, emphase, maternité, découverte et châtiment de l'adultère, etc. ; ce qui ne veut pas dire qu'il ne s'en servirait

pas à l'occasion. Mais là encore, il commencerait par faire vrai, naturellement, car telle est sa chance, et si, pour les besoins de l'humour ou par amour pour sa propre fantaisie, il fallait ouvrir l'armoire aux procédés, ce serait toujours avec le mot pour rire et cette petite remarque de rien, bien placée entre deux répliques, qui s'adresserait à ceux qui n'estiment que son talent. Quand on lui dit que ses sujets sont minces ou que ses pièces sont mal construites, il n'a qu'à répondre qu'il n'est pas du monde où l'on fabrique et nous promettre une pièce sur les gens, fidèles au feuilleton, qui voudraient bien voir, après le premier acte un petit bout de la scène du dernier, rien qu'un petit bout, sans déranger personne, à peine l'ouvreuse.

Il est difficile de raconter la pièce. Sans le mouvement qui lui donne la vie et privée des quelques répliques qui la fixent dans la réalité, elle perd sa substance. Personne n'a jamais pu expliquer un chagrin ou une déception ou ce vide que fait dans le cœur une aventure inachevée malgré les belles promesses du début. C'est une aventure de ce genre que M. Marcel Achard a mise à la scène.

Un peintre qui ne songe pas à se plaindre de l'existence, vit en atelier avec sa petite amie. Or il se trouve qu'il a plu à une de ces femmes qui aiment à traverser la vie d'un homme et à la briser sans en avoir trop de remords. Celle-ci vient s'offrir à lui et réussit à le séduire bien qu'il n'y tienne pas. Elle l'aime à en oublier les règles de la stratégie féminine. Le peintre se refuse parce qu'il se méfie des femmes qui viennent s'offrir, parce que les hommes n'aiment pas tout de suite et que lui personnellement, il n'aime pas du tout la visiteuse. S'il lui cède, c'est que tout le monde céderait, car elle a tout pour elle, la jeunesse, le charme, l'élégance et aussi peut-être cette cruauté douce et persuasive qui a raison de la nonchalance. Le peintre s'installe avec elle et ils ne vivent ensemble que le temps qu'il faut pour s'apercevoir qu'ils ne sont pas faits l'un pour l'autre et que la séductrice, qui a eu son succès, aime moins. Ils se quittent en deux fois et le peintre, qui est devenu amoureux au cours de l'expérience, espère encore sans savoir exactement pourquoi.

Mlle Valentine Tessier a joué avec la tendresse et l'autorité qu'il réclamait d'elle, le rôle de la femme éprise et volontaire, tendre quand il s'agit de son amour-propre, un peu fatale,

impitoyable quand il s'agit encore une fois de son amour-propre, toujours fidèle à l'idée que peut se faire un malheureux artiste de celle qui viendra un jour ou qui est déjà venue bouleverser sa vie. Ceux qui l'ont applaudie ne s'imaginent pas non plus que leur maîtresse fatale sera plus provocante, plus libre d'allures ni mieux faite pour leur tourner la tête. Quant à M. Michel Simon, il a prêté à son personnage une bonhomie et un laisser-aller charmants qui ont conquis tout le monde. Un autre mérite est qu'il a su demeurer supérieur à la bonne fortune qui lui tombait du ciel et, à certains moments, tout à fait maître de celle qui s'était installée dans son cœur. S'il souffre, il ne le dit pas ; c'est M. Marcel Achard qui nous le fait entendre. M. Marcel Achard est en effet le personnage invisible de la pièce ; il sait comment les choses se font et se défont et il trouve pour nous l'expliquer les mots les plus adroits, les idées les plus agréables à examiner de près. Si sa fantaisie l'a poussé à terminer sa pièce dans un café, c'est que les affaires humaines traînent toujours un peu en longueur et que la façon dont elles se terminent n'est drôle que sur la scène. Ici, c'est une autre pièce qui commence : que va devenir ce malheureux ?

Jusqu'à la fin, même quand il se laissait entraîner par sa propre légèreté et que la fantaisie semblait son seul mérite, le dialogue a toujours été d'une exactitude sentimentale et de cette qualité qui permet de distinguer l'œuvre dans le divertissement.

ANDRÉ BEUCLER

*
* *

LES ARTS

A PROPOS DU 37e SALON DES INDÉPENDANTS.

Il ne faut pas être trop sévère pour cette 37e exposition des *Indépendants*. L'abstention à peu près totale des peintres notoires (à titre de protestation contre le stupide placement par ordre alphabétique) lui enlève sa principale attraction. Mais, du coup, ce Salon, qui fut jadis celui des refusés, reprend sa physionomie première. On y voit, mieux en vue que d'habitude, ces œuvres mystiques, symboliques, à visées politiques ou documentaires, qui composent le fond solide des *Artistes Français*,

cette Société connue pour être la plus humoristique du monde entier. J'allais oublier les innombrables peintres de « Nu ». Le Nu, cette oasis où le bourgeois s'attarde, après avoir peiné sur les rébus d'alentour. Il y a enfin le « peintre du Dimanche », cet être attendrissant que nous incarnâmes tous, plus ou moins, qui se lève à trois heures du matin, un jour par semaine, pour être sur le motif de l'aurore au lever du soleil. Le seul qui se trompe sur son temps, car il possède un esprit du moyen-âge, croyant encore que l'art est la copie de ce qui est. D'où la monotonie et la faiblesse de ses œuvres. Aux antipodes de ces analphabets, dont il faut dix mille pour produire un douanier Rousseau, se trouve le jeune peintre *averti*. Son éducation s'est faite rapidement, en quelque « académie », ou plutôt aux vitrines des marchands. Autant la démarche du peintre du dimanche est timide, celle du peintre mûr pleine d'incertitudes, de conflits intérieurs, autant la sienne est délibérée. N'ayant ni le temps, ni la force de se constituer un langage particulier, le jeune peintre s'empare d'une formule provisoirement en faveur et l'applique à la représentation de sujets divers. L'inimaginable sollicitude du public encourage ce démarquage — et si le débutant a choisi comme modèle un peintre solidement coté, le succès de celui-ci rejaillit immédiatement sur lui. Il arrive même — ô magnifique naïveté des spéculateurs — que ces *ersatz* auxquels la modicité de leur prix ajoute je ne sais quelle auréole, soient déclarés par l'acheteur supérieurs à l'œuvre authentique. Cet aveuglement du public dure environ trois ans, souvent moins. Après, force est de constater que, de deux œuvres d'aspect semblable, seule vaut celle dont les libertés ont été conquises lentement, progressivement, douloureusement. Une audace imitée peut surprendre, mais elle se montre impuissante à captiver ; il lui manque cette subtile réticence, cette imperceptible défaillance par où s'avère la bataille qu'il fallut livrer à l'objet en vue de gagner quelque nouvelle liberté technique. Ces imitateurs n'ont de chance de réussir, moralement, que, bien entendu, s'ils résistent au succès usurpé et s'ils ne considèrent la copie de leurs contemporains que comme un entraînement, comme une leçon d'énergie et d'indépendance. C'est ce que comprennent les forts, tôt ou tard. C'est pourquoi je pense, malgré mes considérations

du début, qu'il est vain de faire grief à des débutants, comme le fait M. Charensol, démoralisateur de la jeunesse, de prendre modèle sur des aînés. Le principal pour eux est de regénérer la formule adoptée en la confrontant à nouveau avec l'objet. Parmi les innombrables imitateurs de Picasso, de Matisse, de Rouault, de Segonzac, etc., qui exposent au Palais de bois, on distingue aisément ceux qui sont sur le point de transformer la technique empruntée, ceux qui sont prêts à revivre en partie le drame qu'elle leur révèle. Car le principal, pour un jeune peintre, est de s'identifier progressivement avec le maître qu'il s'est choisi, jusqu'à se colleter comme lui avec des difficultés d'ordre humain, insoupçonnées au début.

On peut se demander si ce larcin primitif n'est pas à notre époque inévitable. Je m'en rends compte aujourd'hui que j'ai le plaisir, et l'honneur de guider maints jeunes peintres. Les plus doués sont indiscutablement ceux qui au début sont les moins personnels. Ils comprennent en effet qu'en art une chose importe avant toute fidélité sentimentale au modèle, c'est le mécanisme de la transposition. Il n'y a de « personnels » en apprentissage, que les infirmes, les insensibles ou les imbéciles. Mieux vaut en effet pour le débutant emprunter les lunettes d'un maître, même si elles ne sont pas tout à fait ajustées à sa vue, que de solliciter aveuglement de la nature des conseils qu'elle ne peut donner qu'à des yeux déjà éduqués.

ANDRÉ LHOTE

*
* *

NOTULES

La Douleur sur les Tréteaux, par *Emmanuel Rancey* (Au Sans Pareil); **Damase**, par *Jules Rochat* (Editions du Chandelier); **La Maladie de l'Amour**, par le *Dr Paul Voivenel* (Editions du Siècle).

La Douleur sur les Tréteaux est une confession utilisant (avec peut-être un excès d'application) plusieurs détours : récit, journal, méditations, lettres, essais. Elle retrace d'ailleurs moins les derniers jours d'une amante condamnée que la souffrance de l'amant auprès de cette tuberculeuse. Assez tôt l'opium intervient dans ce récit, y prenant une importance qui le désaxe un peu. Et vers la fin on se demande si le vrai sujet n'était pas une paraphrase de la belle parabole maurrassienne

du Navire. Tant d'éléments ne forment pas un roman, plutôt une collection d'essais et de maximes sur la douleur en sa sincérité et en ses artifices. Ici la voix d'Emmanuel Rancey émeut et laisse des échos dans le souvenir.

Damase contient à la fois une satire superficielle des snobismes contemporains et une description complaisante de ceux d'il y a vingt ans. Avec quelque culture vous imaginerez facilement les complications du héros entre son ami Ediphile et son amante Sixtine, laquelle est naturellement « une sphinge ». Rien de plus sincère chez les auteurs que ce genre de factice auquel répond, chez les critiques, l'idée qu'une plaquette risque fort d'être un grand livre.

Le Dr Voivenel, lui, prend le taureau par les cornes. Amour, maladie ? Oui, mais « maladie indispensable ». Ayant décrit ses trois systématisations — cérébral, conjugal et physique — le neurologue définit la maladie. Je n'ose le suivre sur ce terrain spécial qu'il explore fort précisément et dont sa verve illumine les incertitudes par d'heureuses formules. *La Maladie de l'Amour*, c'est ce que tout homme doit savoir... et oublier, une fois dans sa vie, s'il veut avoir vraiment aimé.

*
* *

Dans l'Inde, par *D. Sylvain-Lévi* (Rieder) ; **Lettres des Iles Paradis**, éditées par *Bohun Lynch* (Rieder) ; **Voyage Sentimental**, par *Victor Chklovski* (Kra).

Dans l'Inde nous apporte vraiment un témoignage, des notations directes, parfumées d'humour et de sympathie sur les choses, les êtres, les problèmes religieux et politiques tels qu'ils frappèrent Mme D. Sylvain-Lévi durant un voyage d'un an de Ceylan au Népal. Entre son mari, le savant orientaliste, et son hôte Tagore, le grand artiste, la voyageuse a gardé toute sa spontanéité personnelle ; elle nous offre une image non fardée de la vie quotidienne dans l'Inde.

Bohun Lynch a publié et Marthe Coblentz a traduit les *Lettres des Iles Paradis*, œuvre d'un Ecossais anonyme qui, hanté par Stevenson, a fui le monde civilisé et son « métier de pion » pour vivre pendant huit ans dans les Nouvelles Hébrides. « Agronome à la manque », puis interprète-juré, planteur et bureaucrate, il livre ses enthousiasmes et ses colères, ses duretés de sentimental, sa révolte contre les préjugés anglais, lui, si élémentairement anglo-saxon dès qu'il entreprend de généraliser. Par cette franchise de l'abandon et cette verdeur du ton, le livre acquiert une saveur humaine.

Voyage Sentimental est un document important : mémoires ou plutôt, comme l'indique son préfacier et traducteur, Vladimir Pozner, « livre raconté ». On y trouve les précieuses révélations d'un homme qui a vu les réalités de « l'élan révolutionnaire », comme soldat aux temps de la révolution, commissaire d'armée en Galicie et en Perse, professeur dans le cercle des intellectuels russes. Victor Chklovski, très influencé par l'impressionnisme de Sterne, a pris ici l'attitude du témoin qui ne veut être autre chose qu' « une pièce anatomique » : ses descriptions y gagnent une sécheresse puissante. Attitude et réussites obéissent trop bien à sa formule « l'art est ironique et destructif » pour qu'il ne soit pas nécessaire de noter qu'écrivain et définition sont, l'un et l'autre, d'origine juive.

* * *

Le Cas Lautréamont (Disque Vert) ; **Le Tombeau de Pierre Louys** (Monde Moderne) ; **M. de Porto-Riche ou le Racine Juif,** par *Henriette Charasson* (Ed. du Siècle) ; **Georges Duhamel,** par *André Thérive* (Rasmussen).

Europe, numéro *Romain Rolland* (Rieder).

Voici un essai de mise au point : une enquête du *Disque Vert* sur ce qu'André Gide appelle « l'importance littéraire et ultra-littéraire » de Lautréamont. Sans qu'il offre toujours le « thermomètre de lucidité » souhaité par Jean Hytier, de ce volume où ont collaboré disciples, critiques, psychiâtres et écrivains étrangers, une conclusion pourtant se dégage : Lautréamont marque une date dans l'histoire du romantisme. Mais l'a-t-il, comme Baudelaire et Rimbaud, fondu dans une plus ample incantation ou bien s'est-il borné à en exaspérer les plus sataniques accents ? Ici les deux camps se reforment.

Nulle discordance dans les articles dont se compose *le Tombeau de Pierre Louys*, réunion de témoignages et de documents présentés avec un goût discret. Cet hommage unanime sert la mémoire de l'homme dont Paul Valéry marque justement qu'il fut souvent méconnu ; ce chœur dont Valéry est le maître rappellera que l'auteur de *Poétique* fut au plus haut point un artiste, soit « le martyr et l'élu » d'un certain dieu.

Dans le numéro spécial qu'*Europe* vient de consacrer à Romain Rolland, aucun témoignage ne reste une pure appréciation littéraire ; même ceux qui louent le plus l'artiste songent moins à *Jean-Christophe* qu'à Jean Porte-Croix. Cela assure l'unité du recueil et lui donne sa

noble allure. Aussi approuvons-nous respectueusement l'hommage rendu de tous les points du monde au Juste, au Serviteur, à l'Apôtre, au grand Européen. Mais, pour la même raison, nous ne pouvons laisser passer ces phrases de M. Havelock Ellis : « Lorsque nous envisageons l'Allemagne, ce que nous voyons, avant Bismarck, c'est Gœthe avec son point de vue véritablement international ; et, même en Angleterre, Nelson ne peut rivaliser avec Shakespeare. Tandis qu'en France il n'est aucun nom pour s'égaler à celui de Napoléon ». Quand Duhamel et Soupault, Alain et Montherlant, Durtain et Jean Prévost, exaltent la Conscience de Romain Rolland, ils infligent le plus cinglant démenti à cette hypocrite confusion des plans intellectuels. Cela doit suffire à M. Havelock Ellis, même s'il ignore Montaigne, Descartes, Pascal et quelques autres de nos « representative men ».

Le *Porto-Riche* de Mme Henriette Charasson est un pamphlet, d'une ironie drue, contre le « règne de la Mufflerie, fille du sémitisme moderne ». C'est la protestation d'une femme — ce qui n'en diminue pas la force, au contraire : car on y voit âprement dénoncée une confusion de valeurs, cette fausse hiérarchie où la sensualité perd son prix en répudiant le contrôle de l'intelligence. Ecartée l'apparence d'antisémitisme que provoque le titre, il reste la démonstration que ce « théâtre d'amour » recouvre un immense contre-sens sur l'amour et qu'entre *Amoureuse* et *Phèdre* la différence n'est point de degrés mais de nature.

Plutôt qu'une étude critique, André Thérive a conçu son *Georges Duhamel* comme une présentation. Il décrit donc Duhamel intime, Duhamel au travail, Duhamel technicien et poète ; même ses explications nuancées sur la méthode du cœur et celle du décalage ont pour but d'achever le portrait. Sur les points de morale et de politique Thérive vise moins à opposer ses conclusions personnelles à celles de son auteur qu'à montrer comment les problèmes se posent pour un de nos meilleurs écrivains français qui est en même temps un écrivain européen. On goûtera qu'omettant ce qui les divise André Thérive ait ici traité le représentant de ce qu'il nomme « l'intelligence du cœur » avec la plus large sympathie de l'intelligence.

RENÉ LALOU

*
* *

LES REVUES

La LIGNE DE CŒUR, qui paraît à Nantes, en est à son numéro quatre. Elle est sobre, grave et ardente. Elle a publié de belles lettres de guerre de Marc Boasson, une fantaisie de Max Jacob, un poème de Jean Cocteau, un singulier

et touchant *discours illustré sur le cœur* de Julien Lanoé, un poème : *Bohémien* de Georges Hugnet :

Des bohémiens promenaient sur la route
de vagues crinières et des fleurs rouges.
Des carcasses de chevaux pourrissaient dans les champs,
et des corbeaux jouaient là aux grands seigneurs.

* * *

LA GAZETTE DU NAVIRE

Il nous faudrait citer souvent la charmante *gazette* qu'Adrienne Monnier donne au *Navire d'Argent.* Par exemple :

Avant que la *Jeune Parque* ne parût en librairie, Léon-Paul Fargue en donna lecture sur épreuves chez Arthur Fontaine. A la suite de quoi, Valéry fit pour ses amis la petite pièce suivante :

Hèle-moi ce trois-mâts barque,
Ebène et sombre pavois,
« La Parque ! »
A rugi le porte-voix.

Sans la barre il prend le largue,
S'il cède au souffle savant,
Si Fargue
Me le campe au lit du vent !

Et :

Description de la voix de Claudel

On ne peut la comparer qu'à l'action de manger. Elle se repaît des mots, elle les mâche, elle en éprouve le goût et en assimile la substance ; elle ne les savoure point avec longueur, mais elle s'en délecte avec force ; elle y trouve moins des plaisirs subtilement accordés à l'intelligence que des satisfactions profondément organiques ; elle écrase les voyelles et broie les consonnes ; elle est comme la dévoration d'un lion. Il n'y a rien de fluent dans le discours ; toutes les eaux de la salive sont absorbées par le pain du verbe et le dissolvent moins qu'elles ne s'incorporent à sa solidité.

Cependant, elle ne donne le sentiment ni de la grossièreté, ni même de la matière. Par une transsubstantiation immédiate, l'aliment des sons prend la qualité de l'atmosphère ; c'est une évaporation qui opère sur des corps plus épais et plus organisés que l'eau et qui produit de l'air, des brumes, des milices de nuages, d'étonnants cumulus.

Et encore :

Sur une table, un cahier d'esquisses, dirait-on, je le feuillette. « Tiens, qu'est-ce que c'est ? — C'est des poèmes, dit Marie Laurencin, vous ne connaissiez pas *La Semaine d'une petite fille ?* — Non. » Je lis tout haut :

LA SEMAINE D'UNE PETITE FILLE

LUNDI. — *Fraîcheur — le petit col blanc de ta robe est tout propre.*

MARDI. — *Arithmétique et des choses ennuyeuses qui ne font pas trop de chagrin.*

MERCREDI. — *C'est la couture et la maîtresse embrasse les petites filles qui cousent bien.*

JEUDI. — *Nous habillerons Poupée et nous jouerons.*

VENDREDI. — *On ne sait pas pourquoi — jour un tout petit peu amer — on est la dernière en classe.*

SAMEDI. — *On remue — on devrait dessiner proprement avec du fusain qui est noir.*

DIMANCHE. — *La seule petite fille sur la terre pleure. Elle est enfermée pour toute la journée.*

Oh ! et celui-ci :

LE ROSSIGNOL JAPONAIS

Il chante et mange
C'est un oiseau
Et par caprice
il chante un air bien triste.

* * *

MEMENTO

A. B. C. : *Vallotton*, par André Thérive.

L'AMOUR DE L'ART (Mars) : *Le surnaturel dans l'art byzantin*, par G. Duthuit.

ART ET DÉCORATION (Avril) : *Trente ans d'art indépendant*, par François Fosca.

LES CAHIERS DU MOIS (nº 19) : *Histoire d'un homme de* Sherwood Anderson ; *Notes sur les lettres américaines*, par Bernard Fay.

COMMERCE (Hiver) : *Banalité*, par Léon-Paul Fargue ; Extraits du *Log Book* de M. Edmond Teste ; *Le vain travail de voir divers pays*, par Valery Larbaud ; *Poèmes* de Ch. Mauron et Henri Hoppenot.

LE DIVAN (Mars) : *Notes de Littérature et de théâtre*, de P.-J. Toulet ; *Le petit cantique*, par Y. Ferrand-Weyher.

L'ERMITAGE (Février) : *L'Instant*, par Vincent Muselli.

EUROPE (15 Janvier) : *Journal métaphysique* de Gabriel Marcel ;

(15 Avril) : *Un livre de souvenirs polémiques, reponse à M. Raymond Poincaré,* par A. Fabre-Luce.

L'Europe Nouvelle (20 Mars) : *Autour de Péguy,* par A. Thibaudet.

Les Feuilles Libres (Février) : *Les villes sont pleines d'amour,* par Guillaume Apollinaire ; *Une magie individuelle,* par Roger Vitrac.

Images de Paris (Janvier) : *Le jeune bouleau,* par S. Essénine ; *Poèmes* de Luc Durtain.

Jabiru (Mars) : *Supprimé par l'ascenseur,* par H. Gréville.

Le Manuscrit Autographe (nº 1) : fac-similé de dessins et de pages manuscrites de Mallarmé, Rimbaud, Claudel, Jammes, Giraudoux, Suarès, Valéry ; (nº 2) : *Notes de voyage,* par Paul Morand ; *Abeilles,* par Paul Claudel.

Mercure de France (1er Oct. 1925) : *La civilisation yougoslave,* par L. de Voinovitch ; (1er Avril) *La foi inopportune,* par J. de Gaultier.

Les Nouvelles Littéraires (3 Avril) : *Une heure avec Marcel Arland,* par Fr. Lefèvre.

La Révolution surréaliste (1er Mars) : *La dame de carreau,* par Paul Eluard ; *Poèmes* de Benjamin Péret.

La Revue Belge (15 Mars) : *Les comédiens tragiques,* par G. Meredith, trad. E. Chardome.

Revue des Deux-Mondes (15 Mars) : *Poésies,* par Tristan Derême.

Revue de Genève (Mars) : *Adieu, beau désordre,* par D. de Rougemont.

La Revue Européenne (1er Janvier) : *Guillaume Apollinaire,* par Philippe Soupault.

Revue Franco-Nippone (nº 1) : *Que pensent les Japonais?* par K. Matsuo.

La Revue Musicale (1er Janvier) : *Georges Auric,* par de Schloezer ; (1er Avril) : *La pensée musicale,* par J. Estève.

La Revue Nouvelle (15 Mars) : *Volets ouverts, fenêtre close,* par Jules Supervielle.

Revue Philosophique (Mars-Avril) : *Introduction à l'étude de l'expression des émotions,* par Georges Dumas.

La Revue Universelle (1er Avril) : *Poèmes,* de Raymond de la Tailhède ; *Un éducateur imprévu : Lénine,* par Pierre Lafue ; *Les Cahiers intimes de Sainte-Beuve,* par H. Rambaud.

Sélection (15 Janvier) : *Sur la diversité du roman,* par G. Thialet ; *Amoureuse,* par Marcel Lecomte ; *Pour atteindre à la mort,* par Hubert Dubois.

Vers l'Unité (Mars) : *La crise religieuse de l'Islam,* par E. Dermenghem.

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.
ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « La Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne leur portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. Léon Vigneault, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe Arrondissement.

LA BOURSE SE REPREND

La France, malgré les détestables erreurs de la politique qui règne depuis deux ans, conserve toute sa puissance économique. Vous dites : l'année 1925 a été mauvaise ; il n'empêche cependant que la plupart des banques, des sociétés industrielles et commerciales ont accru leurs dividendes. Leurs dirigeants, il faut le dire bien haut, ont appris à se débrouiller, si l'on peut employer ce terme, au milieu des terribles variations des changes et des prix. Ils n'ont rien perdu de cette prudence traditionnelle qui fait les affaires solides, et qui n'exclut nullement l'esprit d'initiative.

Les capitalistes, et je m'adresse ici surtout aux petits et aux moyens capitalistes, ont, eux aussi, acquis à la lueur des événements, une expérience des affaires autrement étendue que celle que je leur connaissais jadis. C'est peut-être aussi à cette perspicacité nouvelle que l'on doit de ne pas les avoir vu désespérer ces temps-ci, alors que même les spéculateurs les plus hardis commençaient à s'inquiéter.

Certes, je n'ignore rien de ce que l'on peut dire de la loi du 4 avril, des 4 milliards et demi d'impôts qu'elle comporte, des nouvelles mesures d'inquisition fiscale qu'elle nous amène et notamment du carnet de coupons ; je sais aussi que les prix ont déjà commencé à monter et je vois, hélas, que l'on nous annonce encore de nouveaux et prochains sacrifices.

Cependant, la Bourse est beaucoup plus ferme. Elle est ressaisie. Evidemment, elle a pensé que se croiser les bras n'était pas un moyen efficace de triompher des difficultés du jour. Et il faut se réjouir que les milieux boursiers se soient remis au travail, car la paralysie de notre marché financier, c'est la paralysie des capitaux, et je vois bien où elle mènerait le pays qui ne peut vivre sans une circulation constante des disponibilités.

Or, actuellement, la masse des capitaux immobilisés par des craintes exagérées, est fort imposante ; qu'elle passe de l'inertie au mouvement, et ce sera une véritable résurrection. Qui pourrait nier que la France a plus que jamais besoin de travailler, de produire, d'exporter, et qu'elle ne peut le faire qu'avec le concours incessant des capitaux que possèdent les quatre millions de citoyens qui ont jusqu'ici couvert les emprunts de l'Etat, acheté des Bons de la Défense, financé l'industrie,

le commerce et même l'agriculture, qui s'industrialise de plus en plus, en achetant des actions et des obligations des sociétés anonymes?

Au reste, ceux qui sont éloignés de la psychose politique, des crises alternées du pessimisme ou d'enthousiasme qu'elle provoque, des combinaisons éphémères où l'égoïsme des individus et des partis se déchaîne sans honte, ceux-là ont peine à croire que le pays aille très mal et singulièrement que le franc ne vaille que trois sous et demi. Le cycle habituel des travaux et des jours ne connaît point d'accident: l'usine de la ville tourne sans relâche, les champs absorbent et au-delà la peine de ceux qui veulent bien leur rester fidèles. Sans doute les impôts montent et les prix avec eux, mais quiconque peut travailler arrive encore, tant bien que mal, à s'en accommoder. Les Français ne croient pas aisément que leur pays, si beau, si plein de ressources et de vie, soit exposé à faire faillite comme une entreprise qui s'abandonne. Ils ne le croient pas, parce qu'ils se prouvent le contraire à eux-mêmes en travaillant en paix, comme cet autre qui prouvait le mouvement en marchant.

Il s'en faut de bien peu qu'ils aient tout à fait raison il s'en faut des quelques agités ou des quelques rhéteurs qui, munis d'un pouvoir redoutable, coupent périodiquement, par leurs imprudences ou leurs calculs prémédités, toute cette bonne volonté.

Mais les votes du Parlement sont soumis à une continuelle révision. Vous avez vu ce qui est arrivé, il y a deux ans, au bordereau de coupons. Voté par une Chambre à tendances plutôt conservatrices, il fut prestement supprimé par le premier ministère issu de la Chambre qui provenait des élections de mai 1924. Elle avait eu alors l'intuition qu'il fallait éviter de voir se dresser contre elle les quatre millions de Français, porteurs de valeurs mobilières. Puis la passion politique a pris le dessus, et l'on a oublié cette *démocratie de l'épargne*, pour en favoriser une autre qui n'a gagné à l'opération qu'un exécrable surcroît de vie chère.

Le carnet de coupons de la loi du 4 avril ne sera appliqué que lorsqu'aura été publié le règlement d'administration publique que le Conseil d'Etat a six mois, c'est-à-dire jusqu'au 4 octobre, pour élaborer. D'ici là, la réflexion peut venir aux plus obstinés pourfendeurs de la fraude fiscale. La fraude, je l'ai dit, elle se fait dans toutes les cédules et certainement moins sur celles des valeurs mobilières que sur certaines autres. J'en appelle aux porteurs d'obligations jadis dorées sur tranche et qui paient actuellement 30 ou 40 °/₀ sur les coupons.

Je sais aussi que, malgré tous les obstacles, les capitalistes habiles, ceux qui savent acheter et vendre des titres, au moment propice, se tirent très bien d'affaire. Ceux des lecteurs de ces courtes notes qui m'ont déjà consulté sur les opérations à faire ou à ne pas faire, y ont gagné de marcher sur des renseignements positifs et surtout impartiaux. Les autres n'ont rien à perdre à mettre à contribution mes services d'archives et ma vieille expérience boursière.

PETIT COURRIER

H... G... 36. — C'est exact : l'action de jouissance et l'ordinaire des Mines de Bor sont au même prix. C'est assez rare ; mais le nominal de 100 francs est perdu dans le cours de 2.600.

Mareuil. — Vous confondez deux choses essentiellement différentes, et d'un intérêt très inégal, l'Est Electrique et l'Est Lumière. A votre disposition, pour plus amples renseignements.

LÉON VIGNEAULT